Espace Sémaphore

Avec le soutien de la Wallonie

LES DÉGÂTS DES DISCRIMINATIONS ETHNO RACIALES SUR LA SANTÉ

Enquête qualitative

Rapport pour la Région Wallonne

Auteurs : Rachid Bathoum et Carlo Caldarini

www.espace-semaphore.be

Photo : Carlo Caldarini

Centre Régional d'Intégration Ce.R.A.I.C. asbl

CIMB

Droit et Devoir

ATELIERS DES FUCAM

IRFAM HARMONIQUES

MAISON DE QUARTIER LE SQUAD

TABLE DES MATIÈRES

1 INTRODUCTION 3

1.1 Cadre conceptuel 5
1.2 Approche méthodologique 8
1.3 Restitution des résultats 11

2 CONTEXTE 13

3 TÉMOIGNAGES 18

3.1 Bian : La résilience n'a pas de limites 18
3.2 Salma : Je suis épargnée 20
3.3 Joseph : On est harcelés 21
3.4 Ebru : je ne suis pas typée Turque 22
3.5 Diane : Le racisme est une construction sociale qui peut être déconstruite 23
3.6 Martin : Être colonisé, cela devrait déjà être vu comme un acquis 24
3.7 Mina et Aymen : Je n'ai pas choisi d'être ici 25
3.8 Carlos : J'ai fait ma part du contrat 27
3.9 Mustapha : Il faut toujours faire mieux, faire plus pour être accepté 28
3.10 Solange : Pour être accepté on ne doit pas être digne en tant que noir 29
3.11 Osman : il ne faut pas se fier aux médias, il faut rencontrer son voisin 30
3.12 Boubakar : Celui qui est en bas n'a pas peur de tomber, car il est déjà au sol 31

4 SOUFFRANCES ET DIGNITÉS DANS LES RÉCITS MIGRATOIRES 33

4.1 Je suis rwandais, mais je suis né en Éthiopie 34
4.2 Ils m'ont dit : Monsieur, c'est comme ça, vous êtes un demandeur d'asile 37
4.3 On est des étrangers ici et on est des étrangers au pays 39
4.4 Je porte le bagage traumatique de cette histoire 41
4.5 Le racisme et l'immigration ont tué le corps de mes parents 42
4.6 Ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre 43
4.7 Quand je rentrais à la maison, je me sentais mal 45
4.8 On te dit c'est déjà loué 49
4.9 Mon problème a commencé quand j'ai mis mon voile 50
4.10 Et si c'était un Caucasien agressé par 3 noirs ? 51

5 CONSÉQUENCES ET EFFETS DES DISCRIMINATIONS ETHNO-RACIALES 55

5.1 J'ai fait un travail pour oublier 56
5.2 Je ne considère pas ça comme du racisme 58
5.3 C'est le fardeau à porter, c'est le fardeau à porter 60
5.4 Je suis gentil, mais je sais me défendre 61
5.5 Psychologiquement ce n'est pas facile à vivre 62

6 CATÉGORIES D'ANALYSE 66

6.1 L'importance des origines....67
6.2 La problématique de l'accueil....69
6.3 L'intégration....70
6.4 Les « Nous » et les « Eux »....71
6.5 Les traumatismes de l'exil 73
6.6 Les traitements différenciés à l'école 74
6.7 La stigmatisation et la non reconnaissance sur les lieux de travail 75
6.8 Les refus accumulés dans l'accès au logement....79
6.9 Les regards et les peurs liées au port du voile....80
6.10 Les agressions physiques et les rapports à la violence 80
6.11 Les effets du racisme 82
6.12 Les postures stratégiques 84
6.13 Les interprétations....88
6.14 « Entre guillemets » 89

7 ÉLÉMENTS DE CONCLUSION 91

8 QUELQUES « RECOMMANDATIONS… » 95

9 SUITE DU PROJET : QUELQUES RÉFLEXIONS GLOBALES … 99

10 BIBLIOGRAPHIE 101

11 AUTEURS 104

Dans le seul but de ne pas alourdir le texte, dans ce document les termes employés pour désigner des personnes sont pris au sens générique; ils ont à la fois valeur d'un féminin et d'un masculin.

Pour protéger la vie privée de nos témoins, tous les noms des personnes mentionnées dans ce rapport sont fictifs.

NOS REMERCIEMENTS

Ce rapport est le fruit d'un travail collectif. Nous remercions les personnes que nous avons pu rencontrer au fil de cette enquête et celles qui ont accepté de nous faire part de leurs expériences personnelles. Ces femmes et ces hommes nous ont appris, encore une fois, que la théorie et la pratique sur le genre, l'égalité, la justice… n'ont pas de sens si elles ne se basent pas sur l'implication active de celles et ceux qui sont dignes et qui souffrent des inégalités raciales dans l'invisibilité totale.

Face aux expériences de discriminations vécues, notre souhait est de contribuer, à notre petite échelle, à ce qu'elles cessent.

1 INTRODUCTION

> « *J'ai aussi cette conscience que le racisme est dans l'habitus, il n'est pas inscrit dans l'ADN… c'est une construction sociale. Les gens qui ont ce comportement-là sont autant aliénés que moi comme je l'étais quand je suis venue en croyant que tous les blancs étaient riches et intelligents…* » (Témoignage de Diane, 27 avril 2022).

> « *Oui moi je dis que le racisme et l'immigration ont tué le corps de mes parents, ont détruit mon père, c'est aussi le corps, les corps, oh oui bien sûr…* » (Témoignage de Solange, 27 avril 2022).

> *« Le racisme est considéré comme une situation qui correspond aux personnes qui sont sans moyens en fait. C'est très rare qu'un riche subisse du racisme, c'est très rare. Et quand ça arrive, on lui présente des excuses »* (Témoignage de Bian, 16 février 2022)

Ceux qui s'attendaient à ce que des faits flagrants de violence, de discrimination et de racisme ressortent de cette enquête risquent d'être déçus.

Parmi les témoignages recueillis, on ne recense aucun candidat ouvertement recalé pour un emploi en raison de la couleur de sa peau, il n'y a pas d'histoires frappantes d'annonces de location « Pas de Noirs », pas d'appels à « jeter les migrants à la mer », pas de demandeurs d'asile battus parce que les résidents locaux étaient contre un centre d'accueil, pas de croix gammées pulvérisées sur le pas de la porte de qui que ce soit, pas de bain de sang. Aucun fait, en bref, digne de faire la Une dans la presse nationale, et encore moins de comparaître devant les tribunaux.

Ce qui émerge, par contre, comme nous le verrons à travers la parole de nos témoins, c'est un sentiment généralisé, quotidien, ordinaire et résigné de petits actes d'intolérance, de mépris, de dédain, d'injustice, en mot : « *Les gens qui vivent des choses extrêmes, comme ça, comme la violence policière, sont rares* », raconte l'un de nos témoins, « *ce que nous vivons, ce qui nous détruit, on en voit que les effets, mais c'est des petites choses, subtiles…* ».

Reprenant les paroles d'un autre témoin, « *on ne peut pas se dire que quand tu es à l'école ça va, ce n'est que quand tu es dans la rue, ou que quand je suis dans la rue ça va, ce n'est que quand je suis dans le bus…, c'est partout et tout le temps…* ». Des petits actes de racisme et d'intolérance, des micro-agressions ordinaires se produisent plus ou moins quotidiennement, ici et là et un peu partout : dans la rue, au supermarché, dans les lieux publics, et ainsi de suite. Le problème est qu'ils se produisent même, ou peut-être surtout, dans des milieux qui se consacrent plus que d'autres à la « socialisation », c'est-à-dire à l'école, au travail, en formation…

Il peut s'agir, le plus souvent, d'insinuations qui semblent anodines, comme l'enseignant qui change d'attitude envers l'un de ses étudiants lorsqu'il apprend que le nom du garçon a une consonance « arabe », ou le formateur qui fait continuellement des insinuations apparemment innocentes sur les origines de certains élèves. Ou dans d'autres cas bien plus concrets et matériels, la relégation d'un travailleur à des tâches moins visibles en raison de la couleur de sa peau. Ou, plus souvent encore, les deux combinés, la blague faussement bonne et l'acte de ségrégation qui en découle. Comme, par exemple, le fait que tes collègues ne t'approchent pas, sauf ceux qui sont de la même origine que toi, et le fait de devoir alors « *se battre pour prendre la parole, pour participer à tel ou tel métier ou à telle ou telle activité*… ».

Et pourtant, ces actes d'intolérance continus et systématiques, apparemment mineurs, sont loin d'être inoffensifs. Comme nous le verrons dans un instant, les paroles de nos témoins révèlent, chacun à sa manière et avec des histoires différentes, que le racisme vécu au quotidien conduit à une mauvaise santé générale, au risque de préjudices physiques et somatiques, au suicide, à la dépression, à l'anxiété, à la colère, aux inquiétudes et aux maladies mentales. Nous verrons comment cela affecte les environnements familiaux, et comment cela se transmet de génération en génération.

Nous verrons également qu'il n'est pas facile de mettre des mots sur les effets néfastes de la discrimination ethno-raciale sur la santé psychologique, médicale et sociale. Et comment ce mutisme forcé, cette impossibilité de mettre des mots sur la souffrance, affecte, de manière clairement négative, les niveaux de bonheur, de satisfaction dans la vie et d'estime de soi.

Les chapitres qui composent ce rapport s'articulent en conséquence autour de neuf parties :

1. Introduction
2. Contexte
3. Témoignages
4. Souffrances et dignités
5. Conséquences et effets des discriminations ethno-raciales
6. Catégories d'analyse
7. Éléments de conclusion
8. Quelques recommandations
9. Suite du projet

1.1 Cadre conceptuel

Avant même de parler des discriminations raciales, du racisme, il faut oser nommer les choses et parler de race. Un concept qui n'a jamais disparu, mais qui avance masqué (Bessone, 2020)[1].

Ce cadre conceptuel est, donc, nécessaire à la reconnaissance et à la compréhension de l'injustice raciale contemporaine. Dans ce texte, des termes tels que racisme, race, racial et racisé sont utilisés pour décrire une construction sociale, une pratique sociale et un phénomène historique étroitement liés à la domination [2], au colonialisme et à la ségrégation.

C'est dans ce sens que l'analyse développée ici est structurée autour du concept complexe de racisme, à travers une approche systémique et historique. Il est donc traité non seulement comme une dualité culturelle, mais aussi comme une relation de pouvoir sous-jacente qui manifeste, entre autres, une tentative de rendre invisible, de marginaliser les spécificités ethniques, les pratiques culturelles et les relations de domination. Il s'agit, donc, de comprendre, par le biais de ce concept, comment la santé des personnes racisées est impactée et comment le racisme participe à la préservation des inégalités raciales. Notre analyse basée principalement sur des témoignages est, de ce fait, inscrite dans une compréhension structurelle des interactions et des inégalités raciales. C'est d'ailleurs dans ce sens que cette notion apparaît, parfois de manière explicite, dans les témoignages que nous avons réalisés. Les témoignages nous ont permis de dévoiler les pratiques individuelles ou collectives qui contribuent à renforcer cet ordre racial structurel.

Le racisme s'est construit dans un « système social spécifique » au travers d'un système de domination qui impose une hiérarchisation entre les êtres humains par, entre autres, le système colonial. Son visage change et n'est pas le même aujourd'hui qu'hier. L'idéologie raciste postule que les différences politiques, morales et culturelles des individus sont de cause « anatomique » (Guillaumin, 1992)[3]. Cependant « Le racisme ne peut se réduire à une théorie raciste ni aux pratiques racistes. Le racisme est inconscient de son sens, il est opaque, idéologique » (Guillaumin, 1972)[4]. Dans le cas du rejet qui frappe la population

[1] Bessone M. (2021), *Sans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Vrin.

[2] Bouhout A., (2021), Idéologie et théories raciales. De la crise averroïste au grand remplacement, L'Harmattan.

[3] Guillaumin, C. (1992), « Une société en ordre. De quelques-unes des formes de l'idéologie raciste ». *Sociologie et sociétés*, 24(2), p .13-23.

[4] Guillaumin C. (1972), L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel,

musulmane issue de l'immigration en Europe, nous sommes bien en présence d'une nouvelle figure du racisme succédant au racisme biologique du 19e siècle et au racisme culturaliste du 20e (Bathoum, Bouamama et al, 2018)[5]. Les sciences naturelles ont depuis longtemps rejeté l'existence de prétendues « races biologiques », déclarant le concept génétiquement incohérent. Cependant la race en tant que catégorie sociale et phénomène structurel, continue d'avoir de profondes implications politiques, économiques, humaines et existentielles (Eddo-Lodge, 2017)[6]. Structurée comme un rapport de pouvoir et de domination socialement produit, la race est, donc, d'actualité (Mazouz, 2020)[7]. Elle est le reflet des caractéristiques sociales contextualisées et traduit la manière dont se structurent les interactions entre les populations.

Skillings (1991)[8] définit le racisme comme une attitude sociale qui est caractérisée par une antipathie envers l'autre différent et qui est basée sur des généralisations erronées et inflexibles exprimées ouvertement ou non dans un contexte institutionnel, individuel ou culturel (Allport, 1954[9] ; Taylor, 1980[10]). Le racisme est manifesté par le fait de croire que son propre héritage culturel et racial est supérieur à celui des autres, soit par l'utilisation directe ou indirecte d'un pouvoir afin d'imposer ses préjugés et préférences, soit par des perceptions déformées ou confuses. Le racisme est, donc, global et enraciné jusque dans l'histoire même de la société et dans les parcours des individus (Garneau, 2017)[11].

Devant la polysémie dans l'utilisation du terme racisme, il n'est pas inutile de rappeler, la définition proposée par Albert Memmi qui est sans doute, à notre avis, la plus aboutie du processus social qu'est le racisme : *« Le racisme est la valorisation généralisée et définitive de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression ou un privilège »* (Memmi, 1982)[12]. C'est, en effet, une globalisation conduisant à l'amalgame, une accusation qui part de la généralisation à

[5] Bathoum R., Bouamama S., Gandouz A. et Mourin B. (2018), « Quel travail social avec les jeunes descendants de l'immigration musulmane dans le contexte sociopolitique actuel ? ». *L'islam des jeunes en Belgique Facettes de pratiques sociales et expressives*, Paris, L'Harmattan.

[6] Eddo-Lodge R. (2017), *Why I'm No Longer Talking to White People About Race*, Bloomsbury Publishing.

[7] Mazouz S. (2020), *Race*, Anamosa.

[8] Skillings, J. H., & Dobbins, J. E. (1991). Racism as a Disease: Etiology and Treatment Implications. *Journal of Counseling & Development*, *70*(1), 206–212. https://doi.org/10.1002/j.1556-6676.1991.tb01585.x

[9] Allport, G. W. (1954). The nature of prejudice. Reading, MA: Addison-Wes- ley.

[10] Taylor, J. (1980). Dimensionalizations of racialism and the Black experience: The Pittsburgh project. In J. M. Jones (Ed.), Black psychology. New York: Harper & Row

[11] Garneau, S. (2017). Le voile, l'alcool et l'accent. La « diversité » à l'épreuve du racisme vécu. Diversité urbaine, 17, 7–28. https://doi.org/10.7202/1047975ar.

[12] Memmi A.(1982). Le racisme, Gallimard.

tout un groupe social du comportement d'une personne ou d'une minorité, l'affirmation de l'existence de différences incompatibles conduisant à des postures de suspicion ou de peur.

Il existe, selon Rollock (2000)[13], trois éléments par lesquels se structure le racisme. Tout d'abord, les systèmes de croyances qui associent l'appartenance à un groupe en fonction de caractéristiques d'infériorité ou de supériorité. Ensuite, les différences ethniques phénotypiques et visuelles entre différents groupes. Et enfin, les modèles comportementaux qui ont des impacts différents sur l'estime de soi, les opportunités sociales des individus d'un groupe racial en fonction des systèmes de croyances. Le racisme se manifeste au carrefour du pouvoir et des préjugés. Les personnes racisées subissent quotidiennement des actes d'invalidation ainsi que de multiples formes de rejet à l'intérieur d'une société. Se voir refuser l'accès aux ressources, opportunités et le déni de reconnaissance de cette réalité par la société sont des expériences de racisme structurel, normalisé. Mais dire que le racisme est un phénomène structurel ne signifie pas « des Noirs purs et innocents persécutés par des Blancs méchants qui agissent tout le temps avec des intentions malveillantes ». Cela signifie plutôt que le rapport de la société au concept de « race » contamine et fausse l'égalité des chances. Comme le révèlent également certains de nos témoignages, alors qu'on apprend aux enfants blancs à ne pas « voir » la couleur, on dit aux enfants noirs — souvent sans autre explication — qu'ils doivent travailler deux fois plus dur que leurs camarades blancs s'ils veulent réussir. L'inégalité est déjà là.

Rodriguez et Araújo (2017)[14] abordent un racisme quotidien devenu « banal » qui renvoie à l'indifférence de la population et de la société. Les personnes racisées sont confrontées à des micro-agressions racistes dans la vie quotidienne, elles sont continuelles et constantes, elles représentent une charge de stress accompagnée par un cumul des agressions. Elles peuvent être, par ailleurs, impactées tout d'abord par les faits de discriminations en eux-mêmes, ensuite par l'absence de prise en compte du problème par la société et enfin par les critères intersectionnels de l'identité des personnes qui les subissent. Cette notion d'intersectionnalité tient en compte les croisements des différents critères de l'identité d'une personne. Elle contribue à identifier la spécificité des impacts du racisme sur la santé

[13] Rollock, D., Gordon, E. W., & Musser, J. M. (2000). Racism and mental health into the 21st century: Perspectives and parameters. American Journal of Orthopsychiatry. American Orthopsychiatric Association Inc. https://doi.org/10.1037/h0087703

[14] Rodríguez Maeso, S., & Araújo, M. (2017). The (im)plausibility of racism in Europe: policy frameworks on discrimination and integration. Patterns of Prejudice, 51(1), p.26–50. doi:10.1080/0031322x.2016.1270500

comme par exemple, le genre et l'origine dans le cas d'une femme de couleur (Crenshaw, 2018)[15].

1.2 Approche méthodologique

La piste que nous avons explorée pour comprendre les dégâts des discriminations ethno-raciales sur la santé des personnes qui les subissent pourrait être résumée en trois mots : « écouter les victimes ». Trop souvent, en effet, celles et ceux qui en parlent ne sont pas celles et ceux qui subissent les discriminations raciales. Quelle place est laissée à la légitimité de la parole de celles et ceux qui les subissent ? Sans cette expertise, un angle mort demeure sur la question. Il est crucial de comprendre comment les migrants et leurs descendants ressentent les effets cumulatifs de la discrimination ethno-raciale et quelles en sont les conséquences, individuelles et collectives, à différents niveaux : physique, mental, économique, social, etc. Pour ce faire, nous avons jugé nécessaire de leur donner la parole, d'écouter leur histoire, leur parcours et de révéler ainsi le chemin de leur souffrance, qui reste trop souvent silencieuse, ou inaudible.

Nous avons pour cela adopté une démarche strictement qualitative. Ce choix était orienté par l'objectif de mieux connaître les expériences et les pratiques des personnes qui sont confrontées aux discriminations raciales. S'appuyer sur la « parole » telle qu'elle est exprimée par les personnes directement concernées, sans filtre donc, permet de mieux prendre en compte la manière dont les participants à l'enquête perçoivent, vivent, donnent du sens, commentent leurs expériences en lien avec leur environnement.

Cette enquête repose sur le recueil de treize témoignages, huit hommes et cinq femmes, dont l'âge varie entre 25 et 57 ans, originaires de sept pays : Algérie, Bénin, Congo, Maroc, Rwanda, Togo, Turquie. Les entretiens ont été menés entre février et mai 2022.

Pour protéger la vie privée de nos témoins, tous les noms des personnes mentionnées dans ce rapport sont fictifs. Les pseudonymes nous permettent de facilement identifier la personne interrogée sans que le lecteur ait à connaître sa véritable identité. Pour la même raison, l'âge des personnes est indiqué approximativement, par classes d'âge de dix ans. En revanche, les données concernant le genre, l'origine et la nationalité de la personne, ainsi que la date de l'entretien correspondent à la réalité.

[15] Crenshaw, K. W. (2018). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. In Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes (pp. 51–54). Graduate Institute Publications. https://doi.org/10.4000/books.iheid.5876

Profils des témoins

Pseudonyme	Genre	Origine	Nationalité	Âge	Date de l'entretien
Bian	H	Congo	Belge	50-59	16/02/2022
Salma	F	Maroc	Belge	20-29	18/02/2022
Joseph	H	Congo	Belge	40-49	12/03/2022
Ebru	F	Turquie	Belge	20-29	19/03/2022
Martin	H	Congo	Congolaise	40-49	22/03/2022
Mina	F	Algérie	Belge	50-59	24/03/2022
Aymen	H	Algérie	Belge	50-59	24/03/2022
Carlos	H	Togo	Belge	40-49	25/04/2022
Mustapha	H	Maroc	Belge	50-59	25/04/2022
Diane	F	Rwanda	Belge	50-59	27/04/2022
Solange	F	Rwanda	Belge	20-29	27/04/2022
Osman	H	Turquie	Turque	30-39	29/04/2022
Boubakar	H	Bénin	Belge	40-49	02/05/2022

Pour sélectionner nos témoins, nous avons commencé par interroger un groupe de participants de partenaires de l'asbl Espace Sémaphore qui œuvrent dans le domaine de l'intégration et de la lutte contre les discriminations. Nous avons demandé à chaque membre de ce groupe de nous indiquer, sur la base de son domaine d'intervention, des personnes qui peuvent témoigner de leur expérience en tant qu'immigrés ou descendants de l'immigration. À partir de ces nouveaux contacts, nous avons élargi le groupe initial. Notre objectif était de constituer un panel de répondants représentatif de la diversité des expériences. Cette méthode s'inscrit dans une approche compréhensive où le témoignage est un moyen de capter la façon dont les individus relient leurs expériences au quotidien aux interactions à l'œuvre dans la société, et ne vise donc pas un objectif de représentativité statistique. Cette approche, qui s'inspire principalement de la démarche de la théorisation ancrée (Paillé, 2017, 61-83)[16], dans laquelle nous inscrivons pleinement notre contribution, est déterminée par des éléments complémentaires relatés ci-dessous.

A l'image de toute démarche compréhensive en sciences sociales, nous avons adopté une posture empathique à l'égard des répondants, tout particulièrement quand ils soulevaient la question des dégâts des discriminations sur eux et leurs familles. Ce type d'approche était crucial, du fait que ces expériences sont douloureuses à raconter et que, dans la dynamique de l'entretien, nous ne pouvions pas rester insensibles à l'expression

[16] Paillé, P. (2017), *L'analyse par théorisation ancrée*. Dans Santiago-Delefosse, M. en del Rio Carral, M. (Eds), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé*, Dunod, p.61-83.

d'expériences parfois intimes, traumatiques.

Afin de garantir un regard croisé sur la complexité des situations évoquées, chaque entretien a été assuré par deux chercheurs (trois dans certains cas), dont l'un était principalement chargé de mener l'entretien, alors que le second avait pour tâche de « relancer » sur les questions d'intérêt particulier et, surtout, de proposer une « synthèse » à la fin de chaque entretien, ensuite validée par le témoin.

Le moment de la synthèse est un moment important dans les entretiens qualitatifs, surtout lorsqu'on peut supposer que les codes de communication ne sont peut-être pas exactement les mêmes entre le chercheur et la personne qui offre son témoignage. Une nuance mal comprise, un double sens interprété selon ses propres codes socioculturels, et non selon ceux du témoin, sont des incidents mineurs de communication qui peuvent facilement se produire, et qui peuvent bouleverser le sens du récit, s'ils ne sont pas soumis à la validation de l'acteur principal. C'est donc aussi pour cette raison, c'est-à-dire pour nous assurer de la bonne compréhension du témoignage, qu'à la fin de chaque entretien, on a demandé au témoin de donner un « titre » à son récit, un titre emblématique, « comme s'il s'agissait d'un film » :

- *La résilience n'a pas de limites* (Bian)
- *Je suis épargnée* (Salma)
- *On est harcelés* (Joseph)
- *Je ne suis pas typée Turque* (Ebru)
- *Être colonisé, ça devrait déjà être vu comme un acquis* (Martin)
- *Je n'ai pas choisi d'être ici* (Mina)
- *Je n'ai pas choisi d'être ici* (Aymen)
- *J'ai fait ma part du contrat* (Carlos)
- *Il faut faire plus pour être accepté* (Mustapha)
- *Le racisme est une construction sociale qui peut être déconstruite* (Diane)
- *Pour être accepté, on ne doit pas être digne en tant que noir* (Solange)
- *Il ne faut pas se fier aux médias, il faut rencontrer son voisin* (Osman)
- *Celui qui est en bas n'a pas peur de tomber, car il est déjà au sol* (Boubakar)

Selon les préférences et la disponibilité de nos témoins, certains entretiens ont été réalisés par vidéoconférence, d'autres au domicile des témoins. Les entretiens réalisés en personne ont toujours eu lieu dans des espaces choisis par nos interviewés, généralement leur domicile. Avec le consentement des personnes interrogées, tous les entretiens ont été enregistrés et transcrits dans leur intégralité. La durée de chaque entretien est en moyenne de 2 h. Un critère de rigueur de cette méthodologie est la restitution des résultats aux

participants pour avoir leur avis et adapter si nécessaire ces résultats.

1.3 Restitution des résultats

L'enquête qualitative que nous avons menée n'échappe pas aux risques de sur ou mal interprétations de notre part. Il est donc très important de ne pas succomber à ce type de biais et de contrôler sa propre subjectivité. La rigueur de l'approche qualitative est obtenue dans notre cas en soumettant notre interprétation des entretiens à l'examen de quelques « acteurs experts » directement concernés - nos témoins et partenaires en premier lieu, mais pas seulement - pour avoir leur avis et adapter progressivement les résultats si nécessaires. Cela nous permet de corriger des faits ou des mots qui pourraient avoir été interprétés de manière unilatérale et maladroite.

Un premier retour important nous a été fourni le 22 septembre 2022, directement par des témoins avec qui nous avons eu des entretiens individuels.

Un deuxième retour tout aussi important nous a été livré le 1er décembre 2022 par un autre groupe de 15 personnes de différentes origines, composé principalement de « primo-arrivants ». Ce groupe encadré par le Ceraic (le Centre d'intégration de La Louvière) est impliqué dans un parcours de formation collective qui a eu lieu à La Louvière. Ce deuxième groupe, composé de personnes qui n'ont pas participé aux entretiens individuels, peut en quelque sorte être considéré comme un « groupe de contrôle ».

Les deux moments nous ont en effet permis globalement :

- D'apporter des confirmations
- De proposer de nouveaux axes, qui n'avaient pas émergé au cours des entretiens
- D'intégrer d'autres clés d'interprétation
- D'échanger sur les « recommandations »
- De collecter d'autres pistes de solutions

Il a été intéressant de voir comment les réactions et les recommandations qui ont émergé des deux groupes sont cohérentes et convergentes. Plus précisément, la première restitution nous a permis d'approfondir les aspects suivants :

Au niveau méthodologique

- Renforcer la confidentialité des contenus et l'anonymat des témoins
- Préciser que ce travail consiste à rendre intelligible la parole des témoins
- Donner plus de précisions sur les profils sociologiques de témoins
- Évoquer davantage les effets positifs de la prise de parole pour les témoins
- Faire participer les témoins à la rédaction des recommandations et élargir cette participation à d'autres groupes en collaboration avec les partenaires
- Produire des recommandations spécifiques, à destination de différents acteurs (politique, de l'éducation et de la santé…)

Au niveau des concepts et de leurs articulations

- Affiner des notions employées (racisme, race…)

- Établir plus de liens entre les notions interprétatives (classe, race, genre…)

Piste nouvelle

- Produire une étude comparée entre les témoignages recueillis à Bruxelles en 2017 en lien avec le même objet et ceux recueillis en Wallonie

Pour donner suite à cette restitution, le rapport intermédiaire a été transmis à tous les témoins, y compris ceux qui n'ont pas eu la possibilité d'être présents le 22 septembre. L'ensemble des témoins ont été invités à réagir aux contenus de ce rapport entre le 22 septembre et le 10 octobre, par courriel, par téléphone ou par tout autre moyen.

Le deuxième groupe d'acteurs a globalement confirmé et souligné les souffrances détaillées dans les pages suivantes, et qui résultent principalement des :

- Moqueries quotidiennes et autres attitudes, seulement en apparence innocentes et inoffensives, visant à rabaisser l'autre comme étant « différent de nous ».
- Micro-agressions verbales et non verbales
- Violences physiques dans des espaces publics
- Relations parfois difficiles avec certaines organisations qui s'occupent de la recherche d'emploi, de l'insertion socio professionnelle, de l'enseignement, d'équivalence de diplôme....
- Discriminations constantes à des moments clés de la vie des racisés, principalement dans l'accès au travail et au logement.

Les participants de ce deuxième groupe ont également fait ressortir certaines demandes et revendications, qui ont été intégrées dans le dernier chapitre consacré aux « recommandations ».

Les initiateurs et partenaires de ce projet ont l'intention de faire en sorte que ce travail de restitution ne se termine pas ici, mais puisse au contraire se poursuivre en 2023, afin de nourrir et de faire vivre les résultats de cette enquête participative.

2 CONTEXTE

« L'histoire est écrite par ceux qui ont gagné »

(Témoignage de Joseph, 12 février 2022)

Différentes études ont montré l'existence de discriminations manifestes, notamment en matière d'accès à l'emploi, à l'égard des personnes d'origine étrangère, particulièrement ceux d'origine subsaharienne, maghrébine et turque. En Belgique, le taux d'emploi des personnes immigrées est parmi les plus bas au niveau des pays de l'Union européenne. La base de données d'Eurostat indique[17] qu'en 2019, il était de 58,7 %, soit plus de 8,2 points de pourcentage de moins que celui des natifs (66,9 %). L'écart du taux d'emploi par rapport à celui des natifs est beaucoup plus important pour les immigrés extra-européens dont le taux d'emploi ne dépassait pas 52,3 %, soit 14,6 points de pourcentage de moins que les natifs. À l'inverse, le taux de chômage chez les immigrés (10,3 %) est près de deux fois et demie supérieur à celui chez les natifs (4,3 %). Le taux de chômage chez les immigrés extra-européens quant à lui, il culmine à 14,1 %, soit plus de trois fois que chez les natifs. Selon une étude de la Banque Nationale de Belgique (2000)[18], seuls 18 % de l'écart en termes d'emplois entre immigrés et natifs s'expliquent par les caractéristiques personnelles.

Bien que les « races » n'existent pas, une proportion significative des Belges partage des croyances au sujet de l'existence d'une hiérarchie entre les humains en fonction de leur origine, leur couleur de la peau, leur religion et leur culture. Selon une enquête réalisée par ESS ERIC (*European Social Survey European Research Infrastructure*)[19], 17 % des Belges croient que certains groupes ethniques sont par nature moins intelligents que d'autres. La même enquête indique que 41 % des Belges estiment que certains groupes ethniques sont par nature plus travailleurs que d'autres et 36 % considèrent que certaines cultures sont meilleures que d'autres.

Depuis 2015, en Belgique, les cas traités par le Centre interfédéral pour l'égalité des chances (UNIA) en lien avec le racisme sont en augmentation. Cette institution constate ouvrir « 10 % de dossiers en plus chaque année » liés au racisme ainsi qu'une augmentation de 13,2 % de signalements et 6,9 % de cas suivis en lien avec les critères de discrimination de 2018 à 2019 (UNIA, 2020).

[17] https://ec.europa.eu/eurostat/fr/data/database

[18] www.nbb.be/doc/ts/publications/economicreview/2020/ecorev2020_special.pdf

[19] www.europeansocialsurvey.org

En 2021, pour l'ensemble de la Belgique, UNIA a reçu 10 610 signalements et traité 2 379 cas de discrimination, dont 24 % de dossiers ouverts provenaient de Wallonie (562). Plus d'un quart de ces dossiers concernent les critères « raciaux » (26 %). [20]

La lutte contre les discriminations, par le prisme du droit, est certes un signe de l'évolution des politiques en ce domaine au niveau européen, mais ne permet pas de comprendre et de s'attaquer à la production des systèmes normatifs qui engendrent les discriminations. Les lois anti discriminations sont mises en avant par les institutions spécialisées pour appliquer le droit et non pour mener une politique structurelle des droits. Ce qui est valorisé au regard de cette approche est d'être en veille par rapport aux cas juridiquement traitables, les autres n'ont plus d'intérêt, ils ne rentrent pas dans le cadre, donc inutiles. Il fallait que le droit soit posé comme enjeu de lutte et faire en sorte qu'il ne soit pas dissocié de l'expérience sociale des discriminés. Le droit en tant que mécanisme de régulation des rapports entre les Belges et les immigrés et leurs descendants n'est pas parvenu à faire en sorte que les discriminations ethno-raciales soient reconnues pleinement et surtout au niveau des dégâts qu'elles provoquent sur la santé mentale et physique des discriminés.

En Belgique, la parole des discriminés reste globalement peu étudiée et peu écoutée, ceci peut être attribué justement à la prédominance des approches juridiques qui enferment les discriminés dans une logique de signalement, de plainte et de procès. Comme le dit la philosophe italienne Michela Marzano, « *ce qui est fondamental pour la victime c'est la possibilité pour celui (ou celle) qui a été effacé(e) dans son humanité de trouver les moyens d'accéder de nouveau au statut de sujet. C'est pourquoi la problématique des victimes va bien au-delà des questions juridiques concernant la punition des coupables et la compensation des préjudices* » (Marzano, 2006, p. 18)[21].

En Belgique, il n'existe aucune recherche scientifique sur les souffrances causées par le racisme, et plus précisément, aucune analyse croisée des effets que les discriminations ethno-raciales peuvent causer sur la santé, physique et mentale, des personnes qui les subissent.

Des études effectuées aux USA font le constat que les conséquences pour les victimes sont un moindre accès à l'emploi ou à l'éducation, d'une part, et des processus émotionnels défavorables et psychopathologiques, d'autre part[22]. En outre, par rapport aux personnes

[20] UNIA, *La lutte contre les discriminations en Wallonie, Rapport annuel 2021.*

[21] Marzano M. (2006), *De la réification au pardon. Qu'est-ce qu'une victime ?*, dans *Archives de politique criminelle*, Éditions Pédone, (28) 1, p.11-20.

[22] Carter R. T., Mazzula S., Victoria R., Vazquez R., Hall S., Smith S., Williams B. (2013), "Initial development of the Race-Based Traumatic Stress Symptom Scale: Assessing the emotional impact

qui n'ont pas été victimes de racisme, elles ont une plus faible propension à adopter des comportements de vie sains, comme des habitudes de sommeil adaptées et de l'exercice, et souffrent d'un vieillissement prématuré, d'après une étude coécrite par la lauréate du prix Nobel de médecine et de physiologie Elizabeth Blackburn[23].

Le racisme, en effet, ne se limite pas à des actes visibles, violents et intentionnels punissables par la loi, mais peut aussi être subtil et non explicite. Ce sont les *micro-agressions*[24], que l'on qualifie de « racisme ordinaire », « racisme au quotidien »[25] ou « racisme respectable »[26], subies de jour en jour par les personnes racisées. Elles consistent en des blagues, des commentaires, des réflexions ou des questions relatives aux origines des personnes appartenant à des minorités nationales :

- Une « *forme de racisme un peu déguisé, qui fait qu'au final des collègues qui sont moins expérimentés que vous passent devant vous…* », dit Joseph.
- Le fait de « *ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre parce qu'il est différent, parce qu'il a un accent…* », dit Bian.
- Des professeurs qui te disent carrément « avec *moi tu ne réussiras jamais* », mais pourquoi ? « Je *ne sais pas, ta tête ne me revient pas…* », raconte Salma parlant de son frère.
- « *Des collègues qui, à des femmes à mobilité réduite qui étaient voilées, au lieu de dire que c'étaient des PMR, ils disaient que c'étaient des PMC, des poubelles quoi* », nous dévoile Ebru.

of racism". *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 5(1),p.1–9. https://doi.org/10.1037/a0025911

[23] Elizabeth H. Blackburn, PhD et al. (2014), "Discrimination, Racial Bias, and Telomere Length in African-American Men". *American Journal of Preventive Medicine*, Published by Elsevier Inc,46(2):103-111. https://doi.10.1016/j.amepre.2013.10.020

[24] Le terme « micro-agression » est utilisé pour désigner des comportements ou des commentaires apparemment anodins à l'égard d'une communauté qui sont perçus comme péjoratifs ou insultants, et dont l'aspect négatif ou hostile n'est pas nécessairement intentionnel. Le terme a été utilisé pour la première fois en 1970 par Chester M. Pierce, de l'Université de Harvard, pour décrire les insultes et les injures qu'il voyait régulièrement adressées aux Afro-Américains par des Américains blancs. Pierce C. (1970), « Offensive mechanisms ». In F. B. Barbour (Ed.), *The Black seventies* p. 265–282. Boston, MA Porter Sargent.

[25] Essed Ph. (1991), *Understanding Everyday Racism An Interdisciplinary Theory*, Sage Publications.

[26] Antonius R. (2002), « Un racisme "respectable" », in Renaud J., Pietrantonio L. et Bourgeault G., *Les relations ethniques en question. Ce qui a changé depuis le 11 septembre 2001*, p. 253-271. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

- Un ami qui balance des propos comme « *Maintenant il y a trop d'étrangers*[27]*… tu vois, eux ont plus de moyens que nous, ce n'est pas toi hein, mais… il y a des belges qui n'ont pas de maison*… », raconte Boubakar.
- Ou comme dans le récit de Carlos, le garçon qui passe dans la rue et dit « *Mamadou, pourquoi tu me regardes ?* ».
- Ou encore, selon le témoignage de Diane, le fait de se faire dire sur son nouveau lieu de travail : « *non, non, non, tu ne peux pas, tu ne mets pas ton manteau là, tu mets ton manteau sur ta chaise* », mais pourquoi je ne peux pas ? « *Non, non, non, les noirs, ils ont des odeurs* ».

Selon le psychologue Derald Wing Sue, de l'Université Columbia, les micro-agressions se distinguent des « grossièretés quotidiennes ». En effet, elles sont continuelles et constantes, elles représentent une charge de stress accompagnée par un cumul d'agressions.[28]

Comme nous le verrons plus tard, ces micro-agressions, le plus souvent silencieuses, ou du moins peu bruyantes, consistent davantage en des regards qu'en des actes de violence physique. Et pourtant, elles ne sont pas sans conséquences, loin de là, comme le confirment nos témoins :

- « *Parce que quand vous rentrez chez vous, vous vous posez des questions, vous vous remettez en cause, vous doutez de vous-même… et puis vous vous en voulez aussi !* » (Bian)
- « *Psychologiquement ce n'est pas facile à vivre, c'est du dénigrement, c'est un manque de confiance en soi… et puis, on ne se sent pas bien tout simplement…* » (Joseph)
- « *Mon estime de moi baisse et j'ai tendance à être malade… parce que je subis un rejet et c'est ma personne qui est rejetée*… » (Diane)
- « *La posture de mes parents, leur indignité, leur souffrance sociale… être étouffés par le système comme ça… ça m'a traumatisé…* » (Solange)
- « *Parce que quand tu es choqué, tu prends sur toi, tu pardonnes, mais tu n'oublies pas donc, tu es en train d'accumuler, d'accumuler… un jour… ça va exploser*… (Boubakar)

En réaction, tous les témoins ont développé des stratégies, ou des postures d'autoprotection pour ainsi dire, qui consistent le plus souvent à minimiser, banaliser, justifier ou même nier ces micro-agressions qu'ils subissent au quotidien :

[27] Voir à ce sujet : Marfouk A., (2014), Opinion publique wallonne et immigration : le mythe de l'invasion, in Le baromètre social de la Wallonie, Presse Universitaire de Louvain.

[28] Sue D. W., Bucceri J., Lin A. I., Nadal K. L., & Torino, G. C. (2009). Racial microagressions and the Asian American experience. Asian American Journal of Psychology, S(1), 88–101. https://doi.org/10.1037/1948-1985.s.1.88

- « *Non, non, je ne m'en rappelle pas parce que, personnellement enfin grosso modo je ne m'en rappellerai pas parce que j'ai fait un travail hein pour oublier ces épisodes, tellement c'est douloureux, voilà* » (Bian)

- « *Oui le plafond de verre oui, à tous les niveaux… je ne sais pas dire avec certitude si c'est lié à mes origines, je ne peux pas l'affirmer, peut-être autre chose…* » (Joseph)

- « *Des petites choses comme ça, des remarques, je n'en tiens même pas compte… ça ne vaut pas la peine de réagir…* » (Osman)

- "*Je vois une pancarte « on est chez nous », c'est contre les étrangers, mais je ne vais pas aller leur demander pourquoi cette pancarte, parce que pour moi c'est la liberté, j'évite les affrontements…*" (Carlos).

Lors de nos entretiens, nous partons des multiples difficultés vécues par nos témoins, en tant qu'immigrés ou descendants de l'immigration, femmes et hommes. De là, nous essayons de pointer les discriminations physiques et mentales subies et d'expliciter les stratégies mises en œuvre pour leur faire face.

D'une part, donc, un maillage de petits actes d'intolérance et de discrimination, que l'on peut qualifier de micro-agressions, apparaît systématiquement dans tous les témoignages, mais jamais ou presque jamais de manière flagrante. Et d'autre part, des stratégies d'autoprotection, également systématiques et fortes, expliquent que ces micro-agressions restent souvent dans l'ombre. Une conséquence générale de tout cela est que ces micro-agressions, ainsi que leur déni, le fait de les passer sous silence, génèrent une frustration, un malaise psychologique, chez la personne qui les subit.

Compte tenu de la richesse et de la force des propos tenus par les participants aux entretiens, nous avons souhaité leur accorder une large place dans ce rapport. Dans les chapitres qui suivent, nous citons par conséquent de nombreux extraits de leurs paroles.

3 TÉMOIGNAGES

« En Belgique des fois on n'est pas considéré comme des Belges parce qu'on est d'origine turque, mais quand on va en Turquie, c'est pareil on n'est pas considéré comme des Turques… Donc, finalement on n'appartient ni à l'un ni à l'autre ».

(Témoignage d'Ebru, 19 mars 2022)

Dans la plupart des recherches sociales basées, comme ici, sur des entretiens qualitatifs, on se préoccupe beaucoup de rapporter exhaustivement « ce qui a été dit », et beaucoup moins de faire apparaître « qui a parlé ».

Dans notre cas, il nous a semblé important de ne pas dissocier le témoin de sa parole, c'est-à-dire de montrer — à ceux qui lisent ce rapport — de quelles expériences et histoires personnelles proviennent les mots que nous utilisons abondamment dans notre analyse.

Mais étant donné la sensibilité et la force des questions abordées, il fallait trouver un équilibre entre la nécessité, d'une part, de protéger l'anonymat et la vie privée de nos témoins, d'autre part, de mettre en évidence la spécificité et la diversité de chaque parcours de vie individuel et, enfin, de pouvoir faire ressortir des questions transversales, généralisables autant que possible, pour arriver à l'identification de thèmes et de concepts communs.

C'est pourquoi, avant d'entrer dans l'analyse de la parole de nos témoins, il nous a semblé important, dans les pages suivantes, de présenter — brièvement — chacun d'entre eux, en disant quelques mots sur leur biographie et sur le sens principal de leur témoignage.

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, les titres des paragraphes suivants ont été choisis par les témoins eux-mêmes.

3.1 Bian : La résilience n'a pas de limites

Monsieur Bian a 50 ans et est d'origine ivoirienne. Il arrive en Belgique avec ses parents lorsqu'il est tout petit et n'a pas beaucoup de souvenirs de ses premières années ici. Il fait un gros travail sur lui-même qui l'a finalement amené à oublier certaines choses. Ce qui caractérise son arrivée en Belgique, c'est le fait qu'il appartient à une famille qui n'a pas de difficultés financières. Il s'agit donc, d'une certaine manière, d'une forme d'immigration privilégiée. Cependant, il connaît une grande mobilité résidentielle lorsqu'il est enfant, une mobilité qui se poursuit lorsque Bian devient parent. Mobilité résidentielle à la recherche

notamment d'un lieu de vie acceptable, à la fois en termes de loyer et surtout en matière de cadre de vie, de qualité de vie pour lui et surtout pour ses enfants.

Bian a des souvenirs de son école, une école où les enfants comme lui étaient « *traités différemment* », mais il n'évoque pas le mot « *racisme* ». Ce sont probablement ses parents qui l'ont exhorté à ne pas l'évoquer. En revanche, une fois adulte, Bian se sent souvent isolé, il lutte, il doit parfois « *se battre pour faire entendre sa voix* », car il a l'impression que sa parole ne compte pas autant que celle des autres, ce qui le pousse à ne fréquenter que certaines personnes de la même origine que lui, ou mieux encore, des personnes, comme il aime à le dire, plus instruites, qui n'ont donc pas cette attitude discriminatoire vis-à-vis des autres. En évoquant cette situation d'isolement, Bian dit aussi que, par nécessité, « *des clans se forment toujours et l'on finit par isoler ceux qui n'en font pas partie* », ceci de la part de ceux qui « *ont plus de pouvoir à ce moment-là* ». Bian a le sentiment que son avis n'est pas toujours pris en compte et nous cite un épisode d'un enfant qui avait peur de lui, juste à cause de son apparence physique. À cause de ses « *cheveux crépus* », dit-il, peut-être pour ne pas dire que c'était à cause de la couleur de sa peau.

Et comment surmonter cela ? Eh bien, Bian met en place une stratégie de « *résilience* », c'est-à-dire qu'il évite les situations et les personnes qui peuvent ou pourraient lui faire du mal, qui lui coûtent beaucoup d'énergie. Bian a appris alors à considérer que personne n'est indispensable, qu'on peut très bien se passer d'une situation ou d'une personne et vivre paisiblement. Il mentionne également un incident où la police s'est approchée de lui, les sirènes hurlantes, alors qu'il était simplement en train de marcher dans la rue, sans avoir fait quoi que ce soit de particulier.

Il raconte ensuite une situation sur son lieu de travail où, en raison de son apparence physique, c'est-à-dire de la couleur de sa peau, il n'est pas considéré comme le vrai chef, car, selon son employeur, il ne ressemble pas à ce que les clients attendent. Il dit également que vivre ces choses entraîne une « frustration », non pas envers lui-même, mais envers ses enfants. Une frustration qui peut se traduire à la fois par la violence des personnes visées par le racisme et, là encore, par une stratégie de résilience.

Selon Bian, « *la résilience n'a pas de limites* » et les attitudes racistes sont à attribuer premièrement « *au manque d'instruction et à la colère* ».

L'un des plus grands risques pour une personne souffrant de racisme est, selon Bian, qu'elle finisse par se blâmer, par douter d'elle-même. Ses enfants sont cependant suffisamment protégés de ce risque, car ils ont intégré la stratégie de résilience que leur a enseignée son père. Il dit également que « l'impact du racisme peut mener à beaucoup de choses et peut aussi être terrible ».

Cependant, le fait d'adopter une stratégie de résilience ne le rend pas aveugle aux effets négatifs que la discrimination et le racisme peuvent générer sur d'autres personnes : « *Les enfants souffrent, ils sont en colère, mais ensuite ils prennent confiance en leurs parents et se comportent mieux* ».

Par rapport à la Belgique, Bian se sent enfin bien dans ce pays. Il dit qu'il a le choix, qu'il n'est pas obligé de rester. C'est son choix de rester, et peut-être même un acte de « résilience militante », pour affirmer son droit de vivre et de rester.

Quant à ses projets, Bian a été chef cuisinier, a évolué vers un diplôme en marketing et entame maintenant des études universitaires en gestion. S'il avait une baguette magique ? Il serait certainement manager dans une grande chaîne d'hôtels, car professionnellement, il se sent toujours connecté au milieu de la cuisine.

Pour conclure, Bian pense que les pouvoirs publics devraient revoir les lois antiracistes et mieux soutenir les associations et les avocats, mais ces associations et avocats devraient également mettre en œuvre une stratégie qu'il appelle le « *confédéralisme* », pour créer des alliances, des réseaux de résistance qui luttent ensemble contre le racisme.

Et enfin, il est très rare selon lui qu'une personne riche fasse l'expérience du racisme, donc il y a aussi une dimension liée à la classe sociale qui entre en jeu dans ce témoignage, au-delà de la couleur de la peau, de la couleur des cheveux, de l'apparence physique.

3.2 Salma : Je suis épargnée

Madame Salma, âgée de 27 ans, est d'origine marocaine. Ses grands-parents maternels et paternels sont venus du Maroc en Belgique lorsque la mère et le père de Salma étaient encore enfants. Son père faisait des études et avait quelques soucis avec ses enseignants, mais ces problèmes étaient pour ainsi dire maintenus dans une atmosphère protectrice, de sorte qu'on n'en parle jamais beaucoup.

Son papa, quand il était jeune, avait plutôt l'air italien ou espagnol, alors tout allait bien pour lui, tant qu'il ne disait pas son nom, ce qui déclenchait parfois des réactions, des regards suspicieux, et une fois il a même été agressé à l'école, par un enseignant. Cet épisode est un fait assez important dans l'histoire de la famille.

Sa maman avait entamé des études de stylisme, mais n'a pas pu continuer, il y a peut-être une autre explication, mais pour elle, c'est son père (le grand-père de Salma) qui a « *eu peur* » et donc sa mère a abandonné sa vocation et est devenue puéricultrice.

La sœur et le frère de Salma ont connu des épisodes frustrants. Pour la sœur, c'est dans l'environnement de travail, le frère par contre c'est avec ses professeurs. Quant à son histoire personnelle, Salma dit souvent : « *Je n'ai jamais eu de soucis* ». Jamais de soucis, souligne-t-elle, « *par rapport à ce que j'entends et par rapport à mon entourage* ».

En fait, si nous devions résumer notre entretien avec Salma en une seule phrase, nous dirions simplement : « *Je me sens épargnée* ». Elle ne se sent pas personnellement touchée par le racisme, ni même par l'intolérance. Pas directement, en tout cas, s'il ne s'agit pas d'incidents mineurs, de personnes lui posant des questions inappropriées sur son voile.

Le seul fait vraiment frappant qu'elle évoque est le premier jour où elle est obligée d'enlever son voile et a pleuré. En fait, c'est le moment le plus critique de son histoire. Elle se sent « plus belge que marocaine » et le voile est un peu le point central de son discours : c'est son choix, personne ne le lui a jamais imposé, il est apparu à un certain moment de sa vie et elle se sent très attachée à ce choix.

Pourtant, Salma a parfois l'impression que quelque chose de plus grave se passe à côté d'elle et c'est dans ce sens qu'elle se sent « *épargnée* ». Elle se dit « *il ne m'est jamais rien arrivé de grave* » et pour se protéger, pour s'épargner, elle crée ses propres parechocs, des petites protections, des petites stratégies, qui ont un effet sur la manière dont elle agit et interagit.

Elle dit souvent qu'elle n'a jamais eu de problèmes, mais en même temps elle fait état d'une certaine « peur d'être attaquée », au point d'adopter, presque inconsciemment, des stratégies de protection, par exemple lorsqu'elle prend le métro. Une attitude protectrice et réservée, donc, qui se traduit aussi par le fait de ne pas parler de certaines choses : « *Avec mes parents, je n'en parle pas ou pas beaucoup* ».

C'est aussi un peu l'histoire de son milieu familial, caractérisé, comme elle le dit, par une certaine pudeur, dans le sens où tous sont un peu « protecteurs » les uns des autres. Elle dit aussi qu'elle ne parle pas de ses souffrances, de ses problèmes de santé qu'elle n'a plus le courage de faire certaines choses et a l'impression que dans certains milieux, son opinion ne compte pas assez ou ne compte pas autant que celle des autres.

3.3 Joseph : On est harcelés

Le récit de monsieur Joseph, 40 ans, d'origine congolaise, témoigne d'une trajectoire secouée par de multiples épisodes de discrimination, pendant sa formation, au travail, dans la recherche d'un logement et dans la vie de tous les jours. Et puis parfois, ce sont les clients,

parfois les collègues ou ses supérieurs qui expriment des attitudes ou des commentaires inappropriés.

Ce qui nous frappe chez lui, c'est que Joseph parle d'une part d'un racisme « *ordinaire* », d'un racisme « *subtil* », « *un peu déguisé* … » et d'autre part du racisme systémique, de la colonisation, de l'histoire faite par les vainqueurs. Tous des faits, ceux-là, qui ont un sens et qui l'affectent d'une manière ou d'une autre, psychologiquement, et qui affectent également sa famille d'une manière générale.

Pour essayer de résumer le témoignage de Joseph en quelques mots, des mots qui pourraient être le titre général de son récit, nous lui récapitulons trois phrases qu'il a prononcées, et qui nous semblent bien plus éloquentes que d'autres.

Tout d'abord, « *On était vraiment harcelés* », puis « Je connais mes droits », en faisant référence au moment où il a presque menacé un collègue qui le harcelait, puis encore « *l'histoire est écrite par ceux qui ont gagné* ».

Joseph n'hésite pas à choisir la première phrase, en insistant pour qu'on la formule au présent et non au passé : « *On est harcelé, on l'était, on l'est, parce que ça n'a pas changé, c'est une phrase que je peux utiliser au passé, au présent et je n'espère pas au futur, mais je suis pessimiste donc … on est harcelé voilà… en tout cas pour le moment c'est toujours le cas !* ».

3.4 Ebru : je ne suis pas typée Turque

Madame Ebru est une jeune fille de 26 ans née en Belgique, d'origine turque. Ebru travaille et a récemment repris ses études à l'université. Son mari, d'origine marocaine, travaille comme infirmier. Ses grands-parents paternels sont venus de Turquie en Belgique dans les années 1980. Son père est d'abord resté dans le village avec ses grands-parents et est venu en Belgique plus tard, quand il était jeune, à l'âge de l'école secondaire. Sa mère est venue plus tard, après qu'ils se soient mariés ; en fait, le père d'Ebru est retourné en Turquie quand il avait 24-25 ans, s'est marié là-bas et donc sa femme, la mère d'Ebru, a aussi pu venir en Belgique dans le cadre du regroupement familial.

Le père d'Ebru a étudié en Belgique et a pratiquement toujours travaillé, il a donc dû apprendre la langue et s'intégrer rapidement. La mère d'Ebru, en revanche, a toujours été entourée par la communauté turque ici en Belgique et n'a jamais été indépendante, elle n'a donc jamais appris le français.

Peu de souvenirs significatifs de racisme ou d'autres discriminations émergent de son témoignage. Ce qui ressort, c'est plutôt le profil d'une fille « *moderne* », pour ainsi dire, qui

contraste avec le profil « *traditionnel* » de sa famille, ou du moins c'est ce qui ressort de ses paroles. Ebru tient d'ailleurs à souligner son excellent parcours scolaire.

Ebru insiste beaucoup sur le fait qu'elle « ne se fait pas remarquer », et que de plus, même physiquement, elle n'est pas « *typée turque* ». En fait, sa narration tend plutôt à présenter son personnage comme celui d'une femme pleinement « *belge* », sans oublier ses propres origines. Ce qui ressort également de son témoignage, c'est cette contradiction, commune à de nombreuses personnes qui vivent dans un pays dont elles ne sont pas originaires, d'être considérée comme « *pas vraiment belge* », lorsqu'elle est en Belgique, et « *pas vraiment turque* », quand elle est en Turquie.

3.5 Diane : Le racisme est une construction sociale qui peut être déconstruite

Madame Diane, âgée de 55 ans, est née au Rwanda, d'une famille de la classe moyenne. Son père était dans la politique, sa mère employée dans une université, c'était donc, dit Diane, une famille qui n'avait pas beaucoup de difficultés à vivre, à survivre ou à payer la scolarité de ses enfants.

Diane quitte le pays en plein génocide des Tutsis en 1994. « *Croyant que cela ne durerait pas longtemps* », elle prend seulement un sac et quelques vêtements et s'installe avec son mari et sa fille dans un village près de la frontière, espérant que la paix reviendra bientôt.

En 1997, après avoir déjà traversé quatre pays, son mari, épuisé par les épreuves, abandonne, ne veut plus continuer le voyage, et Diane se retrouve seule avec sa fille dans un camp de réfugiés (quasi un « camp de concentration », dit Diane), au milieu d'un pays qui n'est pas le sien.

Pays après pays, ce n'est qu'en s'installant en Afrique du Sud, qu'elle découvre « *un outil magique qui s'appelle internet* » qui lui permet de retrouver sa sœur qui vivait au Canada, et qui va l'aider financièrement à trouver des passeurs pour qu'elle puisse se rendre dans un pays européen.

Sa fille n'avait que 3 ans quand ils ont fui le Rwanda, elle avait 9 ans quand ils sont arrivés en Belgique, après six ans de terribles péripéties.

Au Rwanda, Diane avait étudié la pharmacie à l'université. En Belgique, elle doit tout recommencer : d'abord l'informatique, puis 3 ans d'études pour obtenir un diplôme d'assistante en pharmacie, puis un emploi à mi-temps dans une pharmacie et le CPAS, qui ne lui propose rien de mieux qu'un emploi de repasseuse, sous contrat article 60, sans tenir compte de ses aspirations et de ses compétences.

Au milieu de mille difficultés et de mille combats pour affirmer sa dignité, Diane doit aussi composer avec sa fille qui veut retourner en Afrique. À la fin, « p*our avoir un peu de calme, un peu de paix, pour apaiser les tensions…* », la fille part vivre au Canada, d'où elle ne veut jamais revenir. Ainsi, dit Diane, « *j'ai pu avoir l'esprit tranquille pour aller à l'université et obtenir un master en politique économique, à la FOPES…* », ce que va lui permettre d'obtenir un emploi dans l'éducation permanente, au sein d'un mouvement d'éducation permanente « *Et depuis ce moment-là* — dit Diane — *j'évolue au sein de ce mouvement* ».

3.6 Martin : Être colonisé, cela devrait déjà être vu comme un acquis

Monsieur Martin, 41 ans, d'origine congolaise, arrive en Belgique en 2010. Il nous dit d'emblée qu'il n'a pas été facile pour lui de s'intégrer. Il passe par un centre de réfugiés, où il va rester pendant 18 mois, et cette période est d'une part très dure pour lui, surtout au niveau administratif, et d'autre part facile, car, dit-il, on lui donne ce dont il a besoin. Puis Martin entreprend une relation avec une femme belge, et ses difficultés administratives sont en grande partie résolues par la naissance d'un fils, belge justement. Il s'agit, pour Martin, d'une étape cruciale, un fait qui change sa vie et lui permet de rester en Belgique alors qu'on lui avait ordonné de quitter le pays.

Au départ, son projet était de venir en Belgique pour poursuivre ses études. Mais ensuite, les papiers, la demande d'asile, la bureaucratie ont tout détruit et Martin a dû trouver d'autres moyens de se stabiliser, et c'est ainsi qu'il a perdu son élan… Il se met alors à travailler pour une grande entreprise pendant huit ans, d'abord comme intérimaire puis en CDI, jusqu'à ce qu'il soit licencié durant la pandémie. Et le fait qu'il ait été choisi comme l'une des personnes à virer a à voir avec ses origines.

Il travaille ensuite dans une entreprise dirigée par une personne, également d'origine étrangère, qui est « *plutôt raciste* », au point qu'il doit quitter cet emploi à un moment donné, et entamer une action en justice contre son employeur, action qui est toujours en cours. Il travaille actuellement en tant qu'intérimaire, un emploi qui comporte de nombreux désagréments. En bref, Martin a toujours travaillé, travaillé dur, des emplois subalternes, comme faire la plonge, la cuisine, préparer des sandwichs, alors qu'en fait il est une personne instruite, au Congo il a fait des études de gestion financière.

Martin souligne qu'au début, son séjour dans le centre pour réfugiés, c'était bien, que « *la Belgique est un pays accueillant* », etc. Plus tard, cependant, une fois qu'il a quitté le centre, Martin est confronté à plusieurs difficultés, tout d'abord celle de trouver un logement. Des difficultés financières avant tout, principalement dues au fait que son salaire est trop bas,

bien que des éléments discriminatoires, liés à ses origines, entrent probablement en jeu ici aussi.

Et puis les difficultés à obtenir l'équivalence de son diplôme obtenu au Congo, non pas parce que l'équivalence a été refusée, mais parce que Martin n'a pas l'énergie, son parcours l'a épuisé et il n'a pas la force de monter un dossier d'équivalence. Il envisage maintenant de demander la nationalité belge, il remplit les conditions.

Et puis, alors qu'il nous semble que son témoignage touche à sa fin, Martin commence à argumenter sur la relation entre le Congo et la Belgique, ou entre les Congolais et les Belges. Sur le fait qu'un pays comme le Congo, qui a été colonisé, devrait au moins bénéficier des mêmes conditions que les autres pays africains, alors que Martin a le sentiment que les ressortissants d'autres pays africains ont moins de difficultés que les Congolais à régulariser leur situation en Belgique. Sa conclusion, et donc aussi le titre qu'ensemble nous avons choisi pour ce témoignage, est que « être colonisé, cela devrait déjà être vu comme un acquis », c'est-à-dire que cela devrait au moins donner le droit de vivre dans le pays colonisateur.

3.7 Mina et Aymen : Je n'ai pas choisi d'être ici

Nous sommes reçus par Mina et Aymen dans leur environnement familial. La sœur et le frère d'origine algérienne sont âgés respectivement de 43 ans et de 56 ans. Le père a participé activement à la libération de l'Algérie contre l'occupation française. En tant que résistant, il a été en prison. Aymen nous disait que son père « est passé à un cheveu de l'exécution ». La maman a également été traitée de manière violente de la part des militaires français, « ils l'ont malmenée, ils l'ont tabassée à coup de rangers… ». Cette période a affecté Amina et Aymen. Elle a soudé la famille pour faire face aux conséquences de la guerre, elle a également été un facteur déterminant dans son immigration. Le père de famille a quitté l'Algérie seul en 1964, il a été rejoint par son épouse et leurs enfants, Mina est née en Belgique.

Mina est voilée depuis 2011, « c'est là que les problèmes ont commencé pour moi » nous dit-elle. Elle évoque, en effet, le racisme à partir de ce prisme. Des propos et des actes racistes auxquels, elle a fait face, ont eu lieu dans le cadre professionnel et dans des espaces publics. Elle nous décrit de manière précise sa première expérience en tant que femme arabe voilée dans un centre commercial : « pour l'anniversaire de ma fille, on était parties moi et ma grande sœur pour lui chercher un cadeau, on regardait une vitrine et puis un type se ramène à côté de nous, il disait : "Mohamed, Mohamed, islam, islam ", "retourne dans ton pays…". Au niveau de son cadre professionnel, Mina se sentait jugée, elle estimait

qu'elle n'est pas traitée comme les autres. En effet, elle a une fonction qui lui permet de croiser quotidiennement beaucoup de gens, et donc de les saluer, mais 'les gens ne répondent pas et je sais que c'est par rapport à mon voile' nous affirme-t-elle. En parlant des effets du racisme sur sa santé, Mina nous dit qu'elle explose après ça passe, elle n'est pas affectée par les propos racistes :" non parce que je ne me laisse pas faire, je vide mon sac et c'est tout…". Ce passage d'un état à un autre est possible, nous dit-elle, parce qu'elle n'a aucune relation avec les individus qui l'évitent ou qui l'agressent parce qu'elle est voilée. Ce n'est pour elle que des inconnus.

Pour Mina : « on a les papiers belges, oui, on est né ici, oui, mais on n'a pas la peau belge ». La « blanchité » est une condition déterminante pour être considérée, pour exister aux yeux des autres.

Aymen, enchaîne avec la question du foulard qu'il considère comme une création pour éviter de parler de l'essentiel. Il a politisé le débat en le situant dans un cadre plus global. Il parle de la condition de la femme maghrébine. Il situe de la même façon la question de l'immigration et de l'émigration. D'après lui '' ici on est des étrangers, là-bas (dans leur pays d'origine) on est des immigrés''. C'est dans la logique de la double absence [29] qu'il positionne les enjeux de la question du racisme. Il est conscient qu'il se vit à travers le regard des autres en tant que Maghrébin. Le racisme commence par le regard, nous dit-il. Un regard qu'il subit au quotidien vu sa fonction en tant que gardien de la paix. Il a eu aussi droit comme sa sœur à : « espèce de sale imbécile, arabe, retourne dans ton pays », quand il a demandé à une conductrice de bien garer sa voiture. Le comportement raciste qu'il a aussi subi de la même manière que sa sœur consiste à ne pas recevoir un bonjour, en réponse à un salut, de la part des personnes qu'ils ont croisées dans l'exercice de leur métier. C'est, d'après Aymen, une manière de dire : « moi je ne parle pas aux Arabes ». Ce propos l'a poussé à faire un bond en arrière dans le passé quand ses quatre amis et lui voulaient passer commande dans un café et l'employé leur a dit : « je ne vous sers pas, je ne sers pas les Arabes ». Pour Aymen, le racisme est « un système qui est bien incarné en Europe et pas uniquement en Belgique ». Les propos relatés dans son témoignage ne sont que « la tête de l'iceberg », dit-il.

En évoquant le présent et le passé, Aymen aborde l'avenir avec un regard critique et sombre. Le racisme, pour lui, prendra des formes plus violentes d'ici quelques années : « quand on va être en pleine crise, on te lancera : sale étranger, il est en train de bouffer mon pain, à cause de vous, on est dans la misère… c'est triste et le pire arrive seulement … » dit-il.

[29] Sayad, A. (1999), La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Seuil.

Aymen partage la même perception que Carlos, le témoignage ci-dessous, qui consiste à dire « si je savais que c'était comme ça, je ne serais jamais venu ».

3.8 Carlos : J'ai fait ma part du contrat

Monsieur Carlos a 42 ans. Originaire du Togo, sa famille a quitté son pays pour s'installer en France alors qu'il n'avait que six ans. Son père a étudié l'électronique et a travaillé en France dans les années 1980, dans le domaine des grandes constructions, des routes et des ponts.

Il a donc vécu en France, puis a fait ses études au Togo, histoire et géographie notamment, et s'est finalement installé en Belgique. Carlos est aujourd'hui le père de deux enfants.

Ses parents, dit Carlos à plusieurs reprises, l'ont élevé en le protégeant, en essayant de « *l'épargner* ». Et il adopte à peu près la même attitude envers ses enfants aujourd'hui, à savoir que l'essentiel de l'éducation commence à la maison et que l'école est importante, mais complémentaire à ce qu'un parent peut transmettre à ses enfants.

Carlos a été victime de plusieurs incidents d'intolérance, d'agressions physiques, pour lesquels il a fini à l'hôpital, ou d'autres incidents ouvertement racistes. Et lorsque nous essayons de le faire parler des effets de ces épisodes, sur sa santé, sur son équilibre psychique, ou même économiquement, Carlos préfère toujours nous parler de la stratégie qu'il met en place, qui est celle de l'éducation, mais surtout celle de l'évitement, de l'adaptation. Carlos dit à plusieurs reprises « *s'adapter, éviter les affrontements* » et souvent évoque aussi la méritocratie, alors qu'il s'agit plutôt d'une notion occidentale, qu'il retravaille et utilise pour sa stratégie d'adaptation. Un autre élément central de sa stratégie est la relocalisation, qui est à la fois une relocalisation géographique, changer de ville, changer de quartier, de village, de pays… l'Occident auquel il fait référence à plusieurs reprises, mais c'est aussi, ou peut-être surtout, une relocalisation sociologique. Carlos parle beaucoup de la « *sécurisation* » dans son parcours, qui est à la fois un parcours géographique et à travers différentes civilisations. Et lorsque nous l'interrogeons sur le racisme, il tient à préciser qu'il ne s'agit pas seulement du racisme quotidien, mais aussi du racisme systémique et structurel, ce qui, selon nous, explique le fait qu'il ait développé une stratégie assez complexe, car s'il n'avait été confronté qu'à un fait épisodique de racisme, il n'aurait peut-être pas développé une telle stratégie.

Et quand, vers la fin de l'interview, nous lui demandons ce qu'il ferait s'il avait une baguette magique, Carlos dit qu'il l'utiliserait pour rester dans son village. Voilà, ce qui nous a

particulièrement frappés dans cette interview, c'est qu'à la fin d'un long voyage à travers le monde, Carlos revient au village…

3.9 Mustapha : Il faut toujours faire mieux, faire plus pour être accepté

Monsieur Mustapha, 53 ans, est né en Belgique, en Wallonie. Ses parents sont venus du Maroc, de la campagne, qu'ils ont ensuite quittée pour s'installer dans la ville de Fès, où il y avait du travail, la mine. Le père de Mustapha a donc travaillé à Fès pendant quelques années, puis aussi en Algérie, jusqu'à ce qu'il vienne ici en Belgique à la fin des années 60 pour travailler dans le charbonnage. Mustapha sait qu'ils étaient cinq ou six hommes, du même village, et qu'ils étaient venus ensemble ici, mais à part cela, ne sait pas grand-chose de cette première période en Belgique, si l'intégration a été difficile ou non, par exemple, car son père ne parlait pas de cela.

Les hommes vivaient ici et ensuite, quand ils avaient un peu d'argent, ils faisaient venir leurs familles. C'est aussi le cas de la famille de Mustapha, une famille de 7 enfants, dont 6 sont nés en Belgique. Comme de nombreux mineurs, le père de Mustapha souffrait de silicose, une grave maladie pulmonaire courante chez les travailleurs du charbonnage, et qui n'était pas encore reconnue comme une maladie professionnelle à l'époque[30]. Il a ainsi dû continuer à travailler dans la construction, un travail toujours dur, qui a eu des répercussions importantes sur sa santé.

Mustapha a de bons souvenirs de son école, même de très bons souvenirs, surtout de l'école secondaire. Il n'était pas le seul enfant d'immigrants, mais ils n'étaient pas nombreux non plus à l'époque, et les différences étaient plus de nature économique, de classe sociale donc, que d'origine. Et celles-ci peuvent être très humiliantes dans certaines situations. En revanche, s'il y avait des épisodes d'intolérance, dit-il, il ne s'en souvient pas.

Les choses étaient différentes dans la rue, où une petite dispute entre garçons suffisait et c'était direct « *sale Arabe, retourne dans ton pays* … ». Mustapha raconte un moment, lorsqu'il était enfant, où son père a dû se battre violemment pour le défendre, et c'est un souvenir qui marque son récit : « *Ça, je m'en souviens, je m'en rappellerai tout le temps, tout le temps, il m'a défendu* ».

Puis, en grandissant, en partie parce qu'il fait des études, en partie parce qu'il a ça dans le sang, Mustapha devient un leader naturel du groupe de jeunes de son quartier. Là, les tensions sont la norme et Mustapha apprend à gérer les situations, à réagir quand c'est

[30] En Belgique, la silicose de l'ouvrier mineur a été reconnue au titre de maladie professionnelle par la loi du 24 décembre 1963.

nécessaire. Même lorsqu'il est confronté à la police, Mustapha est quelqu'un qui connaît les lois et qui gère les situations. Et il s'en sort plutôt bien, dans des situations où les jeunes étaient facilement considérés comme étant « *tous des étrangers* ». Et pour de nombreux habitants, s'il y avait une difficulté, c'était à cause des étrangers, s'ils étaient au chômage, c'était à cause des étrangers, si les choses n'allaient pas bien dans le quartier, c'était à cause des étrangers… Et c'est ainsi que Mustapha se retrouve à travailler dans le social. Il sait maîtriser les situations, les tensions étaient retombées dans le quartier, et le bourgmestre lui-même vient lui dire « i*l y a un projet qui arrive, des contrats de prévention*… », c'était tout nouveau, tout à mettre en place…

Depuis plusieurs années maintenant, Mustapha a donc montré ce qu'il vaut et a de ce fait sa place dans la communauté locale. Cependant, on sent beaucoup de fatigue et d'amertume dans son récit, car pour parvenir à ce résultat, il a dû toujours prouver qu'il sait faire mieux que les autres, car en tant qu'étranger, « *Il faut toujours faire mieux les choses, faire plus pour être accepté* ».

3.10 Solange : Pour être accepté on ne doit pas être digne en tant que noir

Solange, 25 ans, est née en Éthiopie de parents tous deux Rwandais. Elle est donc aussi rwandaise, et le fait qu'elle soit née en Éthiopie, selon ses propres mots, en dit long sur son parcours migratoire. Ses parents étaient en fait des réfugiés politiques, obligés de fuir le Rwanda pendant le génocide.

Sa famille est passée par plusieurs étapes de migration avant d'arriver en Éthiopie. Des phases qu'elle n'a pas vécues directement, contrairement à son frère et sa sœur aînés, qui ont réellement vécu le génocide. En effet, Solange a même connu un certain confort en Éthiopie, et pourtant, elle a le sentiment de porter avec elle « le bagage traumatique de cette histoire », dont la destination finale n'était pas l'Afrique, mais l'Europe, la Belgique, où Solange et sa famille ont atterri au début des années 2000.

Lorsqu'elle parle de ses origines, du parcours migratoire de sa famille, de nombreuses zones restent dans le brouillard. Le voyage, les vicissitudes, tout a dû être très dur à vivre, et tout ne peut être dit ou mémorisé. Ce qui est clair, en revanche, c'est que sa famille se recrée une fois réunie en Belgique, à Bruxelles pour être précis. L'arrivée de sa famille en Belgique est en effet l'aboutissement d'un parcours migratoire compliqué, fragmenté et dispersé : Solange arrivant avec sa mère, sa sœur et son frère qui étaient ailleurs, pour être ensuite réunis en Belgique. Il s'agit d'une famille modeste, littéralement précaire, qui s'installe dans des quartiers relégués, vraiment populaires, où même les écoles étaient reléguées.

Ce contexte a un fort impact sur sa scolarité, elle n'a certainement pas fréquenté les meilleures écoles « *Et pourtant* — dit Solange — *par miracle j'ai réussi à étudier, je me considère comme une miraculée sociale parce que je n'avais pas le bon bagage, et pourtant j'ai réussi à aller à l'université, j'ai fait mon chemin, c'était difficile à cause de mes origines sociales, j'ai eu beaucoup de lacunes, j'ai dû lutter, j'ai réussi à obtenir mon master, et je suis devenue sociologue* ».

Le récit de Solange, c'est le récit d'une battante, qui grâce à son combat ne s'est pas noyée dans la souffrance. Elle raconte comment sa famille « *est investie par plusieurs formes d'addiction* », de la religion à l'alcool en passant par les drogues, et comment ces addictions sont des anesthésiants pour toute la souffrance que l'on ne peut mettre en mots. Solange, elle, nous dit que si elle a pu mettre tout cela en mots, c'est « *grâce à la sociologie …* ».

3.11 Osman : il ne faut pas se fier aux médias, il faut rencontrer son voisin

Monsieur Osman, 38 ans, originaire de Turquie, est le plus jeune d'une famille de trois enfants, tous nés en Turquie. Son père est en fait un imam, qui travaillait en Turquie pour l'État. En 1992, il passe les examens pour aller travailler en Europe, toujours en tant qu'imam, et le hasard fait qu'il est destiné à la Belgique, où il est censé rester jusqu'en 1998. Toute la famille vient alors s'installer en Belgique. Osman avait 7 ans à l'époque.

L'intégration, dit Osman, se passe bien et, à la fin de la période de six ans, ils décident de rester en Belgique. Seul le père doit retourner en Turquie pour ses obligations de service. La régularisation des documents et du permis de séjour ne sera pas facile, il leur faut environ trois ans pour tout régler, et pendant ce temps, c'est la sœur d'Osman qui travaille pour s'occuper de la famille, étant l'aînée. Le papa rentre en Belgique quelques années plus tard, il a atteint l'âge de la retraite, et il a quelques problèmes de santé. Osman fait donc ses études en Belgique, où il s'intègre très bien, alors que son frère et sa sœur aînés ont des difficultés.

En grandissant en Belgique, un pied dans la communauté turque et l'autre dans la société multiculturelle, Osman et sa famille apprennent à « *faire profil bas* », à ne pas rentrer dans les conflits. Même face aux petits incidents de la vie, aux petits faits de discrimination, l'attitude d'Osman est de les ignorer, car il serait inutile de réagir. C'est particulièrement vrai dans la vie professionnelle, alors que dans d'autres sphères de la vie personnelle, la réaction peut être différente, plus combative. En résumé, la philosophie d'Osman est basée sur la connaissance et la rencontre avec l'autre. Quand on apprend à connaître son voisin, dit Osman, on l'interprète différemment, parce qu'il y a des gens qui, quand ils entendent parler de l'Islam, des Turcs, des Arabes ou autre, ont peur, mais quand ils apprennent à

connaître leur voisin, quand ils commencent à lui parler, avec le temps, ils se rendent compte que finalement, Turc, Arabe ou autre, ce n'est pas cette image négative qui est souvent véhiculée par les médias. Quand on apprend à connaître son voisin, dit Osman, c'est totalement différent.

Aujourd'hui, Osman travaille et a trois enfants, qui ne connaissent pas encore l'histoire de leur famille, « *ils sont encore trop petits, ils ne comprennent pas… Mais certainement, quand ils seront plus âgés, ils vont demander…* ».

3.12 Boubakar : Celui qui est en bas n'a pas peur de tomber, car il est déjà au sol

Monsieur Boubakar, 45 ans, vient du Bénin. Il fait partie d'un groupe d'animation socioculturelle, engagé politiquement dans son pays. En 2013, le groupe part en tournée en Belgique, comme il l'avait déjà fait auparavant. Vu que tous les membres du groupe avaient des problèmes dans leur pays, que leurs maisons étaient sous surveillance et que rentrer aurait été trop dangereux, ils décident à ce moment-là de ne plus retourner au Bénin. Dans un premier temps, il réside quelques mois dans un centre d'accueil à Liège, puis dans un autre à Tournai, et là, la situation est particulièrement difficile pour lui, car — comme il le dit — il n'a aucune idée du pays et, surtout, il se retrouve coincé en Belgique, alors que son idée est tout sauf de rester.

Boubakar fait alors appel à sa plus grande force, qui est sa capacité d'adaptation et son optimisme, ainsi que son désir de savoir, de découvrir, et surtout sa capacité à connaître ses droits. Il s'appuie principalement sur la « *légitimité* », sur le fait de savoir quels sont ses droits, plutôt que d'essayer de les contourner. Plus tard, le CPAS accepte sa demande et finit par lui offrir un contrat de travail, dans le cadre de l'article 60, pour travailler dans une maison de repos comme cuisinier, alors que Boubakar a des compétences en animation socioculturelle. Mais comme il le dit, les compétences ne sont pas les mêmes ici, il faut suivre des formations…

Suite à cela, Boubakar ne dépend plus du CPAS et se retrouve au chômage. Il fait ensuite des petits boulots, dans le secteur socioculturel, ce qui lui permet d'acheter une petite voiture pour aller au travail. Une fois installé à Tournai, il a l'impression que les gens sont particulièrement fermés, probablement pas habitués à traiter avec des étrangers, et malgré cela, Boubakar se sent immédiatement à l'aise. En fait, il se sent très soutenu par l'asbl d'animation socioculturelle avec laquelle il collabore.

Quant au logement, au début, c'est difficile en tant qu'étranger, puis le CPAS l'aide d'abord à payer le loyer, puis à obtenir un logement social, lorsque les enfants sont arrivés eux aussi en Belgique.

Aujourd'hui, Boubakar travaille pour une usine, grâce à des formations proposées par le Forem. Dans l'ensemble, dit-il, tout se passe bien. Tout va bien, surtout, parce qu'il ignore, ou fait semblant d'ignorer, de nombreuses choses qui se passent en tout cas autour de lui. En fait, la stratégie qu'il s'est construite consiste, d'une part, à ignorer… Boubakar entend des commentaires racistes au travail, mais il les ignore, et d'autre part, il évite d'en parler avec ses enfants. Il ne parle jamais de racisme avec ses enfants et ses enfants ne ramènent à la maison aucun fait lié au racisme. Ils font du sport, ses enfants, ils sont dans des équipes, dans des équipes mixtes… tout se passe bien.

4 SOUFFRANCES ET DIGNITÉS DANS LES RÉCITS MIGRATOIRES

« Oui, on vit en Europe, mais le train est en marche avant nous… il faut déjà qu'on arrive à rentrer dans le dernier wagon avant de prétendre… »

(Témoignage de Carlos, 25 avril 2022)

Comme nous le verrons dans les pages suivantes, les causes et les effets des discriminations s'entremêlent, s'entrechoquent et se noient l'un dans l'autre. Il nous est, donc, difficile de distinguer les micro-agressions qui se manifestent, par exemple, à l'école ou pendant une formation, de celles qui se produisent pendant la recherche d'un logement ou sur le lieu de travail.

De même, il n'est pas toujours simple de dissocier les effets psychologiques de ceux qui relèvent du médical ou du social. Certains termes, utilisés par les témoins (fatigue, dépression, isolement, sous-estime de soi …) renvoient aux deux dimensions, nous avons en conséquence traité les deux dimensions de manière globale, sans les séparer. Parfois, quelques mots suffisent pour exprimer un sentiment d'épuisement, qui est forcément un ensemble psychologique et physique : « *oui, une fatigue, à un certain moment, c'était lourd, lourd, lourd à porter… c'était très très lourd…* ».

Cependant, un effort de conceptualisation devait être fait, sinon nous n'aurions pas pu saisir les différents phénomènes liés aux effets de la discrimination ethno-raciale. Nous avons donc classé, intégré et mis en relation les thèmes et les situations mentionnés par les témoins, sachant toutefois qu'il ne s'agit pas de catégories fermées et isolées, au contraire. L'objectif est purement et simplement de faire ressortir les différentes catégories thématiques et les liens entre elles, dans un cadre conceptuel unique.

C'est l'une des raisons pour lesquelles, afin de donner un titre à chaque catégorie analytique, nous utilisons au sens figuré des phrases symboliques prononcées par nos témoins, plutôt que des termes préétablis, tels qu'emploi, logement, ou effets psychologiques plutôt que physiques, et ainsi de suite.

Une première catégorisation a été effectuée en août 2022, et un rapport intermédiaire en est ressorti, qui a ensuite été discuté collectivement dans le cadre de la restitution (séance de travail avec les témoins, du 22 septembre 2022).

Ici, nous tenons à souligner que ce retour d'expériences avec les témoins n'a pas été organisé, comme on dit, « par bienséance ». C'est-à-dire qu'il ne s'agissait pas de « faire plaisir » aux personnes qui avaient consacré une partie de leur temps à nous livrer le récit

de leur vie. Cela a plutôt été un choix de méthode, dicté par un besoin, le nôtre, de mettre en avant la dialectique entre les idées et les personnes, qui sont à la fois le sujet et l'objet de cette recherche, et de faire ainsi ressortir un cadre conceptuel aussi proche que possible de l'expérience de vie des gens.

La restitution des premiers résultats n'a donc pas été un exercice dans lequel les chercheurs ont parlé et les participants ont écouté, ou tout au plus posé quelques questions. Au contraire, une dialectique s'est établie, originale et presque inattendue, ou en tout cas au-delà de nos attentes, et triangulaire en quelque sorte, entre les chercheurs, les premiers résultats et les témoins, qui a favorisé l'émergence d'autres thèmes, qui n'avaient pas surgi au cours des entretiens, et donc aussi d'autres clés d'interprétation.

Les pages suivantes tiennent dès lors compte des clés d'interprétation qui ont émergé lors de cette étape de restitution.

4.1 Je suis rwandais, mais je suis né en Éthiopie

L'importance des origines

Bien que ce soit un groupe peu nombreux, les origines de nos témoins couvrent un spectre assez large, comme c'était l'objectif du projet. Nous avons en effet rencontré et écouté des personnes du Maghreb, de Turquie et d'Afrique sub-saharienne.

Certains d'entre eux sont des migrants au sens strict, c'est-à-dire des personnes qui ont quitté leur pays natal et se sont installées en Belgique principalement pour des raisons économiques. Ou bien ils sont descendants de migrants, de la deuxième ou troisième génération, comme on les appelle, c'est-à-dire qu'ils sont nés en Belgique de parents qui, eux, ont connu la migration. L'histoire familiale de ces personnes est ancrée dans leurs expériences individuelles et dans leurs choix de vie, ce qui rend le pays d'origine, le choix de migrer fait par leurs ancêtres, inséparable de leur statut actuel, qui a la qualité paradoxale d'être le statut des migrants qui n'ont jamais vraiment migré :

- *Mes parents sont venus dans le cadre du travail, ils sont venus dans le cadre du travail parce que mon père était fonctionnaire national, donc il travaillait au niveau des colonies françaises d'outre-mer…*
- *Je suis d'origine marocaine, je suis venu ici par le biais de mes deux grands-pères, qui étaient tous les deux mineurs et donc ils sont arrivés dans les années 50-60… il me semble.*

- *Mes deux parents sont d'origine turque, mon père est arrivé en Belgique dans sa jeunesse, mais je ne sais pas dire quel âge, il était jeune, en tout cas. Ma mère est venue après leur mariage, donc lui est parti en Turquie, il s'est marié avec ma mère et ma mère est venue ici…*
- *Moi, je viens du Togo… mon père a travaillé en France, dans les années 1980. Il a étudié, il a travaillé dans l'électronique, puis il a travaillé dans les routes et les ponts, les grands travaux en fait…*
- *Mes parents sont originaires de la campagne, dans le fin fond du Maroc… voilà… ils sont sortis de la campagne pour aller dans la ville, à Fès, parce qu'il y avait du travail, il y avait la mine aussi là-bas…*
- *Mon papa est venu, ici donc, travailler à la mine en Belgique. Il est venu seul tout d'abord et… ils vivaient en groupe, ils étaient plusieurs, ils étaient 5-6 à être venus du même village, ils se sont regroupés ici, ils vivaient ensemble. Je ne sais pas s'il y avait des difficultés d'intégration…*
- *Mes parents et nous sommes tous nés en Turquie. Mon père est en ancien imam, il travaillait pour l'État. Et en 1992, il a passé des examens en Turquie pour aller travailler en Europe en tant qu'imam, ils ont tiré au sort et c'est la Belgique qui est sortie…*

D'autres encore, n'ont eu d'autre choix que de quitter leur pays pour échapper à une guerre et aux persécutions, traversant parfois plusieurs frontières avant d'arriver en Europe :

- *Je suis d'origine congolaise, je suis arrivé en Belgique en 2002, je suis passé par une procédure de demande d'asile…*
- *Je suis née au Rwanda, dans une famille de la classe moyenne… ce qui fait qu'on n'avait pas nécessairement de grosses difficultés à vivre, ou à survivre, ou à payer la scolarité des enfants… Quand la guerre a éclaté, j'étais mariée et j'avais une petite fille…*
- *J'ai pris un sac et quelques vêtements et je suis allée dans quelques villages plus loin en espérant que la paix revienne. Et voilà, je me suis retrouvée, déjà une semaine après, quasi à la frontière. Donc j'ai traversé… pour ne pas rester trop longtemps… J'ai traversé 6 pays.*
- *Je suis rwandaise, mais je ne suis pas née au Rwanda, je suis née en Éthiopie, ce qui en dit long sur mon parcours migratoire, puisque mes parents sont des réfugiés politiques, contraints de fuir le Rwanda pendant la période du génocide…*
- *Je viens du Bénin. Je faisais partie d'un groupe d'animation socioculturelle, qui est un peu connu dans le pays, et finalement nous nous sommes un peu impliqués dans la politique, à une époque où il y avait un président qui voulait rester au pouvoir pour toujours. Nous sommes donc venus en tournée en Belgique, nous y venions souvent. Et comme nous avions des problèmes dans le pays, rentrer aurait été compliqué, car ils avaient commencé à fouiller nos maisons, alors nous sommes restés ici…*

Si nous abordons les résultats de notre enquête à partir des origines de nos témoins, ce n'est pas pour prouver la représentativité de notre échantillon. Ce n'est pas ça l'objectif,

pas dans le contexte d'une enquête qualitative en tout cas. Ici, ce que nous souhaitons souligner, c'est qu'aucun discours sur l'immigration ne peut avoir de sens s'il ne commence pas par l'émigration. Le phénomène de la migration, en d'autres termes, est une expérience continue et totale, qui est également générée par le vécu familial. L'histoire d'un individu ne commence pas le jour où il pose le pied en Occident.

Écouter les histoires familiales, prendre en compte les origines, c'est aussi une façon de souligner que chaque situation présente contient un certain passé, et préfigure aussi un certain avenir. Il ne s'agit pas de chercher de manière déterministe les causes d'un malaise actuel dans le passé ou d'en trouver les conséquences dans le futur, mais de prendre en compte le fait que chaque situation, vécue et pensée par un acteur, a une profondeur temporelle qui contribue à lui donner du sens. Tout comme la perspective spatiale donne un certain sens à une image, la perspective temporelle aide à donner du sens aux expériences, comportements et situations rencontrés par les individus, ainsi que par les groupes sociaux. [31]

En ce qui concerne plus spécifiquement les discriminations ethno-raciales, montrer la dimension temporelle de ces expériences signifie aussi se demander comment les gens vivent dans des situations où le passé est déjà complexe et pour le moins douloureux, le présent est marqué par l'instabilité et la fragilité, et l'avenir par l'incertitude. Et si l'on commence par parler des origines et de l'arrivée, on ne peut que constater que des mots comme « intégration », « primo-arrivants », ce sont des concepts et des dispositifs qui appartiennent entièrement à la « société d'accueil » et qui n'ont aucun sens si l'on ne nomme pas, si l'on ne prend pas en compte tout ce qui se passe avant, c'est-à-dire le processus qui conduit à la décision, ou à la contrainte, d'émigrer de son propre pays.

Comme le dit Abdelmalek Sayad, il est impossible de faire une sociologie de l'immigration sans au moins esquisser en même temps une sociologie de l'émigration. L'immigration et l'émigration sont deux faces inséparables de la même réalité et ne peuvent pas être expliquées l'une sans l'autre. Si ces deux dimensions du même phénomène sont distinctes, c'est uniquement parce que les compétences, les intérêts et les enjeux entre les acteurs politiques situés, les uns par rapport aux autres, dans une relation fondamentalement dissymétrique, sont distincts : l'émigration d'une part, puisqu'il existe des pays, des sociétés, des économies et des politiques d'émigration ; et l'immigration d'autre part, puisqu'il existe aussi et surtout des pays, des sociétés, des économies et des politiques

[31] Fieulaine N. (2007), « Temps de l'urgence, temps du projet : La rencontre des Temporalités dans le recours aux soins et à l'aide sociale en situations de précarité », *Dossiers de la MRIE*, 15, p.41-45. ffhalshs-00408115f

d'immigration ici. Le phénomène de la migration ne peut donc être pleinement compris qu'en surmontant cette fragmentation, en renouant les fils entre passé et présent, entre origine et destination, entre émigration, justement, et immigration.[32]

4.2 Ils m'ont dit : Monsieur, c'est comme ça, vous êtes un demandeur d'asile

La problématique de l'accueil

Nous venons de dire que l'histoire personnelle d'un migrant ne commence pas le jour où il pose le pied en Occident. Cependant, ce jour, cette période, cette phase de la vie, que nos sociétés définissent comme la phase de l'accueil, et comme étant le début du « processus d'intégration », est une page sur laquelle un nouveau chapitre s'écrit. Il ne s'agit pas d'une page blanche, que ce soit clair, car beaucoup de choses y ont déjà été écrites par la société et les institutions du pays d'accueil, ainsi que par tous les autres migrants, précédemment arrivés, chacun avec sa propre langue et son propre alphabet. C'est aussi une page déjà formatée, où les marges et les lignes à ne pas franchir sont déjà établies, seulement elles sont difficiles à décrypter.

La façon dont cette phase d'accueil est organisée par les institutions du pays et dont elle est vécue par la personne montre à quel point l'intégration, ce mot presque magique, est une affaire qui concerne la société d'accueil, avant le migrant lui-même.

Pour certains, en dépit des difficultés et de la désorientation, l'organisation, les institutions et la structure de la procédure d'arrivée et d'accueil ont un effet somme toute positif, rassurant, stabilisant, motivant :

- *Au début, avec le CPAS, tu es quand même bien reçu, les gens sont accueillants, parce que les CPAS s'occupent des gens, c'est bien… maintenant, quand tu sors, c'est un peu différent, c'est normal, les gens te regardent d'une façon… les gens qui n'ont pas l'habitude des étrangers, c'est différent. Au début, j'ai remarqué que les gens étaient encore un peu fermés, un peu méfiants…*
- *La Belgique est un pays qui sait vraiment comment accueillir les gens, c'est vraiment un pays accueillant, comme je n'en ai jamais vu dans le monde…*
- *Quand je suis arrivé, oui il y avait un suivi, des assistants sociaux et tout et tout… j'ai compris qu'il y avait la convivialité, que c'est un pays d'accueil, j'ai vraiment aimé parce*

[32] Sayad A. (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Le Seuil.

qu'il y avait les orientations, on sortait pour suivre des cours. Ils faisaient en sorte qu'il y avait plein d'activités qui nous étaient présentées. Donc moi ça m'a fait du bien…

Mais pour beaucoup d'autres, ce premier impact est difficile, frustrant, humiliant, dramatique même :

- *Je me souviens que lorsque je suis arrivé au centre d'accueil, on nous a mis dans des locaux ou les lits sont superposés… Je n'avais jamais dormi comme ça dans mon pays, j'avais un lit pour trois personnes dans mon pays…*
- *Ils m'ont dit : « Monsieur, c'est comme ça, vous êtes un demandeur d'asile, avec le temps vous irez bien… », c'était un peu difficile, mais comme on dit chez nous, quand le rythme change, les pas de danse changent aussi…*
- *Grâce à mes livres et au fait que j'avais eu des professeurs belges, j'ai pensé que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais tirer le meilleur parti de mes connaissances… Ainsi, lorsque je suis arrivé en Belgique, je n'ai pas reçu l'accueil auquel je m'attendais, au contraire, j'ai immédiatement été placé dans un centre fermé à l'aéroport et traité comme un aventurier…*
- *S'ils avaient des difficultés, c'était à cause des étrangers, s'ils avaient du chômage, c'était à cause des étrangers, si ça ne se passait pas bien dans le quartier…*
- *Pour moi, j'étais petit, c'était facile, mais pour ma sœur et mon frère, ils avaient déjà 12-14 ans, ce n'était pas facile pour eux. À l'école, surtout la première année, pour eux c'était un désastre. Et ma sœur rentrait parfois à la maison en pleurant, il y avait certaines choses qu'elle ne comprenait pas ou qu'elle ne pouvait pas exprimer comme elle le voulait… les deux premières années, c'était un peu difficile, mais après… on a assimilé, on a compris et voilà…*
- *Ce qui transparaît de la souffrance exprimée par ma mère, ce sont les refus… le nombre de fois où l'on introduit une demande et où l'on se heurte à un refus…*
- *Les papiers administratifs, en Belgique c'est super important et tous ces trucs-là sont remplis d'enjeux et pour ma mère, y aller, c'était une véritable violence, ça demandait de la préparation…*

La façon dont le processus d'inclusion, ou d'intégration comme on l'appelle dans le langage institutionnel, se déroule ensuite reflète en conséquence la façon dont les personnes se sont senties accueillies, acceptées ou rejetées à leur arrivée en Belgique. Nous pouvons déjà entrevoir ici certaines des souffrances et certaines des stratégies mises en place pour s'en protéger, sur lesquelles nous reviendrons plus en détail dans les pages suivantes :

- *Au début, j'ai remarqué que les gens étaient encore un peu fermés, mais ensuite la situation a un peu changé, car il y a beaucoup d'asbl sur le terrain qui font des choses*

d'intégration… Je fais également partie d'une asbl, qui organise des choses pour aider les personnes qui viennent d'arriver, pour les aider à connaître leurs droits et leurs devoirs ici, et j'aime beaucoup ce genre d'organisation et il y en a beaucoup dans la région qui font ce travail…

- *Si tu viens en Belgique, tu sais que tu parles français, fais des efforts pour parler néerlandais, tu mets la chance de ton côté… ce n'est pas en mettant la chance de ton côté qu'on va te dire « tiens prends », mais au moins tu remplis ta part du contrat…*
- *Moi j'ai eu une faculté d'adaptation très rapide, je me suis très vite adapté, pour nous, c'est allé vite. Il y a des gens qui sont là depuis des années et leurs dossiers ne sont même pas entamés, ils sont là, ils n'ont pas de suite mais nous, comme notre dossier est un peu officiel, en 7-8 mois, on a eu les papiers. C'est comme ça, on est là… il faut s'intégrer dans la vie, on a quitté le centre, on a loué…*
- *Ce n'était pas facile pour moi de m'intégrer parce que je devais passer par le centre des réfugiés et c'est quand même par là que j'ai eu des ouvertures pour avoir les papiers et en plus euh, c'était par rapport … parce que j'ai un enfant belge qui a fait en sorte que j'ai pu accéder et habiter ce pays et donc j'ai eu la chance d'avoir des affinités qui ont fait que je suis encore ici en Belgique.*
- *On fait profil bas, enfin on… à ce moment-là on fait profil bas parce qu'on vient de l'étranger, on est étranger ici, on va essayer de s'intégrer, on va… faut pas… comment je vais dire… chercher les problèmes…*
- *Et je pense qu'aujourd'hui j'en ai hérité aussi, de cette peur administrative, à chaque fois que j'ai une enveloppe ou cette peur de me confronter à mes professeurs…*

4.3 On est des étrangers ici et on est des étrangers au pays

Se sentir belge sans être belge

Parler de ses origines, et donc de son émigration d'une part, et de son immigration d'autre part, amène pratiquement tous nos témoins à faire des comparaisons, à un moment donné, entre la société et le mode de vie en Belgique et ceux de leurs pays.

Il en résulte, de manière presque automatique et naturelle, une crispation typique de toutes les diasporas, qui est celle du désir de maintenir une identité et une mémoire collective liées au pays, tout en ayant conscience d'appartenir à plusieurs lieux à la fois, ou peut-être à aucun endroit du tout, de vivre perpétuellement « à cheval entre un ici et un

ailleurs »[33]. D'être, en somme, des étrangers aussi bien en Belgique que dans son pays d'origine :

- *Moi je dis toujours en Belgique des fois on n'est pas considérés comme des Belges parce qu'on est d'origine turque, mais quand on va en Turquie, c'est pareil on n'est pas considérés comme des Turques… Donc, finalement, on n'appartient ni à l'un ni à l'autre…*
- *J'ai très souvent voyagé, très très souvent, mais je suis toujours revenu en Belgique, c'est là que… je ne dirais pas que c'est là ou sont mes racines, mais c'est là que je trouve ma quiétude…*
- *C'est bizarre, ça va peut-être vous choquer, mais je me sens plus belge que marocaine…*
- *J'ai été socialisée essentiellement en Belgique, vraiment j'ai vécu ma vie en Belgique, la manière dont j'ai atterri en Belgique… je me définis en tant que Belge… totalement…*
- *Oui, c'est difficile dans le sens où on se retrouve finalement dans un pays qu'on ne connaît pas…*
- *On dit que l'histoire est écrite par ceux qui ont gagné, par les vainqueurs, quand l'histoire elle dit, elle vous montre qu'il y a des gens qui peuvent justifier encore qu'on ait coupé des mains à des Congolais… bien sûr que c'est des choses qui tendent à maintenir un climat ou il y a une race qui se croit plus forte que l'autre, voilà bien sûr…*
- *Tu as beau avoir tes papiers… moi je dis toujours, on a les papiers belges, oui, on est nés ici, oui, mais on n'a pas la peau belge…*
- *Nous on est toujours des immigrés… on est des immigrés là-bas, au pays, et on est des immigrés ici, en Belgique… On n'a pas choisi d'être ici !*
- *On est des étrangers ici et on est des étrangers là-bas, au pays. On est toujours des immigrés…*
- *Si je savais que c'était comme ça, je ne serais jamais venu. Je préfère me faire insulter par un de mon bled qu'ici hein … on n'est pas chez nous ici…*
- *Si tu es belge, mais que tu ne fais pas de choses, tu es quand même quelqu'un de bien. Mais dans mon cas, si tu es bien, tu es bien parce que tu fais des choses parce que tu as prouvé que… je dois gagner mon honnêteté et j'ai gagné ma place…*
- *Si on vient travailler ici, ce n'est pas pour nous, c'est parce qu'ils ont besoin que je suis là… le jour où ils n'auront plus besoin de moi, je serai parti, donc je ne suis jamais venu pour voler votre travail....*

[33] Ligi G. (2021), *I colori dell'antropologia*, Giunti Editori, Treccani.

4.4 Je porte le bagage traumatique de cette histoire

Le traumatisme de l'exil

Un élément qui ressort fort des témoignages recueillis, et qui bien que connu est souvent ignoré, oublié ou sous-estimé, est que la plupart des migrants, lorsqu'ils arrivent dans leur pays d'accueil, portent déjà leur lourd fardeau de souffrance et de traumatisme. Partir, abandonner son « chez soi », si c'est un choix de force et de courage, est avant tout un traumatisme, une rupture, un détachement, parfois très violent. Ceux pour qui l'exil n'est pas la fuite d'une guerre, d'une persécution, d'un génocide, sont assez souvent des personnes qui ont fui d'autres discriminations, religieuses, politiques, sexuelles, culturelles… ou la misère tout court.

Cette souffrance, ce traumatisme, se reproduit et persiste, sous diverses formes, même dans les générations suivantes, chez les descendants de ceux qui sont exilés [34] :

- *Les enfants ne comprennent pas pourquoi il y a une différence de traitement, ils nous reprochent « pourquoi vous nous avez amenés dans un pays qui ne va pas nous aimer, vous auriez dû rester chez vous et vous battre… »*
- *Je suis née en Éthiopie et déjà le fait que je sois née en Éthiopie, eh bien ça en dit long sur mon parcours migratoire, étant donné que mes parents sont des réfugiés politiques, ils ont été contraints de fuir le Rwanda durant la période de génocide…*
- *J'ai un grand frère et une grande sœur qui, eux, ont vraiment vécu le génocide à proprement parler, et je peux vous dire que je porte le bagage traumatique de cette histoire…*
- *J'ai pris un sac et quelques vêtements et je suis allée dans quelques villages plus loin en espérant que la paix revienne. Et voilà, je me suis retrouvée, déjà une semaine après, quasi à la frontière. Donc j'ai traversé… pour ne pas rester trop longtemps… J'ai traversé 6 pays.*
- *Je suis allée au Burundi, on ne nous a pas acceptés, je suis allée au Congo, je suis restée là-bas et puis 2 ans après, la guerre a éclaté. J'espérais toujours, pendant ce temps-là, de pouvoir rentrer chez moi et quand la guerre a éclaté je me suis dit « ce n'est pas possible, ils sont en train de nous fusiller… »*

[34] Ce même constat est soulevé par Elisabeth Pascoe, de l'université du North Carolina, qui note que même si « *l'expression franche et directe de la discrimination s'est estompée au fil des ans, elle est toujours présente sous une forme "subtile et chronique"* ». Pascoe E. A., Smart Richman L. (2009). « Perceived discrimination and health: A meta-analytic review ». *Psychological Bulletin*, 135(4), 531–554. doi:10.1037/a0016059, p. 531.

- *Tu arrives dans un pays où tout te renvoie à une sous humanité… que tu n'es pas comme un être humain normal, que tu es un sous-humain… ça donne un choc dans notre identité, une cassure identitaire, tu perds la conscience de qui tu es réellement*
- *J'ai essayé de retracer la généalogie de cette peur et je pense qu'elle découle directement de mes parents, le fait comme je disais, de ce vécu de précarité avec les fractures qui provoquent des disputes à la maison…*

4.5 Le racisme et l'immigration ont tué le corps de mes parents

Les souffrances familiales

Il est difficile de distinguer, dans les témoignages, les effets sur la santé, qu'ils soient physiques ou psychologiques, qui touchent directement les personnes qui parlent, de ceux qui ont touché leurs parents et grands-parents, ou qui pourraient toucher leurs enfants.

Le fait est que, dans les récits d'exilés, le malaise des autres membres de la famille, qu'il s'agisse d'ascendants ou de descendants, finit souvent par être intégré, incorporé, même physiquement et psychologiquement, à sa propre expérience et donc à son propre malaise, comme le révèlent avec force les témoins qui parviennent à parler ouvertement de ce type de souffrance :

- *Moi, je dis que le racisme et l'immigration ont tué le corps de mes parents, ont détruit mon père, c'est aussi le corps, les corps…*
- *Donc moi, tous mes kilos, c'est en lien avec l'immigration et le racisme… et la pauvreté… moi je le relie à ça en tout cas. Et mon père aussi, il n'est pas gros gros, mais il a quand même un ventre de papa, en plus l'alcoolisme et tout ça…*
- *C'était des toutes petites maisons et ils ne mangeaient pas à leur faim et je sais que mon grand-père maternel, lui, on lui a retiré ses papiers parce qu'il se rebellait un peu… donc voilà… il dormait dans des parcs, dans la rue parce que les conditions étaient atroces.*
- *Finalement mon grand-père, il est retourné à la mine et après il a été en incapacité de travail, parce qu'il a un bloc de pierre qui lui est tombé sur le talon et quand il était vivant il boitait parce qu'il lui manquait un bout de talon…*
- *Et mon autre grand-père, lui, il a été aussi en incapacité de travail, mais c'est parce que ses poumons étaient bouchés à 50 % à cause du grisou…*
- *Le grand-père qui m'a raconté son histoire est décédé l'année passée, à l'âge de 82 ans je pense… il ne s'est jamais plaint… il est décédé l'année passée d'un cancer du foie, on*

l'a découvert quand il était en phase terminale et il ne s'est jamais plaint de douleur, jamais jamais jamais… comme s'il n'avait pas mal… comme si c'était normal…

- *La chute sociale, je pense que ça a vraiment détruit mon père. Déjà le déracinement, quand je regarde mon père, j'ai l'impression qu'il n'a pas vécu avant la Belgique…*
- *C'est quelque chose qui a tué le sommeil de mon père… c'est vraiment une mort sociale, ce n'est pas une vie…*

4.6 Ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre

Les discriminations à l'école

Si les racines de bien des souffrances se trouvent déjà dans les histoires familiales et d'exil, les salles des écoles et des centres de formation sont l'un des premiers terrains où les personnes d'origine étrangère sont appelées à se confronter aux discriminations.

Une fois encore, la souffrance vécue à l'école est avant tout celle des membres de leur propre famille, qui ont vécu cette expérience avant eux :

- *En fait mon papa est très blanc de peau et il a les yeux brun clair donc avant que l'on connaisse son nom, on croit qu'il est italien ou espagnol et donc au début on le traite bien entre guillemets… et par la suite, quand ils ont appris qu'il s'appelait A. H. A. et bien là ça changeait d'un coup…*
- *Mon frère… un des professeurs qui lui a dit carrément « avec moi tu ne réussiras jamais, tu peux te brosser tu n'auras jamais cet examen » et mon frère lui demandait « mais pourquoi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? » le prof lui disait « je ne sais pas, ta tête ne me revient pas… ».*
- *Moi j'ai fait mes études, j'ai été très bien intégré, j'ai eu mon diplôme du supérieur… par contre mon frère et ma sœur ont eu plus de mal, car ils étaient un peu plus grands…*
- Plus nombreux, ou peut-être simplement plus loquaces, sont ceux qui ont témoigné de situations douloureuses, ou du moins frustrantes, blessantes, vécues personnellement
- *Il y a une certaine peur, il y avait une certaine peur à l'approche. Ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre parce qu'il est différent, parce qu'il a un accent … sa couleur de cheveux…*
- *Les profs… c'était exclusivement des profs blancs, qui venaient avec certains récits… Je me rappelle de la prof de français, elle disait « écoutez, moi quand je suis avec mes collègues ou mes amis et que je dis que j'enseigne dans cette école, les gens s'inquiètent pour moi… J'ai évolué avec ces récits-là en secondaire…*

- *Alors, nous, on se posait la question, qu'est-ce qu'on représente en tant qu'élève ? En tant qu'élève noir ou arabe, est-ce qu'on est des terroristes, est-ce qu'on est des racailles ou des voyous ?...*
- *On avait un prof qui était très colérique et qui tirait les oreilles, il tirait vraiment les oreilles des enfants, mais … je ne me rappelle pas, je n'ai pas de souvenirs en tout cas de racisme…*
- *En secondaire, mais je l'ai compris seulement après… ils n'avaient pas d'élèves en allemand, il leur fallait des élèves pour l'allemand, ils se sont dit « on va aller chercher les étrangers », et ils ont fait une classe en Allemand où il n'y avait que des étrangers… mais c'est après que l'on comprend, l'allemand, ça nous servait à rien du tout, en tout cas, ça ne m'a jamais servi…*
- *J'ai fait une statistique dans ma propre classe, pour voir combien d'étudiants noirs avaient réussi leurs études, et on tombait vers un 2 pour cent quoi, et j'avais inclus les personnes métisses…*
- *Une fois à l'école, un éducateur, parce que je n'avais pas mes papiers en règle, mais l'école m'a quand même permis d'assister aux cours, cet éducateur m'a fait une remarque : « L'un d'entre vous est déjà retourné dans son pays et bientôt vous aussi ». À cette époque, j'avais 14-15 ans, alors ça m'a marqué, je ne l'oublierai pas, ça m'a fait mal…*
- *On n'avait pas les moyens… Moi, mes parents me donnaient 5 francs, j'étais gêné quand on m'appelait devant tout le monde, alors que les autres donnaient 100 francs, 200 francs… à ce moment-là je trouvais que c'était très humiliant…*
- Pour ceux qui ont des enfants en âge d'être scolarisés, la douleur et la frustration résident dans le fait de voir que, déjà à l'école, leurs enfants doivent toucher du doigt le fait qu'ils n'ont pas, et n'auront pas, les mêmes opportunités que les autres enfants. Les Blancs, en somme :
- *Mon fils a 6 ans, il est venu me dire « papa, papa, mes copains ont dit, de toute façon, tu es le seul qui n'est pas blanc parmi nous ». Il est métis … A 6 ans, déjà…*
- *Mais mon enfant qui a 15 ans aujourd'hui, si depuis l'école maternelle on lui a fait comprendre qu'il vaut moins qu'un autre, sur quoi il peut se construire ?*
- *J'arrive ici avec une fille de 9 ans qui ne connaît pas la langue et qui n'était pas scolarisée. On l'a mis directement en 4ème. Je supplie pour qu'on la mette en 1ère année primaire… rien à faire, on la met en 4ème. Vous voyez, bien évidemment, que dans des conditions pareilles, l'enfant ne peut pas récupérer 4 ans si on ne l'a met pas au niveau des autres… donc elle a été installée au fond de la classe, on a fait comme*

si elle n'existait pas… on attendait qu'elle grandisse et qu'elle ait 12 ans et qu'on l'envoie dans la scolarité professionnelle…

4.7 Quand je rentrais à la maison, je me sentais mal

Les discriminations sur les lieux de travail

C'est sur le lieu de travail que se produit la plus forte concentration de discriminations. Heureusement, ce n'est pas le cas de tous, certains parlent de leurs premières expériences professionnelles en Belgique en termes positifs, ou du moins pas trop frustrants. Mais en fin de compte, tous les témoins, sans exception, évoquent à un moment ou à un autre les aspects les plus rudes des environnements de travail, de ces environnements, surtout, où les travailleurs étrangers, les « Noirs », sont plus facilement ghettoïsés pour diverses raisons : « *Dans les mains des noirs* — ce sont les mots de l'un de nos témoins — *on confie les malades, dans les mains des noirs, on met les personnes âgées, dans les mains des noirs, on met des outils, des matériaux, dans les mains des noirs, on y met les morts, mais ce qui est sacré les noirs n'y touchent pas…* ».

Un travail permet de s'intégrer

Certains, une minorité, il faut le dire, évoquent le versant positif de leurs premières expériences professionnelles en Belgique, vécues comme un début d'entrée dans la société plus égalitaire en termes de dignité, sinon en termes de reconnaissance économique :

- *Ce travail m'a permis d'obtenir mon séjour en Belgique, donc de pouvoir m'intégrer et c'était mon objectif dès le départ…*
- *Clairement, avoir un travail c'est quelque chose qui permet vraiment de s'intégrer, d'être … de se sentir déjà respecté et évidemment le regard était différent parce que …*
- *Ce travail m'a permis, dans le privé, de faire avancer mes autres projets qui étaient ben de pouvoir me marier, d'avoir des enfants…*
- *Non, au niveau de l'emploi je n'ai jamais eu de problème… je pense que le fait d'être étranger sur ce cas-là n'intervient pas, c'est peut-être la volonté, si la personne a envie de travailler, quelle que soit l'origine, s'il travaille bien, l'employeur peut-être va faire attention à sa nationalité…*
- *Avec les collègues de travail, ça se passe bien, ce n'est pas toujours évident… mais j'ignore beaucoup de choses, vous voyez, le comportement des uns envers les autres, les considérations des uns envers les autres…*
- *J'étais presque quelqu'un qui a eu de la chance on va dire. Parce qu'au bout de deux ans avec un titre de séjour provisoire donc c'est-à-dire un titre de séjour qu'on prolonge tous les mois, obtenir un CDI c'était très rare…*

Ne pas avoir droit de parole

Une première catégorie de micro-agressions qui se manifeste souvent sur le lieu de travail, et qui est vraiment peu visible ou audible, consiste à ne pas avoir le droit à la parole :

- *Quand vous êtes tous assis autour d'une table, et qu'on ne vous approche pas… Les personnes qui m'approchaient étaient presque toutes de la même origine que moi… et très souvent isolées elles aussi…*
- *Il fallait se battre pour prendre la parole, pour participer à tel ou tel métier ou à telle ou telle activité. Voilà…*
- *Et donner son avis sur un cas ou une situation et les gens n'en tiennent pas compte bien entendu. Et les mêmes suggestions qui sont faites, quand ça vient d'une autre personne, bien sûr on prend ça en compte. Et ça c'est quelque chose qui arrive très souvent heu dans la vie professionnelle*
- *J'ai par exemple eu l'occasion de faire certaines propositions en réunion… C'est genre « oui oui oui » et puis bon on note ou on fait croire que ça a l'air intéressant et puis on n'en tient pas compte du tout …*
- *Les gens au travail aiment bien papoter, aiment bien parler de tout… ça fait que parfois on est exclus de certaines conversations parce qu'on n'est pas culturellement dans le même bain …*
- *On n'en parle pas à la direction parce que les gens qui sont concernés nient tout en bloc. Et la direction a du mal à reconnaître ces faits, bien sûr. Avoir des preuves c'est délicat, hein, c'est délicat…*

Les discriminations déguisées

Il y a ensuite d'autres formes de discrimination qui, pour être également peu visibles, sont dissimulées derrière des justifications de façade, le plus souvent derrière des discours comme « c'est pour contenter les clients… » :

- *On te dit « Ce n'est pas contre toi, mais nous allons engager quelqu'un d'autre comme chef, mais en fait c'est toi le chef, mais tu dois rester derrière. Tu verras, cela attirera mieux les clients… »*
- *« Non non non, officiellement tu joues le second rôle, mais officieusement c'est toi qui diriges la cuisine. Mais quand il y a les clients, c'est l'autre à qui on s'adresse. »*
- *Quand on est à deux par exemple à la réception… certains clients vont choisir ma collègue belge et pas moi nécessairement …*
- *Lorsque je suis à la réception avec ma collègue belge… on se retrouve clairement face à des clients qui préfèrent attendre d'être servis par ma collègue plutôt que par moi…*
- *Mon employeur me dit "je ne peux pas te mettre au comptoir pour servir les gens parce que comme tu es noire, ma clientèle va fuir, mais je vais t'engager à mi-temps pour*

travailler en laboratoire où on ne te voit pas, de toute façon tu as beaucoup de compétences…

- Une attitude raciste, donc, certes, mais qui peut être si bien déguisée par un certain réalisme que parfois même les victimes finissent par s'y rallier :
- *Sur 15 ans, on a toujours ces clients qui ont un ressenti pas très bien, on sent qu'ils ne sont pas contents de nous voir. Est-ce qu'on doit tout mettre sur le compte du racisme ? Je ne sais pas…*
- *Moi je pense que mon employeur n'était pas raciste, il avait une vraie peur, pour moi sa peur était réelle, en étant au comptoir, les clients allaient fuir…*
- *À cause de ta couleur… bon, il y a toujours des gens qui vous disent « les noirs sont comme ça », qui trouvent des phrases pour vous choquer… qui essaient de vous choquer pour voir si vous vous découragez ou…*

Le plafond de verre

Plusieurs témoins ont été ensuite victimes de ce qu'on appelle le "plafond de verre", terme forgé dans le monde anglo-saxon à la fin des années 1970 et qui fait référence au fait que dans une structure hiérarchique, les postes les plus convoités, tant en termes de salaire que de responsabilité, ne sont pas accessibles à certaines catégories de personnes. Ce plafond de verre est une barrière d'autant plus forte qu'elle n'est ni visible ni clairement identifiée. Elle est principalement due à la catégorisation des individus, en fonction du sexe, de la classe sociale, de la couleur de la peau, de l'origine, etc. Pour certains de nos témoins, le fait d'être une femme, étrangère et noire, rend le plafond de verre particulièrement épais et fort :

- *Oui le plafond de verre oui, à tous les niveaux et dans l'hôtellerie en général il y a un plafond de verre … je ne sais pas dire avec certitude si c'est lié à mes origines, je ne peux pas l'affirmer, peut-être autre chose, mais nous en tant qu'étranger en Belgique…*
- *Mon engagement n'a pas été facile, ça a été sur un défi, sur une confrontation. Au bout de 4 mois, on m'a donné un ordinateur et une table et une chaise… 4 mois, on ne m'a rien proposé, c'est aussi une violence…*
- *Cette forme de racisme un peu déguisé qui fait qu'au final des collègues qui sont moins expérimentés que vous passent devant vous …*
- *C'était la première fois qu'ils avaient des noirs en face, et en plus, noire et femme et en plus éduquée… c'est rare… d'habitude, ils voient des noirs, ils voient des Arabes, mais c'est dans des postes subalternes où ils savent très bien quoi faire avec, mais des femmes, noires et qui ont une éducation, c'est trop difficile de savoir comment discuter, quoi faire… c'était l'inconnu total…*
- *Pour mon entretien d'embauche, je suis arrivée et je suis allée au secrétariat en disant que je devais voir le directeur. Et là, la secrétaire me dit : "Non, ce n'est pas possible" et*

elle m'envoie vers l'accueil de la formation en alphabétisation… car selon eux, étant une femme noire, j'étais venue pour l'alphabétisation et il n'y avait aucune raison de voir le directeur…

- *Donc, dès que tu es noir, tu es pour l'alphabétisation et c'est ce qu'on appelle le racisme structurel, cela signifie qu'il ne vient pas de l'intention des gens de faire du mal, mais de donner une représentation de ce qu'est cette communauté…*

Violences verbales

Nous avons également recueilli des témoignages concernant de véritables agressions. Il s'agit généralement de violences verbales, d'expressions offensantes et dénigrantes sur les origines des personnes et la couleur de leur peau en particulier, accompagnées également de comportements illégaux de la part de la hiérarchie :

- *Un collègue… il va voir une personne qui ramasse les poubelles dehors et il me dit "en fait, ta place est là, c'est à l'extérieur !"*
- *C'était un contrat déclaré… 4 heures déclarées, 4 heures qui n'étaient pas déclarées, donc il me faisait travailler 4 h en noir et 4 h déclarées… Bref il m'a traité de tout genre, c'était la seule personne qui m'a traité comme un noir, il parlait toujours de la peau noire, des africains et tout et tout…*
- *Et il y avait un endroit où on mettait les manteaux, c'est des collègues qui m'ont dit non, non, non, "tu ne peux pas", tu ne mets pas ton manteau là, tu mets ton manteau sur ta chaise". J'ai demandé « mais pourquoi je ne peux pas ? » ils m'ont dit « non, non, non, les noirs ils ont des odeurs… ».*

La réaction

Si dans certains cas, comme nous l'avons vu, les victimes finissent, par mansuétude, résignation ou désespoir, par vivre avec ces formes d'agression, dans quelques autres cas, les personnes qui subissent ce type d'attaques se soustraient au rôle de victimes désignées et réagissent pour se défendre, avec les moyens que la législation sociale met à leur disposition :

- *Je dois avouer qu'un jour j'ai eu un trop plein par rapport à ce qu'il faisait et disait et j'ai dit « écoute, si ça continue comme ça, ben moi je vais en parler au directeur, que je commence à en avoir assez que tu fasses toujours allusion à mes origines, à comment je suis, etc. donc ça commence vraiment à … »*
- *J'appelle mon syndicat, et le syndicat me dit « écoute… s'il vous a traité de noir, s'il vous a traité de nègre… il faut porter plainte ». C'est comme ça que j'ai porté plainte et j'ai même abandonné le travail, je suis parti comme ça…*
- *Je parlais à mon syndicat, je parlais, et lui disait « tu vois, les Africains, les Africains… ». J'ai dit « les Africains ont fait quoi ? C'est parce que j'ai la peau noire que tu m'appelles*

Africain… mais qu'est-ce que les Africains ont fait de mal ? Arrête de me traiter comme ça parce que les Africains n'ont rien fait… » Alors quand j'ai dit ça, il a commencé à nier, à s'éloigner comme s'il n'avait rien dit… mais malheureusement pour lui, je l'avais enregistré....

- *Il a dit « non, chez moi, les gens ne tombent pas malades, s'ils le font, je les mets dehors ». J'ai dit que j'appellerais mon syndicat et il a dit que si j'appelais mon syndicat, ils me mettraient dehors… Je me suis dit, ok, je vais le faire quand même, parce que nous sommes dans un pays… un pays qui a des lois, qui respecte les lois, les lois sociales et toutes les lois en fait…*

Et dans tous les cas, quelle que soit la réponse, de résignation ou de réaction, ces événements laissent une trace dans l'expérience des victimes, ils constituent une atteinte à leur estime de soi, une frustration douloureuse, bref, un malaise physique et psychologique à la fois, comme le montre l'un des témoignages recueillis : « *Tout ce que j'ai vécu quand j'ai travaillé avec la dame qui était raciste, j'ai eu des remords, j'avais des problèmes tout le temps, je pensais toujours.... Devrais-je retourner d'où je viens ou continuer avec elle ? Mais quand je travaillais là-bas, je rentrais à la maison, je me sentais mal, je me sentais hors de moi… J'étais hors de moi…* ».

4.8 On te dit c'est déjà loué

Les discriminations dans l'accès au logement

Ayant trouvé un emploi, nous allons enfin trouver un logement. Cette phrase, à l'apparence banale, et si évidente pour beaucoup d'entre nous, révèle au contraire l'une des plus grandes contradictions de nos sociétés.

Si avoir un salaire suffisamment stable, c'est-à-dire être en mesure de payer son loyer régulièrement, est déjà une condition difficile pour beaucoup d'accéder à un logement, d'autres critères « filtres » entrent en jeu sur le marché du logement : il faut avoir un nom qui ne sonne pas trop exotique, un certain accent, une certaine couleur de peau… :

- *C'est là que les problèmes ont commencé quand tu quittes le centre d'accueil, pour louer, c'est un problème, quand tu appelles et que le monsieur entend ton accent, il dit « c'est déjà loué », pourtant ça ne l'est pas… ce n'était pas évident hein…*
- *Je téléphone pour un truc à louer, on me dit que c'est déjà loué. Mais vous repassez trois mois après, c'est encore là…*
- *Il y avait un truc à vendre près de chez moi, je téléphone et le monsieur me dit « ah mais oui, c'est un bel appartement » il est là, en train de décrire l'appartement, et après il me dit qu'il va le louer à un ami … et finalement, il m'a dit, je vous rappelle dans les 72 heures et il n'a jamais appelé…*

- *C'était difficile pour trouver un appartement… vu ma couleur de peau, vu la situation que j'avais, ma femme devait accoucher, et tout et tout…*
- *Finalement, j'ai eu la chance de trouver un monsieur qui m'a loué son appartement, il ne fait aucune distinction, car le CPAS paie directement… Parce que le CPAS peut aussi mettre l'argent sur votre compte et vous payez, j'ai dit non, vous payez directement. Donc, ça s'est bien passé…*
- *C'était au niveau surtout du logement que le problème se posait, au niveau de trouver un logement…*
- *Si on ne connaît pas … si on n'a pas une relation comme moi j'ai eu la chance d'avoir, par mon frère qui connaissait quelqu'un, si on n'a pas tout ça, louer un logement c'est très compliqué, c'est des grands obstacles…*

4.9 Mon problème a commencé quand j'ai mis mon voile

La dimension intersectionnelle…

Nous utilisons le concept « intersectionnalité », malgré les polémiques qu'il soulève, comme approche qui offre un prisme de compréhension et d'analyse des enjeux qui traversent différents champs sociaux et qui « fabriquent » la femme voilée. L'expérience vécue, relatée dans ce rapport, a force de raison. Bien que l'expérience soit synonyme d'anéantissement personnel, loin d'être des « victimes », les témoignages nous permettent de mieux saisir les capacités de la femme voilée à déjouer les pratiques systémiques d'assujettissement et de servitude[35].

La femme voilée est censée être invisible, elle est associée au voile qui dérange et donc qui doit disparaître comme les corps qui le portent. Elle est considérée comme inexistante, insignifiante et en même temps elle fait dire et agir à travers le voile. En plus d'être migrante, femme, musulmane et issue de la classe ouvrière, le voile accentue les mécanismes du rejet par l'Autre. Il renforce le stigmate (au sens de Goffman)[36] et rappelle aux femmes voilées qu'elles ne sont pas dans la normalité et qu'elles ne sont pas admises dans les espaces publics. Le stigmate crée le comportement[37]. Elles peuvent être traitées différemment par n'importe qui, n'importe où et n'importe quand. Tout le monde peut les rappeler à l'ordre, au respect de ce qui est perçu comme une norme qui peut se résumer par : « enlever votre voile que je ne saurais voir. Vous n'êtes pas chez vous ». Elles doivent,

[35] Boussahba M., Delanoë E., Bakshi S., Qu'est-ce que l'intersectionnalité. Dominations plurielles : sexe, classe et race, Payot, 2021.

[36] Goffman E., Stigmate. Les usages sociaux des handicaps, 1975, Édition de Minuit.

[37] Bouamama S., L'affaire du voile islamique. La production d'un racisme respectable, Édition Geai Bleu, 2004, p. 41.

pour exister, se contenter d'être ce qu'elles sont dans leur espace privé. Cette construction sociale qu'est le voile légitime les hiérarchies et les modes de domination des femmes voilées.

- *On a fait une excursion à Strasbourg de quelques jours donc là forcément dans la rue je mettais le voile. Je sais que ça a choqué les professeurs et sur les photos, une amie qui était voilée aussi qui était avec moi en classe, bien on n'était jamais dans les photos que le directeur prenait…*
- *Avec nos professeurs on n'en parle pas, pas vraiment, et d'ailleurs dans ma classe je suis la seule voilée, donc je pense que ce n'est vraiment pas un sujet qui intéresse…*
- *Quand j'ai commencé à mettre le voile, mon père a eu peur … ce n'est pas qu'il ne voulait pas, mais presque… il m'a dit « tu es sûre de toi ? », « enfin, n'oublie pas qu'on est en Belgique, les gens ne sont pas toujours cool » heu il m'a vraiment mis en garde jusqu'à me faire douter en fait de mon choix, mais voilà*
- *J'ai eu une bonne scolarité, moi, je n'ai pas eu de problème à l'école… mon problème, il a commencé quand j'ai mis ça, quand j'ai mis mon voile…*
- *Mon papa lui est plus pudique sur ses sentiments, si je lui en parle, il va me dire « oui, mais je t'avais mis au courant, je t'avais bien mis en garde heu de ce que ça allait amener… mais bon lui il est plus terre à terre. Il va me dire bien je t'avais prévenu, si ça ne va pas tu n'as qu'à l'enlever.*
- *Comme je travaille à l'administration communale… donc automatiquement je monte et descends, je passe et il y a du public qui vient … bon, je représente quand même la Commune. Les gens rentrent donc c'est bonjour madame, bonjour monsieur… Eh bien, devant moi, les gens ne répondent pas. Et je sais que c'est par rapport à mon voile. Ça j'en suis sûre et certaine, je sais que c'est par rapport à mon voile… ils te regardent… mais bon, ça me passe au-dessus de la tête, je m'en fous, moi je le fais par éducation, parce que j'ai été éduquée comme ça… Qu'ils répondent ou pas, je m'en fous…*
- *Parce qu'avant je travaillais comme surveillante d'enfants, et on était deux femmes voilées… et une des mamans dit à l'institutrice : « moi je ne veux pas que cette dame-là garde mon enfant… »*
- *Le monde du travail me fait un peu peur parce qu'à mon avis heu je pourrai faire une croix sur mon voile…*

4.10 Et si c'était un Caucasien agressé par 3 noirs ?

Agressions physiques et rapport à la violence

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, ceux qui s'attendaient à ce que des faits

flagrants de racisme violent ressortent de cette enquête risquent d'être déçus.

Ce qui émerge au contraire, c'est un flux presque continu d'actes mesquins d'intolérance, d'insultes, de mépris, toujours destinés à rabaisser la personne qui les subit, à la dévaloriser dans son histoire, dans son être et dans son apparence. Des micro-agressions, comme nous l'avons déjà dit :

- *J'ai quand même eu des moments où j'ai eu des gens qui ont tenu des propos racistes envers moi, une dame qui m'a agressé…*
- *On te dit « Chez vous, comment fait l'avion pour atterrir si vous vivez dans des arbres ? » Je lui ai dit gentiment « Et votre ambassadeur, il fait comment lui pour atterrir ? il habite sur le plus grand arbre alors ?? »*
- *Il y avait un formateur qui donnait le cours de néerlandais, qui, dès le départ, insinuait que généralement les personnes d'origine nord-africaine avaient du mal à parler néerlandais. Il disait « oui tu vois, ce son-là, vous, vous ne saviez pas le faire… ». Je trouvais ça assez bizarre comme réflexion et ce professeur avait tendance vraiment à me stigmatiser pendant le cours…*
- *Je suis dans la rue ici, je vois un garçon qui passe, il me dit « Mamadou, pourquoi tu me regardes ? », je ne peux pas le regarder… un petit de 12 ans hein, il était avec son prof, ils étaient une dizaine… il me dit « Mamadou, retourne-toi hein ». Mais, ce petit, c'est ce qu'on lui apprend à la maison ?...*

Seulement, dans quelques cas, nous avons pu recueillir des témoignages de véritables agressions physiques :

- *J'étais en pleine rue, je passais comme ça, et je me suis fait agresser, personne ne s'est arrêté… Agressé physiquement, avec des coups de pied, je suis allé à l'hôpital… Je pleurais tellement j'étais ému. Et je me suis dit, si c'était un caucasien agressé par 3 noirs ?*
- *Une fois il y a des gosses qui m'embêtaient et ils m'avaient frappé… je l'avais dit à mon père, une fois, deux fois, trois fois et puis une fois mon père… il s'est énervé… et il est venu, le tournevis était dans sa main puisqu'il était en train de dévisser… ils n'arrêtaient pas de m'insulter « retourne dans ton pays, etc. » et mon père s'était battu avec eux. Ça, je m'en souviens, je m'en rappellerai tout le temps, tout le temps, il m'a défendu…*
- Malgré cela, il n'est pas rare que nos témoins aient une certaine familiarité avec la police. Mais pas en tant que victimes d'une agression, plutôt en tant que suspects idéaux, victimes de préjugés :
- *Quand vous voyez la police qui est à 400 ou 500 mètres et qui fonce avec des sirènes pour juste venir vous demander vos papiers, alors que vous êtes tout simplement en train de marcher dans la rue, je dis que c'est par rapport à ma couleur de peau*

tout simplement, mais quelles preuves j'ai pour avancer et qui soient reconnues ? Pour moi c'est du racisme pur et dur tout simplement.

- *J'ai rencontré une fille qui venait chez moi… un jour, le matin, il y a 3 policiers des stups qui rentrent chez moi… bon ils ont perquisitionné pendant 2 heures, ils ont fouillé le sucre, le café et tout tout tout… ils ont tout retourné et après qu'est-ce qu'ils m'ont dit : « la maman, de la fille qui avait 29 ans, est venue porter plainte comme quoi sa fille sort avec un noir qui va l'amener faire la prostitution à Paris et qui fume des joints… » Moi, je ne fume pas, même la cigarette je ne la fume pas… mais les policiers m'ont dit « on est désolé monsieur, nous on doit faire notre boulot ».*
- *Quand les policiers venaient, j'étais un peu le leader, donc franchement c'est moi qui ouvrais ma gueule et je connaissais les lois aussi, donc ça, ça irritait les policiers… et puis on contrôle ci, on contrôle ça et puis moi je leur répondais, je n'avais pas peur, plusieurs fois j'ai été auditionné… pour violence verbale, pour bousculade envers les policiers … plusieurs fois … et puis euh à un certain moment on en avait tellement marre que quand ils venaient on était sur nos gardes, on n'avait pas peur, on leur disait on a pas peur de vous…*

Comment, alors, surmonter cela ? Un motif qui revient régulièrement dans nos entretiens est que, pour se protéger, chacun élabore ses propres « stratégies », un sujet que nous aborderons dans les pages suivantes. « *C'est un fait* », disent beaucoup de nos témoins, « *on ne peut pas le changer, il faut apprendre à faire avec…* ».

Même si tu es une victime, selon certains, tu dois avoir la force et le courage de prendre du recul :

- *On arrive à surmonter ça par la résilience. C'est un fait, on ne peut pas changer la chose, il faut apprendre à gérer. Et apprendre à gérer ce n'est pas donner l'occasion aux gens de se comporter ainsi, sinon c'est imposer. Et imposer, il faut savoir la limite pour ne pas tomber dans la violence et puis revendiquer. C'est pour ça que souvent on voit dans les quartiers assez chauds, assez chahutés la violence tout simplement. Quand on se sent rejeté et qu'on a tout ici, on ne peut s'exprimer que par la violence, voilà…*
- *Je ne suis pas du tout violent, je ne soutiens pas du tout la violence, mais je comprends un peu l'état d'esprit de ces jeunes qui manquent de maturité justement, c'est pour cela qu'ils sont dans la violence.*
- *J'ai connu des gamins de 8-10 ans, souvent moins, qui disent « pourquoi je suis noir et pas blanc comme les autres ? », vous voyez ? Le même gamin, 20 ans après qui subit du racisme, il se pose la même question, il en veut à la société ! C'est difficile de dormir comme ça et souvent ces personnes tombent en dépression. C'est pour cela que tout à*

l'heure j'ai parlé de violence, bien que je ne soutienne pas la violence parce que la situation se passe, vous êtes victime, il faut avoir la force et le courage de prendre du recul…

- *Aussi, en ayant des enfants, je me suis dit il faut réfléchir, je ne veux pas laisser mes enfants aller à la dérive et à la violence et je ne veux pas que mes enfants deviennent les talibans de demain, je ne veux pas ça. J'ai envie de les accompagner en leur disant qu'ils n'ont aucun ennemi ici, personne n'est leur ennemi, mais c'est la société qu'il faut changer et on va évoluer ensemble…*
- *Il faut miser sur le temps, se résigner sur le temps et ne pas avoir de réaction violente, car la violence, quand tu as une réaction spontanée, parfois c'est violent et ça ne te permet pas d'avoir la meilleure solution…*
- Surmonter tout cela, apprendre à ne pas réagir, parvenir à l'accepter, tout ce travail intérieur ne doit évidemment pas être sans effets sur la santé et l'équilibre psychique de la personne qui le vit. « Il y a des jours où j'ai envie d'exploser » nous livre l'un de nos témoins :
- *Moi, il y a des jours, je veux m'exploser… mais pense aux conséquences ! ça va servir à quoi ?? La violence ne sert à rien, il faut toujours se résigner, quand tu as la possibilité de parler à la personne, tu lui parles, mais parfois tu as beau expliquer, ils ne vont jamais comprendre parce que l'intolérance par exemple…*

5 CONSÉQUENCES ET EFFETS DES DISCRIMINATIONS ETHNO-RACIALES

« Parce que quand tu es choqué, tu prends sur toi, tu pardonnes, mais tu n'oublies pas donc, tu es en train d'accumuler, d'accumuler… un jour, on va dire quelque chose qui sera plus grave, et ça va exploser et on ne souhaite pas que ça arrive parce que… »

(Témoignage de Boubakar, 20 mai 2022)

Les paroles de nos témoins montrent, chacun à leur manière et avec des histoires différentes, que le racisme vécu au quotidien est lié à une mauvaise santé générale, au risque de dommages physiques et somatiques, au suicide, à la dépression, à l'anxiété, à la colère, à l'inquiétude et aux maladies mentales. De plus, leurs propos sont cohérents avec les résultats de recherches (Williams et al., 2003), montrant que le racisme est associé à des niveaux plus faibles de bonheur, de satisfaction dans la vie, d'estime de soi. [38]

Mais mettre en mots, de manière nette et concrète, les dégâts que les discriminations ethno-raciales produisent sur la santé psychique, médicale et sociale n'est pas facile. En fait, un aspect qui nous a particulièrement interpellés, lors des rencontres avec nos témoins, ce sont ces mécanismes d'autoprotection, que nous avons qualifiés de « postures stratégiques », consistant à minimiser, à passer sous silence, voire à banaliser les incidents dont ils ont été victimes ou témoins, ces mécanismes d'autoprotection se constituent en éléments structurants de la narration et de la personnalité de chacun. À tel point que, lorsque nous posons nos questions, visant à faire ressortir « les dégâts de la discrimination raciale », nos interlocuteurs, au lieu de nous parler de la discrimination en soi et de ses effets, répondent, presque systématiquement, en exposant les « *stratégies* » qu'ils ont élaborées pour « *se sauver* », et pour protéger leurs proches, c'est-à-dire les comportements et attitudes routiniers, grâce auxquels ils pouvaient se dire, in fine, « *le racisme, oui cela existe, mais moi, je me suis tiré d'affaire…* » .

L'analyse des entretiens fait ressortir plusieurs postures stratégiques. En voulant schématiser, les paroles de nos témoins nous permettent de déterminer certaines

[38] Williams, D. R., Neighbors, H. W., & Jackson, J. S. (2003). Racial/ethnic discrimination and health: Findings from community studies. *American Journal of Public Health, 93,* 200–208. http://dx.doi.org/10.2105/AJPH.93.2.200

catégories. Elles vont de l'oubli, du silence, jusqu'à, dans certains cas, une attitude de confrontation, qui est toutefois une attitude de réaction, de résistance, jamais violente et jamais nettement conflictuelle. En tout cas, il ne s'agit pas de catégories fixes et cloisonnées, au contraire, dans la richesse des témoignages, au cours de la conversation, souvent la même personne témoigne de différentes attitudes, qui se rapportent à différentes catégories d'analyse.

5.1 J'ai fait un travail pour oublier

La posture de l'oubli et du mutisme

Une première conséquence qui apparaît régulièrement, c'est que face aux actes de discrimination, aux micro-agressions, une réaction très fréquente chez les personnes visées, les victimes en un mot, est d'oublier, ou plutôt de se réfugier dans l'oubli. En tout cas, ils n'en parlent pas. Leurs grands-parents et leurs pères n'en ont pas parlé avec eux ; eux, ils n'en parlent pas avec leurs enfants, leurs enfants n'en parlent pas à la maison. Ainsi les faits se reproduisent, en silence, à l'infini.

Les récits de nos témoins sont parsemés de « *je ne m'en rappelle pas…* », « *il ne m'en a jamais vraiment parlé…* », « *ce n'est pas des choses qu'on explique aux enfants…* », et ainsi de suite. C'est une sorte de mécanisme de protection automatique, qui se transmet de génération en génération, et qui fonctionne dans les deux sens, les personnes âgées envers les jeunes et les jeunes par rapport aux personnes âgées :

- *Non, non, je ne m'en rappelle pas parce que, personnellement, enfin grosso modo… j'ai fait un travail pour oublier ces épisodes, tellement c'est douloureux, voilà.*
- *Mes parents n'ont pas connu ça, ils n'ont pas connu ça… du moins ils n'en ont pas parlé. Peut-être une question de protection…*
- *Ma maman, donc je ne préfère pas lui en parler, parce qu'elle aime trop ses enfants et je sais qu'elle va paniquer quoi.*
- *En fait avec mes parents je n'en parle pas trop et même avec mes frères et sœurs, je ne préfère pas en parler parce que je sais qu'ils s'inquiètent… ils sont très protecteurs, on est très protecteur entre nous…*
- *Parce que ce n'est pas des choses qu'on explique à des enfants trop tôt. Maintenant la grande à 16 ans et ça remonte à deux ou trois ans…*
- *Après on n'explique pas forcément aux enfants « j'ai eu une mauvaise journée parce qu'un monsieur m'a traité comme ça »… non ça je ne dis pas parce que je n'ai pas envie qu'elles fassent face, que mes enfants puissent faire face à ça…*

- *On parlait très très peu et je ne sais pas… ça m'a manqué… Mon père, je ne sais pas ce qu'il a vécu en fait…*
- *C'est comme à mes enfants, je ne parle pas de choses de racisme, je ne parle pas de ça, je fais tout pour qu'ils se sentent bien. Parce que, quand tu parles de racisme, après ils seront un peu paranoïaques… moi, je ne leur parle pas. On est tous des humains, les trucs de racisme, on subit ça tous les jours hein, mais on essaie de faire avec ….*
- *En fait avec mes parents je n'en parle pas trop et même avec mes frères et sœurs, je ne préfère pas en parler parce que je sais qu'ils s'inquiètent… ils sont très protecteurs, on est très protecteurs entre nous…*
- *Franchement on ne parle pas vraiment de notre situation en tant que telle. Ils sont très pudiques dans la famille et c'est rare qu'on en parle, qu'on parle de notre situation personnelle…*
- *Parce que ce n'est pas des choses qu'on explique à des enfants trop tôt …*
- *J'ai deux filles et un garçon. On n'a pas eu encore de discussion sur ce sujet-là parce qu'ils sont encore trop petits, ils ne comprennent pas… Mais bon, certainement quand ils seront plus âgés, ils vont demander… votre passé, comment ça s'est déroulé…*
- *À mes enfants, je ne parle pas de choses de racisme, je ne parle pas de ça, je fais tout pour qu'ils se sentent bien. Parce que, quand tu parles de racisme, après ils seront un peu paranoïaques…*
- *Moi, je ne leur parle pas. On est tous des humains, les trucs de racisme, on subit ça tous les jours hein, mais on essaie de faire avec…*
- *Mon mari, il ne m'a jamais parlé d'avoir eu quelque chose de difficile à cause de son origine… maintenant peut-être qu'il l'a vécu et qu'il ne me le dit pas…*

Si, au niveau familial et intergénérationnel, le silence et l'oubli génèrent avant tout des troubles et des traumatismes psychologiques, lorsque ces phénomènes se reproduisent également sur le lieu de travail, les conséquences ne sont pas seulement psychologiques, mais aussi économiques et en conséquence matérielles, comme la perte de son emploi, l'acceptation d'un salaire inférieur, l'exploitation, l'absence de promotion à une fonction supérieure, ainsi de suite : « *On n'en parle pas à la direction* », dit l'un de nos témoins, « *parce que les gens qui sont concernés nient tout en bloc. Et la direction a du mal à reconnaître ces faits, bien sûr. Avoir des preuves c'est délicat, hein, c'est délicat…* ».

5.2 Je ne considère pas ça comme du racisme

La banalisation

Une autre conséquence qui apparaît souvent dans nos entretiens est que les personnes visées finissent non seulement par garder le silence sur les actes d'intolérance qu'elles subissent, mais même par les nier en tant que tels, en les banalisant et en en faisant quelque chose de courant, qui se produit parce que cela peut arriver à tout le monde d'être discriminé.

C'est la stratégie d'autoprotection que nous appelons la banalisation. Il s'agit d'un processus qui confirme et renforce les stéréotypes, et auquel la victime finit, pour ainsi dire, par participer involontairement. Ici, nous voulons plutôt souligner la dimension auto-protectrice de la banalisation, visant à se rassurer et à rassurer son entourage, sa famille, ses enfants. Elle s'exprime principalement en disant, et en se disant « *je ne considère pas cela comme du racisme* », « *ce sont de petites choses qui peuvent arriver* », « *c'est de l'ignorance, ce n'est pas du racisme…* » :

- *Je ne considère pas ça comme du racisme, c'est une méconnaissance de… des personnes, même si ça se transmet d'une manière parentale … donc je ne vois pas ça vraiment comme du racisme…*
- *Quand on est à deux par exemple à la réception… certains clients vont choisir ma collègue belge et pas moi nécessairement … mais je n'en fais pas un problème particulier vu que… c'est des petites choses qui arrivent…*
- *C'est vrai que moi j'ai une vision assez laxiste du racisme, on me l'a souvent dit… en fait des fois les gens posent des questions où j'ai l'impression qu'ils ne se rendent pas compte de la bêtise de leurs questions…*
- *Oui le plafond de verre oui, à tous les niveaux… je ne sais pas dire avec certitude si c'est lié à mes origines, je ne peux pas l'affirmer, peut-être autre chose…*
- *Je mets ça sur le compte de la méconnaissance… Je mets ça sur le compte de l'ignorance…*
- *Des petites choses comme ça, des remarques, je n'en tiens même pas compte… ça ne vaut pas la peine de réagir…*
- *Le problème est que lorsque vous êtes un étranger, vous êtes plus choqué… si vous êtes chez vous, il peut s'agir d'une discrimination naturelle… mais lorsque vous êtes ailleurs, vous êtes plus choqué… vous vous dites « ah, c'est du racisme », mais ce sont des comportements humains présents partout…*
- *Eh bien… nous les Noirs, on ne nous fait pas de cadeaux, il y a trop de choses qui se sont passées… Je banalise le problème, j'en fais même une blague… Il y a bien plus de blagues contre les Noirs que contre les Arabes…*

La justification

Une stratégie proche, mais différente de la banalisation est celle que nous appelons la justification. Dans ce cas, les victimes ne se contentent pas de dire « ce n'est pas grave », mais vont jusqu'à dire : *moi je pense que mon employeur, le pharmacien, n'était pas raciste, il avait une vraie peur, pour moi sa peur était réelle, en étant au comptoir, les gens allaient fuir la pharmacie ou ils ont raison de faire échouer les noirs dans les écoles d'instituteurs parce qu'ils savent bien que l'école qui va mettre une institutrice noire en primaire, tous les blancs vont sortir leurs enfants de cette école-là donc pourquoi te former si tu ne vas pas exercer le métier ?*

La problématique de la banalisation, et de la justification, des micro-agressions apparaît de plus en plus dans les sciences sociales[39]. Il s'agit d'un phénomène particulièrement difficile à maîtriser, car, dans une certaine mesure, il est bidirectionnel. Pour schématiser, le « blanc autochtone » pose des questions indiscrètes, ou fait des blagues désinvoltes, concernant l'origine d'une personne noire, en prétendant, ou en croyant de bonne foi, qu'il s'agit de questions ordinaires, inoffensives, banales donc. D'autre part, la personne d'origine étrangère est insultée, ridiculisée, rabaissée à cause de son accent ou de son apparence physique, et la personne elle-même visée finit par croire, ou fait semblant de croire, que cela est normal, qu'elle ne se sent pas offensée, elle banalise en somme la micro-agression dont elle a été la cible.

Des chercheurs ont observé, par exemple, que faire des blagues ou poser des questions indiscrètes, quand ce n'est pas carrément des insultes, sur les « origines » se produit lorsque les caractéristiques personnelles (apparence physique, façon de parler, etc.) ne correspondent pas à l'image stéréotypée de « quelqu'un d'ici ». On suppose donc que les gens « viennent d'ailleurs » ou qu'ils ont une « origine ». La persistance de ce type d'argument dans les conversations ordinaires indique que la dissonance finit toujours par confirmer le stéréotype.

« *On était là pour apprendre* », rapporte l'un de nos témoins, « *et on avait l'impression qu'on avait quelqu'un qui était en permanence à faire des insinuations sur nos origines…*

[39] Voir par exemple : Dumitru S. (2015), « De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique », Terrains/Théories [Online], 3 ; URL: http://journals.openedition.org/teth/567 ; DOI: https://doi.org/10.4000/teth.567 ; Solorzano D. et al. (2000), 'Critical race theory, racial microaggressions, and campus racial climate: The experiences of African American college students', *The Journal of Negro Education*, n° 69, p.60–73; Wing Sue D. et al. (2007), 'Racial microaggressions and the Asian American experience', *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, n° 13/1, p. 72–81.

c'était assez inconfortable… ». Comme le dirait le psychologue social Michael Billig[40], demander à un Rwandais ou à un Togolais quelles sont ses « origines » est une manière sympathique de souligner que sa façon de parler ne correspond pas à l'attente stéréotypée générale, et qu'en bref, la personne ne colle pas, ou ne « s'adapte pas au prototype national ». Et la plupart du temps, les deux interlocuteurs, le questionneur et le questionné, participent ensemble à la banalisation du discours nationaliste-raciste, et finissent en quelque sorte par « célébrer les différences », et ainsi garder intacte l'image du prototype. Le fait que la question sur les origines nationales soit posée si fréquemment, souvent au début d'une conversation, et que nous insistions pour obtenir une réponse, indique le niveau d'emprise que le système de catégories nationalistes a sur les relations humaines.

5.3 C'est le fardeau à porter, c'est le fardeau à porter

La résilience

Parallèlement à l'oubli, au silence, à la banalisation et à la justification, un autre type de posture stratégique émerge de manière systématique. Nous parlons de la résilience, qui consiste, pour un individu touché par un traumatisme, à prendre acte de l'événement traumatique pour ne pas vivre, ou ne plus vivre, dans le malheur et se reconstruire de manière socialement acceptable.

La résilience, comme elle a déjà été définie par d'autres experts en migration, n'est pas un déni, ni une scission, ni une revendication d'invulnérabilité, c'est un « mécanisme de défense »[41]. Le terme désigne, en d'autres mots, ce processus complexe qui permet l'adaptation dans une situation d'adversité, comme la migration.[42]

Chez certains de nos témoins, il s'agit d'une posture à la fois physique et mentale, un véritable modèle d'action, une philosophie de vie, un cadre conceptuel, bien établi et stable, qui nécessite probablement un entraînement solide, pour ainsi dire :

[40] Billig M. (1995), *Banal Nationalism*, Londres, Sage ; Dumitru S. (2015), « De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique », *Terrains/Théories* [Online], 3 ; URL: http://journals.openedition.org/teth/567 ; DOI: https://doi.org/10.4000/teth.567

[41] Saint Sauveur-Henn A. (2009), 'Les identités blessées de l'exil : une résilience possible ?', in Cahn J.P., Poloni B. (dir.) (2009), *Migrations et identités*, Presses universitaires du Septentrion, pp.31-43.

[42] Jourdan-Ionescu C., Ionescu S., Kimessoukié-Omolomo É., Julien-Gauthier F. (dir.) (2018), « Migrations et résilience », dans *Résilience et culture, culture de la résilience*, Livres en ligne du CRIRES, pp. 162-238, https://lel.crires.ulaval.ca/oeuvre/resilience-et-culture-culture-de-la-resilience

- *C'est le fardeau à porter, c'est le fardeau à porter. Je vous fais une confidence, j'ai déjà dit à mon fils, « arrête de te plaindre ! » tu es dans un pays où il y a plus de blanc que toi donc acceptes ta situation ». Le blanc aussi quand il ira chez toi en Afrique, eh bien, il sera minoritaire, il subira peut-être la même chose, c'est inévitable et c'est souvent comme ça, d'où je parle de résilience…*
- *Le cimetière est rempli de personnes irremplaçables, mais ce n'est pas pour ça que le monde arrête de tourner. Donc celui avec qui je ne peux pas composer, il aura d'autres personnes avec qui composer…*
- *Oui bien sûr, que je donne plus que les autres, ça devient un automatisme au fait. On essaie de donner le meilleur de soi-même, même si on n'est pas dans les mêmes conditions ou si on n'a pas eu les mêmes chances depuis le départ. Oui on se surpasse un peu plus que tout le monde. Oui c'est sûr. A priori, a priori avant de commencer toute chose, il y a une question de suspicion, il y a un doute donc on est obligé de montrer patte blanche et de faire ses preuves pendant longtemps…*
- *Alors la meilleure manière de fonctionner n'est pas de perdre les pédales, c'est la résilience. C'est la résilience, on ne va pas porter plainte pour ça, et même si on porte plainte, on n'est pas sûr que ça va aboutir, avec tout ce qui va avec, les démarches…*
- *On va au tribunal et puis on a un casier pour quelqu'un qui t'a fait un cri de singe, non ça n'en vaut pas la peine. On va devoir dédommager cette personne qui vous a fait offense… non ! elle ne le mérite pas ! C'est pour ça que je parle de résilience.*
- *Oui bien sûr, qui dit résilience, dit pas de guerre, pas de bagarre, ça ne veut pas dire se soumettre, non. Si je ne sais pas composer avec quelqu'un, je n'approche pas la personne sans toutefois l'éviter…*
- *À mes enfants, je leur dis « il faut rester calme », ou « répondre comme ça » ou en parler à madame ou le dénoncer, voilà c'est le genre de choses que j'essaie de leur donner quoi, de leur dire…*
- *Et du coup, je dis à mes enfants, quand vous criez, vous renforcez le stéréotype du sauvage, quand vous vous insurgez très fort, vous renforcez le stéréotype de gens qui sont frustrés, qui se victimisent, ce n'est que… en travaillant sur la résilience et l'éducation de cette population, qu'ils pourront nous accepter…*

5.4 Je suis gentil, mais je sais me défendre

La confrontation

Une dernière posture stratégique qui n'apparaît de manière significative que dans certains de nos entretiens est celle de la confrontation. Il s'agit, comme nous l'avons déjà

mentionné, d'une attitude de réaction, de résistance, de force de la raison, qui est conflictuelle en tant que cadre interprétatif, sans toutefois jamais éclater en violence.

- *Je dois avouer qu'un jour j'ai eu un trop plein par rapport à ce qu'il faisait et disait et j'ai dit « écoute, si ça continue comme ça, ben moi je vais en parler au directeur, que je commence à en avoir assez que tu fasses toujours allusion à mes origines, à comment je suis, etc. donc ça commence vraiment à … »*
- *Et j'ai été voir la directrice du Forem, j'ai été lui dire « écoutez madame, moi le cours de néerlandais, je n'ai plus trop envie de le suivre parce que le professeur, chaque fois il me stigmatise par rapport à mes origines, il me stigmatise par rapport à ce que je représente et j'ai l'impression qu'il est raciste » j'ai fait comme ça…*
- *Mon engagement n'a pas été facile, ça a été sur un défi, sur une confrontation. Au bout de 4 mois, on m'a donné un ordinateur et une table et une chaise… 4 mois, on ne m'a rien proposé, c'est aussi une violence, je n'ai pas été accompagnée … rien du tout… on m'a demandé de produire quelque chose… comment veux-tu produire quelque chose dans un lieu que tu ne connais pas et en plus tu viens d'ailleurs ?*
- *C'était la première fois qu'ils avaient des noirs en face, et en plus, noire et femme et en plus éduquée… c'est rare… d'habitude, ils voient des noirs, ils voient des Arabes, mais c'est dans des postes subalternes où ils savent très bien quoi faire avec, mais des femmes, noires et qui ont une éducation, c'est trop difficile de savoir comment discuter, quoi faire… c'était l'inconnu total…*
- *A un moment tu dois pouvoir dire, je suis gentil, mais je sais me défendre…*

5.5 Psychologiquement ce n'est pas facile à vivre

Les effets psycho-sociaux

Nous constatons donc, d'une part, un maillage de petits actes d'intolérance et de discrimination, des micro-agressions en somme, qui apparaissent systématiquement dans tous les témoignages, mais jamais ou presque jamais de manière flagrante. Et d'autre part, des mécanismes, presque aussi systématiques, de déni de ces faits, qui expliquent pourquoi ces micro-agressions finissent souvent par rester dans l'ombre.

C'est une sorte de double peine, de double souffrance : la première, on souffre du fait que d'autres personnes nous font subir des micro-agressions continuelles, la seconde, est dans un certain sens auto-infligée, on souffre en fait du déni. Le fait de devoir passer certaines souffrances sous silence génère d'autres douleurs et d'autres frustrations, un profond

malaise psychologique, chez la personne qui les subit directement, et aussi chez les autres, chez ses enfants par exemple.

Comme le dit l'un de nos témoins, cette douleur s'insinue en fait dans les histoires familiales et structure, dans un certain sens, les arbres généalogiques : « *J'ai essayé de retracer la généalogie de cette peur et je pense qu'elle découle directement de mes parents*… ».

Les conséquences psycho-sociales et physiques des discriminations ethno-raciales varient, pour les témoins, d'une personne à une autre, elles sont liées aux histoires spécifiques de chacun d'eux, de leurs familles et de leur parcours migratoire.

Certains observent que l'exposition à la discrimination provoque des traumatismes et génère des sentiments de culpabilité, affecte l'estime de soi, la confiance en soi, avec des effets visibles non seulement sur les individus, mais aussi sur leurs familles. Ces effets négatifs conditionnent le comportement, durent longtemps et affectent les sentiments de bien-être :

- *Parce que quand vous êtes victime de racisme à un certain degré, quand vous rentrez chez vous, vous vous posez des questions, vous vous remettez en cause, vous doutez de vous-même… et puis vous vous en voulez aussi ! Puis, quand on est surtout jeune…*
- *Psychologiquement ce n'est pas facile à vivre, c'est du dénigrement, c'est un manque de confiance en soi comme ça qu'on peut avoir et puis on ne se sent pas bien tout simplement…*
- *Il y a les effets même au niveau de la maison parce que quand on rentre, on n'est pas bien dans sa tête, on n'est pas bien et voilà donc, c'est très frustrant, et très difficile à vivre. Ça, c'est clair…*

Mon estime de moi baisse et j'ai tendance à être malade, à avoir un mal-être parce que je subis un rejet et quand c'est ma personne qui est rejetée, mon mal-être peut m'amener à l'isolement, des tentatives de suicide, des dépressions… D'autres témoins, pour décrire les effets du racisme, parlent de déshumanisation, et c'est un type de déshumanisation étroitement lié à l'expérience de l'exil, au fait de vivre ailleurs, dans un non-lieu où tu n'es pas reconnu et où tu es rabaissé. Le traumatisme qui en résulte a des effets visibles non seulement sur la psyché de la personne, mais aussi sur les possibilités de se réaliser, matériellement et socialement :

- *Le mot que je pourrais trouver des effets du racisme c'est la déshumanisation, tu es né ailleurs auprès d'êtres humains et tu crois que tu es une personne humaine avec la dignité de l'être humain, mais tu arrives dans un pays où tout te renvoie à une sous*

humanité et ce constat que tu ne fais pas partie des êtres humains normaux, que tu n'es pas comme un être humain normal, que tu es un sous-humain…

- *Ça donne un choc dans notre identité, une cassure identitaire, tu perds la conscience de qui tu es réellement…*
- *Le racisme a vraiment détruit mon père. C'est une personne extrêmement instruite, plus que moi, il est intelligent, il aurait pu faire des choses incroyables, il aurait pu se réinventer totalement, mais le racisme l'a détruit. On ne lui a pas donné sa chance, et il ne savait pas, il n'avait pas les réseaux, on ne lui a pas dit, il avait aussi des enfants, alors c'était impossible de retourner à l'université, quand on a 40, 50 ans… Il a fini par être chauffeur de taxi, être chauffeur de taxi l'a anéanti…*
- *La posture de mes parents, leur indignité, leur souffrance sociale, mon père… être étouffés par le système comme ça… Ça m'a traumatisé, voir mon frère détruit comme ça, ma sœur aussi, le fait d'être seul, j'ai mis des années à m'en sortir… le fait d'avoir toujours la projection du monde blanc sur ce que je représente aussi, ça m'a brisé…*

  D'autres signalent des troubles et des symptômes qui affectent clairement l'état de santé, comme les problèmes d'addiction, l'obésité et les phobies, qui se transmettent de génération en génération.
- *Je pense que le racisme systémique et l'immigration ont détruit mes parents, ont détruit ma famille, ont détruit mon père…*
- *Mon père, il noie ça dans l'alcoolisme. Ma famille est investie par plusieurs formes d'addiction… ma mère, c'est la religion, elle est très investie spirituellement et je pense que c'est ça qui lui a sauvé la peau.*
- *Mon frère, ma sœur et mon père sont alcooliques, et mon frère et ma sœur c'est du cannabis et toutes ces choses-là… Je pense qu'on est tous en souffrance et que toutes ces choses-là, alcool et drogues, ce sont des anesthésiants par rapport à toutes ces souffrances sur lesquelles on ne met pas des mots…*
- *Ma santé physique, j'en parle en plaisantant, mais en réalité mon poids est lié à cela, la précarité, le fait d'être pauvre, a joué un grand rôle là-dessus. Ma santé mentale, elle aussi, est évidemment mise à l'épreuve tous les jours avec les micro-agressions que j'ai subies à l'école, l'isolement, le harcèlement dont j'ai été victime.*
- *Je pourrais dire qu'aujourd'hui moi, j'ai la phobie administrative. J'ai essayé de retracer la généalogie de cette peur et je pense qu'elle découle directement de mes parents, le fait comme je disais, de ce vécu de précarité avec les fractures qui provoquent des disputes à la maison… euh… ce vécu en tant que sans papier, en tant que demandeur d'asile et tous ces trucs-là…*

D’autres, enfin, crient presque pour dire que toute cette accumulation, ce fait de supporter, de faire semblant que rien ne s’est passé et d’oublier, tout cela risque un jour d’exploser en un traumatisme encore plus grand et plus violent :

- *Parce que quand tu es choqué, tu prends sur toi, tu pardonnes, mais tu n’oublies pas donc, tu es en train d’accumuler, d’accumuler…*
- *Un jour, on va dire quelque chose qui sera plus grave, et ça va exploser et on ne souhaite pas que ça arrive parce que…*
- *Moi, il y a des jours, je veux m’exploser… mais je pense aux conséquences ! ça va servir à quoi ? La violence ne sert à rien, il faut toujours se résigner, quand tu as la possibilité de parler à la personne, tu lui parles, mais parfois tu as beau expliquer, ils ne vont jamais comprendre parce que l’intolérance par exemple…*

6 CATÉGORIES D'ANALYSE

Dans ce chapitre, nous montrons, de manière schématique, les résultats de la lecture et de la catégorisation des témoignages collectés.

Concrètement, chaque témoignage a été enregistré et transcrit dans son intégralité, puis relu et soigneusement passé au crible par les auteurs de ce rapport, afin d'identifier et d'extraire les catégories d'analyse que nous venons d'exposer.

En tout, 14 catégories ont été définies, et pour chacune d'entre elles, nous citons les expressions qui nous semblent les plus significatives parmi celles prononcées par les témoins.

Comme dans toute recherche, cette organisation et cette classification des témoignages, aussi rigoureuse soit-elle, reflète naturellement les personnalités, les expériences, les sensibilités et les valeurs des chercheurs qui ont édité et réalisé cette enquête. Il ne pouvait pas en être autrement.

Pour des raisons de discrétion, les phrases sont citées sans mentionner les locuteurs. Cependant, nous sommes certains que les différents témoins n'auront aucune difficulté à se reconnaître.

Nous avons élaboré les catégories comme un « roman familial », raconté par 13 témoins, considéré comme un locuteur collectif. Ce roman est reconstruit, non idéalisé, met à la surface une histoire d'héritage dans toute sa complexité. Chaque membre de cette famille est vu à partir de la représentation qu'on se fait de lui et qui fait du « Je » le « Nous ». Il sait ce qu'il est, dans les espaces publics, à travers le regard de l'Autre. En lisant les tableaux comme un roman, nous apercevons dans les trajectoires individuelles de chaque témoin des liens qui permettent la constitution de différents morceaux en un fait social total. Un fait qui ancre le problème de l'immigration/émigration dans la question de la race. Cette représentation est, donc, inscrite dans des processus historiques qui se reproduisent dans le temps. Ce roman nous renvoie, in fine, à la question existentielle que chaque racisé se pose à un certain moment de sa vie : est-ce que ça va changer un jour ?

Au niveau de la réflexion théorique, ce « roman » nous renvoie aux analyses de Fanon au sujet des « damnés de la terre », de Saïd[43] quand il déconstruit la perception de l'Occident sur l'Orient en mettant en avant le concept de « l'orientalisme », de Spivak[44] quand elle aborde la capacité de parler des « subalternes », de Sayad quand il interroge « la double

[43] Saïd E. (2013), L'orientalisme. L'orient crée par l'Occident, Ed. Points.

[44] Spivak G. (2009), Les subalternes peuvent-elles parler ?, Ed. Amsterdam.

absence »[45], de Bourdieu quand il nous ramène sur le champ de la « reproduction » et de la « domination », de Bonilla dans sa critique de la « blanchité "à travers le « daltonisme »[46], de Sue qui décrit finement le poids de l'accumulation des propos racistes à travers les « mico agressions »[47], de Essed quand elle décrit le racisme au quotidien[48]…

6.1 L'importance des origines

Moi je suis d'origine ivoirienne, d'un côté d'origine française, donc des îles du côté de ma mère. Je suis ici depuis bas-âge
Mes parents sont venus dans le cadre du travail, ils sont venus dans le cadre du travail parce que mon père était fonctionnaire national, donc il travaillait au niveau des colonies françaises d'outre-mer. Mes parents étaient des personnes qui revenaient en mission ici et puis retournaient.
Je suis d'origine marocaine, je suis venu ici par le biais de mes deux grands-pères, qui étaient tous les deux mineurs et donc ils sont arrivés dans les années 50-60… il me semble.
Mon papa a fait des études, il n'a pas eu de réel problème, il ne m'en a jamais vraiment parlé du moins…
Mon père, je sais qu'il a eu quelques soucis avec des professeurs parce qu'il était… parce qu'il était arabe
Je suis d'origine congolaise, je suis arrivé en Belgique en 2002, je suis passé par une procédure de demande d'asile.
Mes deux parents sont d'origine turque. Euh mon père est arrivé en Belgique dans sa jeunesse, mais je ne sais pas dire quel âge, il était jeune, en tout cas. Ma mère est venue après leur mariage, donc lui il est parti en Turquie, il s'est marié avec ma mère et ma mère est venue ici.
Ma maman, elle était fort entourée de la communauté turque, donc elle n'a pas eu de grandes difficultés à part le fait qu'elle ait laissé sa famille, mais voilà, la communauté turque était fort présente.
Mon père, lui, il a dû apprendre la langue, il a commencé à travailler, mais il s'est vite intégré aussi,
Ma mère, en fait elle est venue en Belgique, on a vécu avec mes grands-parents, et mes grands-parents ici étaient déjà entourés de la communauté turque, du coup on la remise dans le milieu turc… dans un milieu turc où elle n'a pas

[45] Sayad A. (1999), La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré, Le Seuil.

[46] Bonilla-Silva E. (2014), Racism without racists, Rowman & Littlefield Publishers, 4ème edition.

[47] Sue, D. W., Capodilupo, C. M., Torino, G. C., Bucceri, J. M., Holder, A. M. B., Nadal, K. L., & Esquilin M., (2007). Racial microaggressions in everyday life: Implications for clinical practice. American Psychologist, 62(4), 271–286. https://doi.org/10.1037/0003-066X.62.4.271

[48] Essed, P. (1991). Knowledge and comprehension of everyday racism. In *Understanding everyday racism: An interdisciplinary theory*. (p. 72-118). SAGE Publications Inc. https://www.doi.org/10.4135/9781483345239.n4

spécialement eu des contacts avec des Belges… et si elle devait aller quelque part, elle y allait avec mon père… du coup, lui sait parler français, mais elle a toujours été dépendante…
Ma mère, elle comprend le français, mais ne le parle pas vraiment. Le problème c'est qu'elle a été entourée de cette communauté turque, elle n'a jamais ressenti le besoin, elle est venue ici très jeune, à 17 ans… et c'était aussi à mes grands-parents, au lieu de l'emmener travailler à gauche, à droite, de lui dire 'écoute, fais au moins un ou deux ans pour apprendre la langue… mais elle n'a pas eu cette chance…
Je suis née au Rwanda, dans une famille de la classe moyenne, mon père travaillait dans la politique, il était sénateur, et ma mère était secrétaire dans un laboratoire universitaire … ce qui fait qu'on n'avait pas nécessairement de grosses difficultés à vivre, ou à survivre, ou à payer la scolarité des enfants…
Au Rwanda j'ai eu une scolarité normale… primaire sans problème, secondaire biochimie sans problème. Et à l'université, j'ai fait des études de pharmacie…
Quand la guerre a éclaté au Rwanda, il me restait 2 mois pour terminer ma licence de pharmacie… en 1994… À ce moment-là j'étais mariée et j'avais une petite fille qui avait 2 ans…
Je m'étais mariée pendant l'année blanche… en 90 on a eu une année blanche, donc j'en ai profité pour me marier et faire un bébé, et puis la guerre a duré 4 ans avant d'aboutir à ce qu'on appelle communément le génocide…
Je suis allée au Burundi, on ne nous a pas acceptés, je suis allée au Congo, je suis restée là-bas et puis 2 ans après, la guerre a éclaté. J'espérais toujours, pendant ce temps-là, de pouvoir rentrer chez moi et quand la guerre a éclaté je me suis dit "ce n'est pas possible, ils sont en train de nous fusiller
J'ai quitté le pays donc en 1994, en croyant que ça n'allait pas durer très longtemps, j'avais très confiance au gouvernement, j'avais aussi confiance aux forces internationales des Nations Unies qui étaient dans mon pays, je pensais qu'ils allaient mettre les choses convenablement, il y avait également les Belges qui étaient dans le pays pour aider à ramener la paix…
J'ai pris un sac et quelques vêtements et je suis allée dans quelques villages plus loin en espérant que la paix revienne. Et voilà, je me suis retrouvée, déjà une semaine après, quasi à la frontière. Donc j'ai traversé… pour ne pas rester trop longtemps… J'ai traversé 6 pays.
je suis d'origine congolaise, de Kinshasa, je suis arrivé en Belgique en 2010…
Moi, j'ai fait l'inverse, jusqu'en 1983 j'étais en Belgique, après je me suis mariée en Algérie et mon mari n'a jamais voulu venir en Belgique. Je suis restée 20 ans en Algérie…
Si j'avais eu le choix, oui je serais resté en Algérie. Financièrement, j'étais bien, j'avais ma propre maison, équipée comme ici, les arbres autour de ma maison, je n'avais pas besoin d'aller au marché pour euh… tout venait du verger … mais la mentalité, la mentalité n'est pas la même…
Moi, je viens du Togo… et il n'y a pas beaucoup de Togolais ici..... Eh bien, il y a moins de Togolais en Belgique qu'en France… mon père a travaillé en France, dans les années 1980. Il a étudié, il a travaillé dans l'électronique, puis il a travaillé dans les routes et les ponts, les grands travaux en fait…
On vient du sud du Togo, donc c'est un peu l'opposition… le sud du Togo et le nord ne s'entendent pas…

Mes parents sont originaires de la campagne, dans le fin fond du Maroc… voilà… ils sont sortis de la campagne pour aller dans la ville, à Fès, parce qu'il y avait du travail, il y avait la mine aussi là-bas…
Mon papa est venu, ici donc, travailler à la mine en Belgique. Il est venu seul tout d'abord et… ils vivaient en groupe, ils étaient plusieurs, ils étaient 5-6 à être venus du même village, ils se sont regroupés ici, ils vivaient ensemble. Je ne sais pas s'il y avait des difficultés d'intégration…
Mes parents sont tous deux rwandais. Je suis donc aussi rwandaise, mais je ne suis pas née au Rwanda, je suis née en Éthiopie, ce qui en dit long sur mon parcours migratoire, puisque mes parents sont des réfugiés politiques, contraints de fuir le Rwanda pendant la période du génocide…
Je ne suis pas fille unique, j'ai un grand frère et une grande sœur qui, eux ont vraiment vécu le génocide à proprement parler, mais je peux dire, plus ou moins, que je porte le bagage traumatique de cette histoire…
Mes parents et nous sommes tous nés en Turquie. Mon père est en ancien imam, il travaillait pour l'État. Et en 1992, il a passé des examens en Turquie pour aller travailler en Europe en tant qu'imam, ils ont tiré au sort et c'est la Belgique qui est sortie…
Je viens du Bénin. Je faisais partie d'un groupe d'animation socioculturelle, qui est un peu connu dans le pays, et finalement nous nous sommes un peu impliqués dans la politique, à une époque où il y avait un président qui voulait rester au pouvoir pour toujours. Nous sommes donc venus en tournée en Belgique, nous y venions souvent. Et comme nous avions des problèmes dans le pays, rentrer aurait été compliqué, car ils avaient commencé à fouiller nos maisons, alors nous sommes restés ici…

6.2 La problématique de l'accueil

Quand je suis arrivé [au Petit Château] *, oui il y avait un suivi, des assistants sociaux et tout et tout… pour moi ça me paraissait un peu… j'ai compris qu'il y avait la convivialité, que c'est un pays d'accueil, j'ai vraiment aimé parce qu'il y avait les orientations, on sortait pour suivre des cours. Ils faisaient en sorte qu'il y avait plein d'activités qui nous étaient présentées. Donc moi ça m'a fait du bien…*
Au début, avec le CPAS, tu es quand même bien reçu, les gens sont accueillants, parce que les CPAS s'occupent des gens, c'est bien… maintenant, quand tu sors, c'est un peu différent, c'est normal, les gens te regardent d'une façon… les gens qui n'ont pas l'habitude des étrangers, c'est différent. Au début, j'ai remarqué que les gens étaient encore un peu fermés, un peu méfiants…
Ce n'était pas facile pour moi de m'intégrer parce que je devais passer par le centre des réfugiés et c'est quand même par là que j'ai eu des ouvertures pour avoir les papiers et en plus euh, c'était par rapport … parce que j'ai un enfant belge qui a fait en sorte que j'ai pu accéder et habiter ce pays et donc j'ai eu la chance d'avoir des affinités qui ont fait que je suis encore ici en Belgique
Je me souviens que lorsque je suis arrivé au centre d'accueil, on nous a mis dans des locaux où les lits sont superposés… Je n'avais jamais dormi comme ça dans mon pays, j'avais un lit pour trois personnes dans mon pays… Ils m'ont dit : « Monsieur, c'est comme ça, vous êtes un demandeur d'asile, avec le temps vous irez bien… », c'était un

peu difficile, mais comme on dit chez nous, quand le rythme change, les pas de danse changent aussi…
Quand mon père arrive en Belgique, il était imam, dans ce cas, vous savez comment ça marche, habituellement tout est dans la communauté turque… des responsables s'occupent de l'arrivée des imams et ils s'occupent toujours de tout… Nous avions un logement juste au-dessus de la mosquée qui était prévue pour les imams.....
Ce qui transparaît de la souffrance exprimée par ma mère, ce sont les refus… le nombre de fois où l'on introduit une demande et où l'on se heurte à un refus…
Les papiers administratifs, en Belgique c'est super important et tous ces trucs-là sont remplis d'enjeux et pour ma mère, y aller, c'était une véritable violence, ça demandait de la préparation… Et je pense qu'aujourd'hui j'en ai hérité aussi, de cette peur administrative, à chaque fois que j'ai une enveloppe ou cette peur de me confronter à mes professeurs, à mon recteur de l'université, en secondaire…

6.3 L'intégration

… La Belgique est un pays qui sait vraiment comment accueillir les gens, c'est vraiment un pays accueillant, comme je n'en ai jamais vu dans le monde…
Grâce à mes livres et au fait que j'avais eu des professeurs belges, j'ai pensé que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais tirer le meilleur parti de mes connaissances, puisque je connaissais des professeurs que j'avais eus à l'université et qui venaient de l'Université « d'Antwerpen ». Ainsi, lorsque je suis arrivé en Belgique, je n'ai pas reçu l'accueil auquel je m'attendais, au contraire, j'ai immédiatement été placé dans un centre fermé à l'aéroport et traité comme un aventurier. …
Je suis en Belgique, on parle le néerlandais, on parle le français, on parle l'allemand, alors que je viens d'un pays où on ne parle que le français… Bon le français c'est dans l'administration, quand je vais dans le village de mon père, ils ne parlent pas français, ils parlent ma langue, donc c'est à moi à faire le meilleur possible pour m'intégrer, c'est-à-dire savoir parler le français, m'exprimer en français, en néerlandais, en allemand, mais bon, si j'arrive à m'exprimer…
Oui voilà, donc pour moi, apprendre à m'exprimer, ça, c'est ma part de responsabilité, c'est l'escalier que je peux emprunter pour rejoindre l'autre, quand je dis l'autre, c'est celui chez qui je suis, mon pays d'accueil…
Si tu viens en Belgique, tu sais que tu parles français, fais des efforts pour parler néerlandais, tu mets la chance de ton côté… ce n'est pas en mettant la chance de ton côté qu'on va te dire « tiens prends », mais au moins tu remplis ta part du contrat…
S'ils avaient des difficultés, c'était à cause des étrangers, s'ils avaient du chômage, c'était à cause des étrangers, si ça ne se passait pas bien dans le quartier, c'était à cause des étrangers alors que ce n'est pas vrai quand on contrôlait il y avait de tout, mais on avait cette image des étrangers…
On fait profil bas, enfin on… à ce moment-là ils faisaient profil bas parce qu'on vient de l'étranger, on est étranger ici, on va essayer de s'intégrer, on va … faut pas … comment je vais dire… chercher les problèmes… voyez donc euh voilà
Pour moi, j'étais petit, c'était facile, mais pour ma sœur et mon frère, ils avaient déjà 12-14 ans, ce n'était pas facile pour eux. À l'école, surtout la première année, pour eux c'était un désastre. Et ma sœur rentrait parfois à la maison en pleurant, il y avait certaines choses qu'elle ne comprenait pas ou qu'elle ne pouvait pas exprimer comme

elle le voulait… les deux premières années, c'était un peu difficile, mais après… on a assimilé, on a compris et voilà…
Moi j'ai eu une faculté d'adaptation très rapide, je me suis très vite adapté, pour nous, c'est allé vite. Il y a des gens qui sont là depuis des années et leurs dossiers ne sont même pas entamés, ils sont là, ils n'ont pas de suite, mais nous, comme notre dossier est un peu officiel, en 7-8 mois, on a eu les papiers. C'est comme ça, on est là… il faut s'intégrer dans la vie, on a quitté le centre, on a loué…
Au début, j'ai remarqué que les gens étaient encore un peu fermés, mais ensuite la situation a un peu changé, car il y a beaucoup d'asbl sur le terrain qui font des choses d'intégration… Je fais également partie d'une asbl, qui organise des choses pour aider les personnes qui viennent d'arriver, pour les aider à connaître leurs droits et leurs devoirs ici, et j'aime beaucoup ce genre d'organisation et il y en a beaucoup dans la région qui font ce travail…

6.4 Les « Nous » et les « Eux »

J'ai encore le choix, je ne suis pas obligé de rester en Belgique et j'ai très souvent voyagé, très très souvent, mais je suis toujours revenu en Belgique, c'est là que… je ne dirais pas que c'est là où sont mes racines, mais c'est là que je trouve ma quiétude…
C'est bizarre, ça va peut-être vous choquer, mais je me sens plus belge que marocaine…
Ce que j'essaie toujours de leur dire et l'on essaie de leur donner le maximum de notre culture, mais tout en leur disant qu'elles ont une part, elles ont aussi quelque chose de la Belgique ici aussi…
Souvent on ne pense pas que je suis turque, à chaque fois on pense que je suis belge, je veux dire, je n'ai jamais réellement eu de problème. En plus moi je suis née ici donc…
Ici, tout le monde est traité de la même manière. Dans notre pays, ce n'est pas du tout comme ça.... c'est ce qui fait la différence entre ici et là-bas....
J'ai été socialisée essentiellement en Belgique, vraiment j'ai vécu ma vie en Belgique, la manière dont j'ai atterri en Belgique… je me définis en tant que Belge… totalement…
Oui, c'est difficile dans le sens où on se retrouve finalement dans un pays qu'on ne connaît pas…
On dit que l'histoire est écrite par ceux qui ont gagné, par les vainqueurs, quand l'histoire elle dit, elle vous montre qu'il y a des gens qui peuvent justifier encore qu'on ait coupé des mains à des Congolais… bien sûr que c'est des choses qui tendent à maintenir un climat ou il y a une race qui se croit plus forte que l'autre, voilà bien sûr….
Moi je dis toujours en Belgique des fois qu'on n'est pas considéré comme des Belges parce qu'on est d'origine turque, mais quand on va en Turquie, c'est pareil on n'est pas considéré comme des Turques… Donc, finalement on n'appartient ni à l'un ni à l'autre…
En venant en Belgique, je pensais qu'il n'y avait pas de pauvres et que toute personne blanche était plus intelligente que moi. Ce n'est qu'en arrivant en Belgique que je me suis rendu compte qu'en fait il y a des cons aussi en Belgique, il y a des idiots, il y a des pauvres, il y a de tout comme chez moi et j'ai dû me déconstruire, alors je me suis dit « eux aussi vont pouvoir se déconstruire en se rendant compte, ne fusse qu'à travers moi, que j'ai les mêmes sentiments qu'eux, j'écoute la même chose, je vois les mêmes

films, je vais dans les mêmes lieux et je n'ai pas un comportement de sauvage… et ça a pris un an pour qu'ils puissent m'apprivoiser comme on apprivoise un animal et… j'ai été apprivoisée…
Je n'avais pas envie d'aller dans n'importe quel pays et comme la Belgique avait colonisé le Rwanda et que je connaissais la Belgique par les livres, et que j'avais eu des professeurs belges, je pensais que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais faire la différence. Grâce à mes livres et au fait que j'avais eu des professeurs belges, j'ai pensé que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais tirer le meilleur parti de mes connaissances, puisque je connaissais des professeurs que j'avais eus à l'université et qui venaient de l'Université « d'Antwerpen ». Ainsi, lorsque je suis arrivé en Belgique, je n'ai pas reçu l'accueil auquel je m'attendais, au contraire, j'ai immédiatement été placé dans un centre fermé à l'aéroport et traité comme un aventurier. …
Tu as beau avoir tes papiers… moi je dis toujours, on a les papiers belges, oui, on est nés ici, oui, mais on n'a pas la peau belge…
Nous on est toujours des immigrés… on est des immigrés là-bas, au pays, et on est des immigrés ici, en Belgique… On n'a pas choisi d'être ici !
On est des étrangers ici et on est des étrangers là-bas, au pays. On est toujours des immigrés…
On n'a pas choisi d'être ici, ce n'est pas un choix… on ne nous a pas dit, du jour au lendemain « Whoohoo, vous voulez aller en Belgique ? » non… c'est papa qui les a ramenés, et moi, je suis née ici… je n'ai jamais choisi d'être ici…
Si je savais que c'était comme ça, je ne serais jamais venu. Je préfère me faire insulter par un de mon bled qu'ici hein … on n'est pas chez nous ici…
Si tu es belge, mais que tu ne fais pas de choses, tu es quand même quelqu'un de bien. Mais dans mon cas, si tu es bien, tu es bien parce que tu fais des choses parce que tu as prouvé que… je dois gagner mon honnêteté et j'ai gagné ma place…
Moi, l'état belge n'a pas investi dans mes études, je n'ai pas eu d'allocations familiales depuis que je suis jeune, je suis une main-d'œuvre potentielle à utiliser… c'est l'avantage pour le pays… si on vient travailler ici, ce n'est pas pour nous, c'est parce qu'ils ont besoin que je suis là… le jour où ils n'auront plus besoin de moi, je serai parti, donc je ne suis jamais venu pour voler votre travail....
Donc moi je pense que pour améliorer le racisme en général, il faut commencer par soi-même … moi je viens du Togo et ma culture est forcément différente de la culture du Belge ou de la culture de l'Occident en général, alors je donne un exemple, je sais que, quand je suis chez moi au Togo, je parle à une personne plus âgée que moi, je n'ai pas le droit de croiser les pieds et je n'ai pas le droit de fixer cette personne comme je vous fixe, je dois baisser la tête. Et je sais que dans la culture occidentale, quand je vous fixe, ça veut dire que c'est la vérité, la bonne posture c'est de croiser les pieds. Donc pour moi, c'est l'une des solutions, je dois savoir d'où je viens, qui je suis, comment on vit chez moi et comment je vis dans mon pays d'accueil…
Celui qui investit son argent, il veut voir l'entreprise fonctionner, il n'est pas là pour voir si les Belges travaillent… au contraire, quand il engage un Belge, le Belge vient travailler pendant une semaine, et ensuite il arrête de travailler pendant une semaine… Eh bien, il prend un nègre, il vient toujours, il n'est jamais malade… c'est ce dont nous avons besoin… nous devons faire fonctionner le pays.

6.5 Les traumatismes de l'exil

Je suis née en Éthiopie et déjà le fait que je sois née en Éthiopie, eh bien ça en dit long sur mon parcours migratoire, étant donné que mes parents sont des réfugiés politiques, ils ont été contraints de fuir le Rwanda durant la période de génocide…
J'ai un grand frère et une grande sœur qui, eux, ont vraiment vécu le génocide à proprement parler, et je peux vous dire que je porte le bagage traumatique de cette histoire…
J'ai pris un sac et quelques vêtements et je suis allée dans quelques villages plus loin en espérant que la paix revienne. Et voilà, je me suis retrouvée, déjà une semaine après, quasi à la frontière. Donc j'ai traversé… pour ne pas rester trop longtemps… J'ai traversé 6 pays.
Je suis allée au Burundi, on ne nous a pas accepté, je suis allée au Congo, je suis restée là-bas et puis 2 ans après, la guerre a éclaté. J'espérais toujours, pendant ce temps-là, de pouvoir rentrer chez moi et quand la guerre a éclaté je me suis dit « ce n'est pas possible, ils sont en train de nous fusiller »…
Tu arrives dans un pays où tout te renvoie à une sous humanité… que tu n'es pas comme un être humain normal, que tu es un sous-humain… ça donne un choc dans notre identité, une cassure identitaire, tu perds la conscience de qui tu es réellement
Les enfants ne comprennent pas pourquoi il y a une différence de traitement, ils nous reprochent « pourquoi vous nous avez amenés dans un pays qui ne va pas nous aimer, vous auriez dû rester chez vous et vous battre »…
Nos enfants nous reprochent énormément notre silence, nous reprochent qu'on ne se batte pas, nous reprochent d'accepter les humiliations parce qu'ils trouvent que soit on se bat ici, soit on aurait dû rester là-bas pour se battre, mais fuir chez nous, pour venir subir des humiliations, ils trouvent que ce n'est pas acceptable…
J'ai essayé de retracer la généalogie de cette peur et je pense qu'elle découle directement de mes parents, le fait comme je disais, de ce vécu de précarité avec les fractures qui provoquent des disputes à la maison…
Je ne suis pas fille unique, j'ai un grand frère et une grande sœur qui, eux, ont vraiment vécu le génocide à proprement parler, mais je peux dire, plus ou moins, que je porte le bagage traumatique de cette histoire…
Vous voyez, tous les passages que je vous ai expliqués concernant le voyage de mes parents, les nombreux pays qu'ils ont traversés et que je n'ai pas connus, toutes ces choses que j'ai vécues en leur posant des questions…
Je me suis rendu compte qu'au fur et à mesure de ma vie j'avais du mal à nommer et à me repérer d'un point de vue temporel sur qui j'étais, à quel moment et je pense que c'est vraiment ça qui fait écho à une personne qui est issue d'une migration, c'est vraiment toutes ces zones de flous, ces moments qu'on réalise en famille et toutes ces décompositions…
La chute sociale, je pense que ça a vraiment détruit mon père. Déjà le déracinement, quand je regarde mon père, j'ai l'impression qu'il n'a pas vécu avant la Belgique. Alors qu'au contraire, mon père a fait des choses incroyables dans sa vie, il était dans le monde politique, dans les relations internationales, il était un homme très respecté, un homme riche qui avait une famille… et puis, l'immigration, le génocide…

C'est quelque chose qui a tué le sommeil de mon père… Mon père a vraiment fait cette coupure, cette scission entre lui et tous les gens du pays… c'est vraiment une mort sociale, ce n'est pas une vie…
Et son rôle de père, j'ai l'impression que ça s'est arrêté au moment où il nous a amenés en Belgique et j'avais beaucoup de rancœur vis-à-vis de lui, mais j'ai commencé à pardonner quand il m'a expliqué qu'il voulait nous sauver la vie, il a réussi à le faire, c'était son objectif, point. Aujourd'hui, je suis reconnaissante et je le comprends, je n'arrive pas à pardonner, mais je le comprends…

6.6 Les traitements différenciés à l'école

En fait mon papa est très blanc de peau et il a les yeux brun clair donc avant que l'on connaisse son nom, on croit qu'il est italien ou espagnol et donc au début on le traite bien entre guillemets… et par la suite, quand ils ont appris qu'il s'appelait A. H. A. et bien là ça changeait d'un coup…
Mon frère… un des professeurs qui lui a dit carrément « avec moi tu ne réussiras jamais, tu peux te brosser tu n'auras jamais cet examen » et mon frère lui demandait « mais pourquoi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? » le prof lui disait « je ne sais pas, ta tête ne me revient pas… »…
Moi j'ai fait mes études, j'ai été très bien intégré, j'ai eu mon diplôme du supérieur… par contre mon frère et ma sœur ont eu plus de mal, car ils étaient un peu plus grands…
Il y a une certaine peur, il y avait une certaine peur à l'approche. Ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre parce qu'il est différent, parce qu'il a un accent, c'est… heu… sa couleur de cheveux est différente, mais bon ça je … je mets ça sur le compte de la méconnaissance, hein. Je mets ça sur le compte de l'ignorance.
Eh bien moi, ce n'est pas du tout pour me vanter, mais j'ai toujours été dans les meilleurs élèves de la classe, en primaire j'étais premier de classe, en secondaire mon diplôme de compta je l'ai eu avec une grande distinction. Moi je n'ai pas eu de mal à l'école…
On n'avait pas les moyens… Moi, mes parents me donnaient 5 francs, j'étais gêné quand on m'appelait devant tout le monde, alors que les autres donnaient 100 francs, 200 francs… à ce moment-là je trouvais que c'était très humiliant…
On avait un prof qui était très colérique et qui tirait les oreilles, il tirait vraiment les oreilles des enfants, mais … je ne me rappelle pas, je n'ai pas de souvenir en tout cas de racisme…
En secondaire, mais je l'ai compris seulement après… ils n'avaient pas d'élèves en allemand, il leur fallait des élèves pour l'allemand, ils se sont dit « on va aller chercher les étrangers », et ils ont fait une classe en Allemand où il n'y avait que des étrangers… mais c'est après que l'on comprend, l'allemand, ça nous servait à rien du tout, en tout cas, ça ne m'a jamais servi…
Les profs… c'était exclusivement des profs blancs, qui venaient avec certains récits… Je me rappelle de la prof de français, elle disait "écoutez, moi quand je suis avec mes collègues ou mes amis et que je dis que j'enseigne dans cette école, les gens s'inquiètent pour moi… J'ai évolué avec ces récits-là en secondaire…
Alors, nous, on se posait la question, qu'est-ce qu'on représente en tant qu'élève ? En tant qu'élève noir ou arabe, est-ce qu'on est des terroristes, est-ce qu'on est des racailles ou des voyous ?...

J'ai fait une statistique dans ma propre classe, pour voir combien d'étudiants noirs avaient réussi leurs études, et on tombait vers un 2 pour cent quoi, et j'avais inclus les personnes métisses…
Une fois à l'école, un éducateur, parce que je n'avais pas mes papiers en règle, mais l'école m'a quand même permis d'assister aux cours, cet éducateur m'a fait une remarque : « L'un d'entre vous est déjà retourné dans son pays et bientôt vous aussi ». À cette époque, j'avais 14-15 ans, alors ça m'a marqué, je ne l'oublierai pas, ça m'a fait mal…
Mais mon enfant qui a 15 ans aujourd'hui, si depuis l'école maternelle on lui a fait comprendre qu'il vaut moins qu'un autre, sur quoi il peut se construire ?
J'arrive ici avec une fille de 9 ans qui ne connaît pas la langue et qui n'était pas scolarisée. On l'a mis directement en 4ème. Je supplie pour qu'on la mette en 1ère année primaire… rien à faire, on la met en 4ème. Vous voyez, bien évidemment, que dans des conditions pareilles, l'enfant ne peut pas récupérer 4 ans si on ne l'a met pas au niveau des autres… donc elle a été installée au fond de la classe, on a fait comme si elle n'existait pas… on attendait qu'elle grandisse et qu'elle ait 12 ans et qu'on l'envoie dans la scolarité professionnelle…
Mon fils a 6 ans, il est venu me dire « papa, papa, mes copains ont dit, de toute façon, tu es le seul qui n'est pas blanc parmi nous ». Il est métis … A 6 ans déjà…
Il y avait un formateur qui donnait le cours de néerlandais, qui, dès le départ, insinuait que généralement les personnes d'origine nord-africaine, avaient du mal à parler néerlandais. Il disait « oui tu vois, ce son-là, vous, vous ne saviez pas le faire… ». Je trouvais ça assez bizarre comme réflexion et ce professeur avait tendance vraiment à me stigmatiser pendant le cours…
Et j'ai été voir la directrice du Forem, j'ai été lui dire « écoutez madame, moi le cours de néerlandais, je n'ai plus trop envie de le suivre parce que le professeur, chaque fois il me stigmatise par rapport à mes origines, il me stigmatise par rapport à ce que je représente et j'ai l'impression qu'il est raciste » j'ai fait comme ça…
On était là pour apprendre et on avait l'impression qu'on avait quelqu'un qui était en permanence à faire des insinuations sur nos origines, ce qu'on est voilà, donc ça c'était assez inconfortable…
J'ai pu m'inscrire à une formation au Forem, vu que je n'avais pas encore pu obtenir l'équivalence de mes diplômes à l'époque… J'ai eu la chance de faire un stage et, au cours de ce stage, j'ai pu obtenir un CDI, pour un hôtel qui avait besoin de réceptionnistes…
Ils m'ont dit de tout recommencer si je voulais faire l'université… ma première année en BAC1, et là j'ai dit « ce n'est pas possible, je ne saurai pas ! je dois d'abord m'intégrer, je dois d'abord scolariser ma fille et faire le suivi pour ma fille et c'est pas possible ! »

6.7 La stigmatisation et la non-reconnaissance sur les lieux de travail

Ce travail m'a permis d'obtenir mon séjour en Belgique, donc de pouvoir m'intégrer et c'était mon objectif dès le départ…
Ce travail m'a permis, dans le privé, de faire avancer mes autres projets qui étaient ben de pouvoir me marier, d'avoir des enfants…
Clairement, avoir un travail c'est quelque chose qui permet vraiment de s'intégrer, d'être … de se sentir déjà respecté et évidemment le regard était différent parce que …

Non au niveau de l'emploi je n'ai jamais eu de problème… je pense que le fait d'être étranger sur ce cas-là n'intervient pas, c'est peut-être la volonté, si la personne a envie de travailler, quelle que soit l'origine, s'il travaille bien, l'employeur peut être va faire attention à sa nationalité… mais bon, quelqu'un qui travaille bien il ne regarde pas à ça, en tout cas moi j'aurai réagi comme ça…
Avec les collègues de travail, ça se passe bien, ce n'est pas toujours évident… mais j'ignore beaucoup de choses, vous voyez, le comportement des uns envers les autres, les considérations des uns envers les autres…
Au niveau des collègues, il y en avait qui n'osaient pas parler, de vous adresser la parole, ou quand on est assis autour d'une table, on ne vous approchait pas. Les personnes qui m'approchaient étaient presque toutes de la même origine que moi, par exemple. Et très souvent isolé eux aussi hein ! Donc il fallait se battre pour prendre la parole, pour participer à tel ou tel métier ou à telle ou telle activité. Voilà…
Et donner son avis sur un cas ou une situation et les gens n'en tiennent pas compte bien entendu. Et les mêmes suggestions qui sont faites, quand ça vient d'une autre personne, bien sûr on prend ça en compte. Et ça, c'est quelque chose qui arrive très souvent heu dans la vie professionnelle
On n'en parle pas à la direction parce que les gens qui sont concernés nient tout en bloc. Et la direction a du mal à reconnaître ces faits, bien sûr. Avoir des preuves c'est délicat, hein, c'est délicat.
On te dit « Ce n'est pas contre toi, mais nous allons engager quelqu'un d'autre comme chef, mais en fait c'est toi le chef, mais tu dois rester derrière. Tu verras, cela attirera mieux les clients… »
« Non non non, officiellement tu joues le second rôle, mais officieusement c'est toi qui diriges la cuisine. Mais quand il y a les clients, c'est l'autre à qui on s'adresse. »
À cause de ta couleur… bon, il y a toujours des gens qui vous disent « les noirs sont comme ça », qui trouvent des phrases pour vous choquer… qui essaient de vous choquer pour voir si vous vous découragez ou… il y a toujours des gens qui vous disent « les noirs sont comme ça », qui trouvent des phrases pour vous choquer… qui essaient de vous choquer pour voir si vous vous découragez ou… on pourrait dire que c'est de la jalousie, ou je ne sais pas… ils voient.... « Celui-là prend notre place ».... Alors je dis à mes collègues « Heureusement que l'entreprise n'appartient pas à certaines personnes, sinon nous ne serions pas là pour ce travail »… ils nous auraient déjà jetés dehors…
J'étais presque quelqu'un qui a eu de la chance qu'on va dire. Parce qu'au bout de deux ans avec un titre de séjour provisoire donc c'est-à-dire un titre de séjour qu'on prolonge tous les mois, obtenir un CDI c'était très rare…
Un collègue qui avait tendance à tenir des propos un peu discriminants, voilà, il va voir une personne qui ramasse les poubelles dehors et il me dit « en fait ta place est là, c'est à l'extérieur ! »
Je dois avouer qu'un jour j'ai eu un trop plein par rapport à ce qu'il faisait et disait et j'ai dit « écoute, si ça continue comme ça, ben moi je vais en parler au directeur, que je commence à en avoir assez que tu fasses toujours allusion à mes origines, à comment je suis, etc. donc ça commence vraiment à … »
Quand on est à deux par exemple à la réception… certains clients vont choisir ma collègue belge et pas moi nécessairement … mais je n'en fais pas un problème particulier vu que… c'est des petites choses qui arrivent…
Lorsque je suis à la réception avec ma collègue belge… on se retrouve clairement face à des clients qui préfèrent attendre d'être servis par ma collègue plutôt que par moi…

J'ai par exemple eu l'occasion de faire certaines propositions en réunion… C'est genre « oui oui oui » et puis bon on note ou on fait croire que ça a l'air intéressant et puis on n'en tient pas compte du tout …
Sur 15 ans, on a toujours ces clients qui ont un ressenti pas très bien, on sent qu'ils ne sont pas contents de nous voir. Est-ce qu'on doit tout mettre sur le compte du racisme ? je ne sais pas, mais il y en a qui ont parfois une attitude un peu hostile ou agressive clairement parce qu'on est là derrière le desk…
Cette forme de racisme un peu déguisé qui fait qu'au final des collègues qui sont moins expérimentés que vous passent devant vous …
Les gens au travail aiment bien papoter, aiment bien parler de tout… ça fait que parfois on est exclus de certaines conversations parce qu'on est pas culturellement dans le même bain …
Oui le plafond de verre oui, à tous les niveaux et dans l'hôtellerie en général il y a un plafond de verre … je ne sais pas dire avec certitude si c'est lié à mes origines, je ne peux pas l'affirmer, peut-être autre chose, mais nous en tant qu'étranger en Belgique…
Après j'ai travaillé à l'aéroport… et là oui, j'ai vu du racisme… Non pas vis-à-vis de moi, mais vis-à-vis des passagers par exemple. Des collègues qui, à des femmes à mobilité réduite qui étaient voilées, au lieu de dire que c'étaient des PMR, ils disaient que c'étaient des PMC, des poubelles quoi…
Au niveau de l'école primaire, il n'y a pas de noirs parmi les enseignants… pourquoi ? parce qu'on les fait échouer pendant les stages, parce que… il y a encore un racisme latent, qui fait que les enfants sont sacrés, et qu'on ne veut pas les mettre entre les mains des noirs
Mon engagement n'a pas été facile, ça a été sur un défi, sur une confrontation. Au bout de 4 mois, on m'a donné un ordinateur et une table et une chaise… 4 mois, on ne m'a rien proposé, c'est aussi une violence, je n'ai pas été accompagnée … rien du tout… on m'a demandé de produire quelque chose… comment veux-tu produire quelque chose dans un lieu que tu ne connais pas et en plus tu viens d'ailleurs ?
C'était la première fois qu'ils avaient des noirs en face, et en plus, noire et femme et en plus éduquée… c'est rare… d'habitude, ils voient des noirs, ils voient des Arabes, mais c'est dans des postes subalternes où ils savent très bien quoi faire avec, mais des femmes, noires et qui ont une éducation, c'est trop difficile de savoir comment discuter, quoi faire… c'était l'inconnu total…
Pour mon entretien d'embauche, je suis arrivée et je suis allée au secrétariat en disant que je devais voir Monsieur X, qui était le directeur à l'époque. Et là, la secrétaire me dit : « Non, ce n'est pas possible, va voir Y ». Y était la personne qui accueillait ceux qui venaient pour la formation en alphabétisation… car la dame qui m'a accueillie, selon elle, étant une femme noire, j'étais venue pour l'alphabétisation et il n'y avait aucune raison de voir le directeur…
Donc, dès que tu es noir, tu es pour l'alphabétisation et c'est ce qu'on appelle le racisme structurel, cela signifie qu'il ne vient pas de l'intention des gens de faire du mal, mais de donner une représentation de ce qu'est cette communauté…
Mon employeur me dit « je ne peux pas te mettre au comptoir pour servir les gens parce que comme tu es noire, ma clientèle va fuir, mais je vais t'engager à mi-temps pour travailler en laboratoire où on ne te voit pas, de toute façon tu as beaucoup de compétences
Moi je pense que mon employeur n'était pas raciste, il avait une vraie peur, pour moi sa peur était réelle, en étant au comptoir, les clients allaient fuir…

Dans les mains des noirs, on confie les malades, dans les mains des noirs, on met les personnes âgées, dans les mains des noirs, on met des outils, des matériaux, dans les mains des noirs, on y met les morts, mais ce qui est sacré les noirs n'y touchent pas…
C'était un contrat déclaré… 4 heures déclarées, 4 heures qui n'étaient pas déclarées, donc il me faisait travailler 4 h en noir et 4 h déclarées… Moi personnellement, je ne suis pas dans les mafias, je ne fais pas tout ça… comme je venais de perdre mon boulot, je me suis dit "bon je vais quand même essayer de travailler "de montrer que bon… et puis finalement il me fait un contrat CDI, mais après il a commencé à me traiter de… même si je travaillais comme un fou, je quittais chez moi à 10 h pour retourner vers minuit, minuit 30 parce que c'était des heures coupées… Bref il m'a traité de tout genre, c'était la seule personne qui m'a traité comme un noir, il parlait toujours de la peau noire, des africains et tout et tout…
Il voulait… que personne ne tombe malade… vous ne pouvez pas tomber malade et vous devez travailler tous les jours et si vous tombez malade c'est comme si vous négligiez votre travail et pour lui c'est une perte de revenu et son équipe doit être là, toujours, toujours ! J'ai dit « mais au travail, si quelqu'un arrive avec un certificat de maladie, il est normal que le certificat soit pris en compte » … mais il a dit « non, chez moi, les gens ne tombent pas malades, s'ils le font, je les mets dehors ». J'ai dit que j'appellerais mon syndicat et il a dit que si j'appelais mon syndicat, ils me mettraient dehors… Je me suis dit, ok, je vais le faire quand même, parce que nous sommes dans un pays… un pays qui a des lois, qui respecte les lois, les lois sociales et toutes les lois en fait..
J'appelle mon syndicat, et le syndicat me dit « écoute… s'il vous a traité de noir, s'il vous a traité de nègre… il faut porter plainte ». C'est comme ça que j'ai porté plainte et j'ai même abandonné le travail, je suis parti comme ça…
Je parlais à mon syndicat, je parlais, et lui disait « tu vois, les Africains, les Africains… ». J'ai dit « les Africains ont fait quoi ? C'est parce que j'ai la peau noire que tu m'appelles Africain… mais qu'est-ce que les Africains ont fait de mal ? Arrête de me traiter comme ça parce que les Africains n'ont rien fait… » Alors quand j'ai dit ça, il a commencé à nier, à s'éloigner comme s'il n'avait rien dit…. mais malheureusement pour lui, je l'avais enregistré….
Tout ce que j'ai vécu quand j'ai travaillé avec la dame qui était raciste, j'ai eu des remords, j'avais des problèmes tout le temps, je pensais toujours.... Devrais-je retourner d'où je viens où continuer avec elle ? Parce qu'elle me courait toujours après… elle était toujours après moi, et ça m'a vraiment énervé. Elle a peut-être pensé que j'étais une vache à lait, quelqu'un qui… quelqu'un qui pouvait tout faire, alors… Alors c'est ça, je me suis dit : « Je ne vais pas me mettre ça dans la tête », mais quand je travaillais là-bas, je rentrais à la maison, je me sentais mal, je me sentais hors de moi… J'étais hors de moi…
Parce qu'avant je travaillais comme surveillante d'enfants, et on était deux femmes voilées… et une des mamans dit à l'institutrice : « moi je ne veux pas que cette dame la garde mon enfant »…
Il y avait une femme qui venait déposer son enfant à l'école, c'est la seule qui se garait en infraction quoi, tu as le droit de déposer et partir, pas de descendre, elle, elle descendait. Et ce jour-là, je dis à la dame, excusez-moi, vous êtes en infraction, elle répond « retourne dans ton pays toi… espèce de sale imbécile, Arabe, retourne dans ton pays », devant la directrice devant tout le monde…
Après l'école, quand j'ai postulé pour un emploi, au moment de l'entretien, eh bien, le gars qui me reçoit en entretien ne savait pas que j'étais d'origine turque, mais quand il voit ma carte d'identité « Ah, tu es turc ! », il fait une tête étonnée, tu vois… Il était un

peu choqué, il pouvait deviner à mon nom que j'étais étranger, mais peut-être que le gars ne s'attendait pas à voir une carte d'identité étrangère… J'ai vu son visage changer, mais c'est vrai que pour certaines choses, la carte d'identité étrangère… surtout avant, la carte d'identité étrangère était en papier…
Alors, je me suis dit 'il faut que je commence par travailler "commencer par taper aux portes, aller au CPAS, "qu'est-ce qu'il faut faire ? ", faire le CV… bon on a fait des études au pays, mais ce n'est pas la même chose ici, donc pour faire valoir les diplômes, comme on est des réfugiés politiques, ce n'est pas évident d'avoir le diplôme original, ça devient compliqué donc il faut se réorienter…
Au boulot, il y avait un collègue là … lui, il montrait réellement son opposition par rapport aux étrangers hein, que ce soit Arabe ou noir, il le disait, mais on s'en foutait. Un jour, on était en train de faire quelque chose, il était en train d'expliquer les palettes, il y en a plus résistante que d'autres, ça s'appelle des palettes « slaves », alors, il expliquait que ces palettes-là, c'est comme les esclaves… il voulait dire ça pour choquer les gens…
Et il y avait un endroit où on mettait les manteaux, c'est des collègues qui m'ont dit non, non, non, "tu ne peux pas", tu ne mets pas ton manteau là, tu mets ton manteau sur ta chaise". J'ai demandé « mais pourquoi je ne peux pas ? » ils m'ont dit « non, non, non, les noirs ils ont des odeurs » …

6.8 Les refus accumulés dans l'accès au logement

C'était difficile pour trouver un appartement… vu ma couleur de peau, vu la situation que j'avais, ma femme devait accoucher, et tout et tout…
Je téléphone pour un truc à louer, on me dit que c'est déjà loué, mais vous repassez trois mois après, c'est encore là…
Il y avait un truc à vendre près de chez moi, je téléphone et le monsieur me dit « ah mais oui, c'est un bel appartement » il est là, en train de décrire l'appartement, et après il me dit qu'il va le louer à un ami … et finalement, il m'a dit, je vous rappelle dans les 72 heures et il n'a jamais appelé…
C'est là que les problèmes ont commencés, quand tu quittes le centre d'accueil, pour louer, c'est un problème, quand tu appelles et que le monsieur entend ton accent, il dit « c'est déjà loué » pourtant ça ne l'est pas… ce n'était pas évident hein…
Finalement, j'ai eu la chance de trouver un monsieur qui m'a loué son appartement, il ne fait aucune distinction, car le CPAS paie directement… Parce que le CPAS peut aussi mettre l'argent sur votre compte et vous payez, j'ai dit non, vous payez directement. Donc, ça s'est bien passé…
C'était au niveau surtout du logement que le problème se posait, au niveau de trouver un logement
Si on ne connaît pas … si on n'a pas une relation comme moi j'ai eu la chance d'avoir, par mon frère qui connaissait quelqu'un, si on n'a pas tout ça, louer un logement c'est très compliqué, c'est des grands obstacles…

6.9 Les regards et les peurs liées au port du voile

On a fait une excursion à Strasbourg de quelques jours donc là forcément dans la rue je mettais le voile. Je sais que ça a choqué les professeurs et sur les photos, une amie qui était voilée aussi qui était avec moi en classe, bien on n'était jamais dans les photos que le directeur prenait…
Quand j'ai commencé à mettre le voile, mon père a eu peur … ce n'est pas qu'il ne voulait pas, mais presque… il m'a dit « tu es sûre de toi ? », « enfin, n'oublie pas qu'on est en Belgique, les gens ne sont pas toujours cool » heu il m'a vraiment mis en garde jusqu'à me faire douter en fait de mon choix, mais voilà
Mon papa lui est plus pudique sur ces sentiments, si je lui en parle, il va me dire 'oui, mais je t'avais mis au courant, je t'avais bien mis en garde heu de ce que ça allait amener… mais bon lui il est plus terre à terre. Il va me dire bien je t'avais prévenu, si ça ne va pas tu n'as qu'à l'enlever.
Le monde du travail me fait un peu peur parce qu'à mon avis heu je pourrai faire une croix sur mon voile…
Avec nos professeurs on n'en parle pas, pas vraiment, et d'ailleurs dans ma classe je suis la seule voilée, donc je pense que ce n'est vraiment pas un sujet qui intéresse…
J'ai eu une bonne scolarité, moi, je n'ai pas eu de problème à l'école… mon problème, il a commencé quand j'ai mis ça, quand j'ai mis mon voile…
Comme je travaille à l'administration communale… donc automatiquement je monte et descends, je passe et il y a du public qui vient … bon, je représente quand même la Commune. Les gens rentrent donc c'est bonjour madame, bonjour monsieur… Eh bien, devant moi, les gens ne répondent pas. Et je sais que c'est par rapport à mon voile. Ça j'en suis sûre et certaine, je sais que c'est par rapport à mon voile… ils te regardent… mais bon, ça me passe au-dessus de la tête, je m'en fous, moi je le fais par éducation, parce que j'ai été éduquée comme ça… Qu'ils répondent ou pas, je m'en fous…
Parce qu'avant je travaillais comme surveillante d'enfants, et on était deux femmes voilées… et une des mamans dit à l'institutrice : « moi je ne veux pas que cette dame-là garde mon enfant »…

6.10 Les agressions physiques et les rapports à la violence

Les micro-agressions

J'ai quand même eu des moments où j'ai eu des gens qui ont tenu des propos racistes envers moi, une dame qui m'a agressé…
On te dit « Chez vous, comment fait l'avion pour atterrir si vous vivez dans des arbres ? » Je lui ai dit gentiment « Et votre ambassadeur, il fait comment lui pour atterrir ? il habite sur le plus grand arbre alors ?? »
Il y avait un formateur qui donnait le cours de néerlandais, qui, dès le départ, insinuait que généralement les personnes d'origine nord-africaine, avaient du mal à parler néerlandais. Il disait « oui tu vois, ce son-là, vous, vous ne saviez pas le faire… ». Je trouvais ça assez bizarre comme réflexion et ce professeur avait tendance vraiment à me stigmatiser pendant le cours…
Je suis dans la rue ici, je vois un garçon qui passe, il me dit « Mamadou, pourquoi tu me regardes ? », je ne peux pas le regarder… un petit de 12 ans hein, il était avec son prof, ils

étaient une dizaine… il me dit « Mamadou, retourne-toi hein ». Mais, ce petit, c'est ce qu'on lui apprend à la maison ?...

Les agressions physiques

J'étais en pleine rue, je passais comme ça, et je me suis fait agresser, personne ne s'est arrêté… Agressé physiquement, avec des coups de pied, je suis allé à l'hôpital… Je pleurais tellement j'étais ému. Et je me suis dit, si c'était un caucasien agressé par 3 noirs, qu'est-ce que ce serait ?

Une fois il y a des gosses qui m'embêtaient et ils m'avaient frappé… je l'avais dit à mon père, une fois, deux fois, trois fois et puis une fois mon père… il s'est énervé… et il est venu, le tourne vis était dans sa main puisqu'il était en train de dévisser… ils n'arrêtaient pas de m'insulter « retourne dans ton pays, etc. » et mon père s'était battu avec eux. Ça, je m'en souviens, je m'en rappellerai tout le temps, tout le temps, il m'a défendu…

La police

Quand vous voyez la police qui est à 400 ou 500 mètres et qui fonce avec des sirènes pour juste venir vous demander vos papiers, alors que vous êtes tout simplement en train de marcher dans la rue, je dis que c'est par rapport à ma couleur de peau tout simplement, mais quelles preuves j'ai pour avancer et qui soit reconnue ? Pour moi c'est du racisme pur et dur tout simplement.

J'ai rencontré une fille qui venait chez moi… un jour, le matin, il y a trois policiers des stups qui rentrent chez moi… bon ils ont perquisitionné pendant 2 heures, ils ont fouillé le sucre, le café et tout tout tout… ils ont tout retourné et après qu'est-ce qu'ils m'ont dit : « la maman, de la fille qui avait 29 ans, est venue porter plainte comme quoi sa fille sort avec un noir qui va l'amener faire la prostitution à Paris et qui fume des joints… » Moi, je ne fume pas, même la cigarette je ne la fume pas… mais les policiers m'ont dit « on est désolé monsieur, nous on doit faire notre boulot » …

Quand les policiers venaient, j'étais un peu le leader, donc franchement c'est moi qui ouvrais ma gueule et je connaissais les lois aussi, donc ça, ça irritait les policiers… et puis on contrôle ci, on contrôle ça et puis moi je leur répondais, je n'avais pas peur, plusieurs fois j'ai été auditionné… pour violence verbale, pour bousculade envers les policiers … plusieurs fois … et puis euh à un certain moment on en avait tellement mare que quand ils venaient on était sur nos gardes, on n'avait pas peur, on leur disait on a pas peur de vous…

La violence ne sert à rien

On arrive à surmonter ça par la résilience. C'est un fait, on ne peut pas changer la chose, il faut apprendre à gérer. Et apprendre à gérer ce n'est pas donner l'occasion aux gens de se comporter ainsi, sinon c'est imposer. Et imposer, il faut savoir la limite pour ne pas tomber dans la violence et puis revendiquer. C'est pour ça que souvent on voit dans les

quartiers assez chauds, assez chahutés la violence tout simplement. Quand on se sent rejeté et qu'on a tout ici, on ne peut s'exprimer que par la violence, voilà.
Je ne suis pas du tout violent, je ne soutiens pas du tout la violence, mais je comprends un peu l'état d'esprit de ces jeunes qui manquent de maturité justement, c'est pour cela qu'ils sont dans la violence.
… j'ai connu des gamins de 8-10 ans, souvent moins, qui disent « pourquoi je suis noir et pas blanc comme les autres ? », vous voyez ? Le même gamin, 20 ans après qui subit du racisme, il se pose la même question, il en veut à la société ! C'est difficile de dormir comme ça et souvent ces personnes tombent en dépression. C'est pour cela que tout à l'heure j'ai parlé de violence, bien que je ne soutienne pas la violence parce que la situation se passe, vous êtes victime, il faut avoir la force et le courage de prendre du recul…
Aussi, en ayant des enfants, je me suis dit il faut réfléchir, je ne veux pas laisser mes enfants aller à la dérive et à la violence et je ne veux pas que mes enfants deviennent les talibans de demain, je ne veux pas ça. J'ai envie de les accompagner en leur disant qu'ils n'ont aucun ennemi ici, personne n'est leur ennemi, mais c'est la société qu'il faut changer et on va évoluer ensemble…
Il faut miser sur le temps, se résigner sur le temps et ne pas avoir de réaction violente, car la violence, quand tu as une réaction spontanée, parfois c'est violent et ça ne te permet pas d'avoir la meilleure solution…
Moi, il y a des jours, je veux m'exploser… mais penses aux conséquences ! ça va servir à quoi ?? La violence ne sert à rien, il faut toujours se résigner, quand tu as la possibilité de parler à la personne, tu lui parles, mais parfois tu as beau expliquer, ils ne vont jamais comprendre parce que l'intolérance par exemple…

6.11 Les effets du racisme

L'isolement

Parce que quand vous êtes victime de racisme à un certain degré, quand vous rentrez chez vous, vous vous posez des questions, vous vous remettez en cause, vous doutez de vous-même… et puis vous vous en voulez aussi ! Puis, quand on est surtout jeune…
Psychologiquement ce n'est pas facile à vivre, c'est du dénigrement, c'est un manque de confiance en soi comme ça qu'on peut avoir et puis, on ne se sent pas bien tout simplement…
Il y a les effets même au niveau de la maison parce que quand on rentre, on n'est pas bien dans sa tête, on n'est pas bien et voilà donc, c'est très frustrant, et très difficile à vivre. Ça, c'est clair…
Mon estime de moi baisse et j'ai tendance à être malade, à avoir un mal-être parce que je subis un rejet et quand c'est ma personne qui est rejetée, mon mal-être peut m'amener à l'isolement, des tentatives de suicide, des dépressions…

La déshumanisation

Le mot que je pourrai trouver des effets du racisme c'est la déshumanisation, tu es né ailleurs auprès d'êtres humains et tu crois que tu es une personne humaine avec la dignité de l'être humain, mais tu arrives dans un pays où tout te renvoie à une sous humanité et

ce constat que tu ne fais pas partie des êtres humains normaux, que tu n'es pas comme un être humain normal, que tu es un sous-humain…
Ça donne un choc dans notre identité, une cassure identitaire, tu perds la conscience de qui tu es réellement…
Le racisme a vraiment détruit mon père. C'est une personne extrêmement instruite, plus que moi, il est intelligent, il aurait pu faire des choses incroyables, il aurait pu se réinventer totalement, mais le racisme l'a détruit. On ne lui a pas donné sa chance, et il ne savait pas, il n'avait pas les réseaux, on ne lui a pas dit, il avait aussi des enfants, alors c'était impossible de retourner à l'université, quand on a 40, 50 ans… Il a fini par être chauffeur de taxi, être chauffeur de taxi l'a anéanti…
La posture de mes parents, leur indignité, leur souffrance sociale, mon père… être étouffés par le système comme ça… Ça m'a traumatisé, voir mon frère détruit comme ça, ma sœur aussi, le fait d'être seul, j'ai mis des années à m'en sortir… le fait d'avoir toujours la projection du monde blanc sur ce que je représente aussi, ça m'a brisé…

L'implosion

Je pense que le racisme systémique et l'immigration ont détruit mes parents, ont détruit ma famille, ont détruit mon père…
Mon père, il noie ça dans l'alcoolisme. Ma famille est investie par plusieurs formes d'addiction… ma mère, c'est la religion, elle est très investie spirituellement et je pense que c'est ça qui lui a sauvé la peau…
Mon frère, ma sœur et mon père sont alcooliques, et mon frère et ma sœur c'est du cannabis et toutes ces choses-là… Je pense qu'on est tous en souffrance et que toutes ces choses-là, alcool et drogues, ce sont des anesthésiants par rapport à toutes ses souffrances sur lesquelles on ne met pas des mots…
Ma santé physique, j'en parle en plaisantant, mais en réalité mon poids est lié à cela, la précarité, le fait d'être pauvre, a joué un grand rôle là-dessus. Ma santé mentale, elle aussi, est évidemment mise à l'épreuve tous les jours avec les micro-agressions que j'ai subies à l'école, l'isolement, le harcèlement dont j'ai été victime.
Je pourrais dire qu'aujourd'hui moi, j'ai la phobie administrative. J'ai essayé de retracer la généalogie de cette peur et je pense qu'elle découle directement de mes parents, le fait comme je disais, de ce vécu de précarité avec les fractures qui provoquent des disputes à la maison… euh… ce vécu en tant que sans papier, en tant que demandeur d'asile et tous ces trucs-là…

L'explosion

Parce que quand tu es choqué, tu prends sur toi, tu pardonnes, mais tu n'oublies pas donc, tu es en train d'accumuler, d'accumuler…
Un jour, on va dire quelque chose qui sera plus grave, et ça va exploser et on ne souhaite pas que ça arrive parce que…
Moi, il y a des jours, je veux m'exploser… mais je pense aux conséquences ! ça va servir à quoi ?? La violence ne sert à rien, il faut toujours se résigner, quand tu as la possibilité de parler à la personne, tu lui parles, mais parfois tu as beau expliquer, ils ne vont jamais comprendre parce que l'intolérance par exemple…

6.12 Les postures stratégiques

L'oubli et le mutisme

Après on n'explique pas forcément aux enfants « j'ai eu une mauvaise journée parce qu'un monsieur m'a traité comme ça » … non ça je ne dis pas parce que je n'ai pas envie qu'elles fassent face, que mes enfants puissent faire face à ça…
C'est comme à mes enfants, je ne parle pas de choses de racisme, je ne parle pas de ça, je fais tout pour qu'ils se sentent bien. Parce que, quand tu parles de racisme, après ils seront un peu paranoïaques… moi, je ne leur parle pas. On est tous des humains, les trucs de racisme, on subit ça tous les jours hein, mais on essaie de faire avec …
En fait avec mes parents je n'en parle pas trop et même avec mes frères et sœur, je ne préfère pas en parler parce que je sais qu'ils s'inquiètent… ils sont très protecteurs, on est très protecteur entre nous…
Franchement, on ne parle pas vraiment de notre situation en tant que telle. Ils sont très pudiques dans la famille et c'est rare qu'on en parle, qu'on parle de notre situation personnelle…
J'ai deux filles et un garçon. On n'a pas eu encore de discussion sur ce sujet-là parce qu'ils sont encore trop petits, ils ne comprennent pas… Mais bon, certainement quand ils seront plus âgés, ils vont demander… votre passé, comment ça s'est déroulé…
Ma maman, donc je ne préfère pas lui en parler, parce qu'elle aime trop ses enfants et je sais qu'elle va paniquer quoi.
Mes parents n'ont pas connu ça, ils n'ont pas connu ça… du moins ils n'en ont pas parlé. Peut-être une question de protection… Voilà…
Mon mari, il ne m'a jamais parlé d'avoir eu quelque chose de difficile à cause de son origine… maintenant peut-être qu'il l'a vécu et qu'il ne me le dit pas…
Mon papa a fait des études, il n'a pas eu de réel problème, il ne m'en a jamais vraiment parlé du moins…
Mon père parlait très rarement de ce qu'il vivait à la mine, nous on le voyait revenir simplement… j'en ai de vagues souvenirs…
Non, non, je ne m'en rappelle pas parce que, personnellement enfin grosso modo je ne m'en rappellerai pas parce que j'ai fait un travail hein pour oublier ces épisodes, tellement c'est douloureux, voilà.
On n'en parle pas à la direction parce que les gens qui sont concernés nient tout en bloc. Et la direction a du mal à reconnaître ces faits, bien sûr. Avoir des preuves c'est délicat, hein, c'est délicat.
On parlait très très peu et je ne sais pas… ça m'a manqué… Mon père, je ne sais pas ce qu'il a vécu en fait…
Parce que ce n'est pas des choses qu'on explique à des enfants trop tôt. Maintenant , la grande à 16 ans et ça remonte à deux ou trois ans…

La banalisation

C'est vrai que moi j'ai une vision assez laxiste du racisme, on me l'a souvent dit parce que heu en fait des fois les gens posent des questions où j'ai l'impression qu'ils ne se rendent pas compte de la bêtise de leurs questions…
Des petites choses comme ça, des remarques, je n'en tiens même pas compte… ça ne vaut pas la peine de réagir…

Eh bien… nous les Noirs, on ne nous fait pas de cadeaux, il y a trop de choses qui se sont passées… Je banalise le problème, j'en fais même une blague, mais les gens ont tendance à..... Il y a bien plus de blagues contre les Noirs que contre les Arabes…
Il y a une certaine peur, il y avait une certaine peur à l'approche. Ne pas s'asseoir sur le même banc que l'autre parce qu'il est différent, parce qu'il a un accent, c'est… heu… sa couleur de cheveux est différente, mais bon ça je … je mets ça sur le compte de la méconnaissance, hein. Je mets ça sur le compte de l'ignorance.
Je ne considère pas ça comme du racisme, c'est une méconnaissance de heu … des personnes même si ça se transmet d'une manière parentale … heu … donc je ne vois pas ça vraiment comme du racisme heu … les différences sont telles que voilà c'est une évidence, voilà
Le problème est que lorsque vous êtes un étranger, vous êtes plus choqué… si vous êtes chez vous, il peut s'agir d'une discrimination naturelle… mais lorsque vous êtes ailleurs, vous êtes plus choqué… vous vous dites « ah, c'est du racisme », mais ce sont des comportements humains présents partout…
Moi je pense que mon employeur, le pharmacien, n'était pas raciste, il avait une vraie peur, pour moi sa peur était réelle, en étant au comptoir, les gens allaient fuir la pharmacie…
Oui, le plafond de verre oui, à tous les niveaux… je ne sais pas dire avec certitude si c'est lié à mes origines, je ne peux pas l'affirmer, peut-être autre chose…
Quand on est à deux par exemple à la réception… certains clients vont choisir ma collègue belge et pas moi nécessairement … mais je n'en fais pas un problème particulier vu que… c'est des petites choses qui arrivent…

L'évitement

Je vois une pancarte « on est chez nous », c'est contre les étrangers, mais je ne vais pas aller leur demander pourquoi cette pancarte, parce que pour moi c'est la liberté, j'évite les affrontements, je n'aime pas aller dans les extrêmes, j'évite un peu les gens qui vont me dire…
Moi quand c'est comme ça, je m'en vais parce que c'est parce que je suis allé chez les autres qu'ils m'ont fait ça. Donc il ne faut pas aller, il faut les éviter. J'évite d'entrer dans ces manipulations, parce que si je réagis, dans les titres des journaux « un Noir a agressé… ».
Donc, j'évite l'affrontement, pour moi c'est ma protection, en tant qu'immigré, pour moi la protection ce n'est ni la police, ni l'armée, c'est moi, ma démarche, comment je marche, avec qui je marche, qui j'approche, comment, avec qui… c'est ma manière de me protéger. Mais ça n'empêche pas qu'il m'arrive malheur…

Le profil bas

Après moi je pars du principe où je viens, je fais mon travail puis je repars chez moi… je ne suis pas là pour me lancer dans des conflits…
Je suis quelqu'un de fort calme en fait je ne suis pas quelqu'un qu'on remarque, je ne suis pas le genre de personne qui va poser des questions aux professeurs du coup les professeurs ne me remarquent pas vraiment… quelqu'un de calme comme ça…

On fait profil bas, enfin on … à ce moment-là ils faisaient profil bas parce qu'on vient de l'étranger, on est étranger ici, on va essayer de s'intégrer, on va … faut pas … comment je vais dire… chercher les problèmes… voyez donc euh voilà
Des fois quand je prends le métro, j'évite de me mettre près du bord parce que je sais qu'on peut pousser quelqu'un avant que le métro n'arrive…
Avec mes collègues, ça se passe bien, ce n'est pas toujours évident… mais moi je fais fi de beaucoup de choses, vous voyez, le comportement des uns envers les autres, les considérations des uns envers les autres…

La résignation

Je n'entre pas dans le conflit, c'est inutile, c'est mon point de vue, il est inutile de répondre, de corriger et d'expliquer… Cela aurait-il un impact ? Ça, c'est sur le lieu de travail, mais dans ma vie privée, là, je réagis peut-être différemment. Ça m'est déjà arrivé dans le football, par exemple, là ça va plus vite.... il y a la discrimination, les insultes et tout ce qui passe par les origines… là on peut peut-être réagir différemment et se mettre en colère plus rapidement, mais au niveau professionnel je laisse passer…
Parfois ça choque, mais moi, ça ne me déstabilise pas, ça peut me choquer, mais ça ne me déstabilise pas. Je ne sais pas si un jour, il y aura une goutte d'eau qui va faire déborder le vase, je ne sais pas… Pour le moment, je tiens encore le coup. J'essaie de me résigner par rapport à ça, sinon … on subit ça tous les jours…
Oui, ça travaille parfois, parfois ça énerve, on se résigne parfois trop… Parfois même des amis… À un moment donné, un ami lâche des choses « maintenant il y a trop d'étrangers… il y en a trop, il n'y a plus d'argent dans le pays… tu vois, eux ont plus de moyens que nous, ce n'est pas toi hein, mais… il y a des belges qui n'ont pas de maison… » Mais tu vois ! la maison, c'est celle qu'on m'a donnée … je remplis juste les formalités, c'est parce que je remplis les conditions, qu'on me la donnée…
Il faut miser sur le temps, se résigner sur le temps et ne pas avoir de réactions violentes, car la violence, quand tu as une réaction spontanée, parfois c'est violent et ça ne te permet pas d'avoir la meilleure solution…
Personnellement, je suis quelqu'un qui voit et passe à autre chose, donc je ne me le mets pas dans la tête parce que si tu continues à te le mettre dans la tête alors… ça te dérange…
Oui, oui, plusieurs fois, je me résigne parce que si je tape dessus, ça va faire mal…

La résilience

C'est le fardeau à porter, c'est le fardeau à porter. Je vous fais une confidence, j'ai déjà dit à mon fils, « arrête de te plaindre ! » tu es dans un pays où il y a plus de blanc que toi donc acceptes ta situation ». Le blanc aussi quand il ira chez toi en Afrique, eh bien, il sera minoritaire, il subira peut-être la même chose, c'est inévitable et c'est souvent comme ça, d'où je parle de résilience.
Le cimetière est rempli de personnes irremplaçables, mais ce n'est pas pour ça que le monde arrête de tourner. Donc celui avec qui je ne peux pas composer, il aura d'autres personnes avec qui composer.
Oui bien sûr, que je donne plus que les autres, ça devient un automatisme au fait. On essaie de donner le meilleur de soi-même, même si on n'est pas dans les mêmes conditions ou si on n'a pas eu les mêmes chances depuis le départ. Oui, on se surpasse un peu plus que tout le monde. Oui c'est sûr. A priori, a priori avant de commencer toute

chose, il y a une question de suspicion, il y a un doute donc on est obligé de montrer patte blanche et de faire ses preuves pendant longtemps.
Alors la meilleure manière de fonctionner n'est pas de perdre les pédales, c'est la résilience. C'est la résilience, on ne va pas porter plainte pour ça, et même si on porte plainte, on n'est pas sûr que ça va aboutir, avec tout ce qui va avec, les démarches…
On va au tribunal et puis on a un casier pour quelqu'un qui t'a fait un cri de singe, non ça n'en vaut pas la peine. On va devoir dédommager cette personne qui vous a fait offense… non ! elle ne le mérite pas ! C'est pour ça que je parle de résilience.
Oui bien sûr, qui dit résilience, dit pas de guerre, pas de bagarre, ça ne veut pas dire se soumettre, non. Si je ne sais pas composer avec quelqu'un, je n'approche pas la personne sans toutefois l'éviter.
À mes enfants, je leur dis « il faut rester calme », ou « répondre comme ça » ou en parler à madame ou le dénoncer, voilà c'est les genres de choses que j'essaie de leur donner quoi, de leur dire…
Et du coup, je dis à mes enfants, quand vous criez, vous renforcez le stéréotype du sauvage, quand vous vous insurgez très fort, vous renforcez le stéréotype de gens qui sont frustrés, qui se victimisent, ce n'est que … en travaillant sur la résilience et l'éducation de cette population, qu'ils pourront nous accepter…

La confrontation

A un moment tu dois pouvoir dire, je suis gentil, mais je sais me défendre
Oui, ils m'ont donné l'envie de me battre, c'est vraiment ça, ils m'ont donné l'envie de me battre et de me dire… il fallait toujours prouver aux autres qu'on était bien, je l'ai fait pendant 20 ans, mais c'est une erreur, pourquoi est-ce que je devais prouver aux gens que j'étais quelqu'un de bien ?
Je dois avouer qu'un jour j'ai eu un trop plein par rapport à ce qu'il faisait et disait et j'ai dit « écoute, si ça continue comme ça, ben moi je vais en parler au directeur, que je commence à en avoir assez que tu fasses toujours allusion à mes origines, à comment je suis, etc. donc ça commence vraiment à … »
Et j'ai été voir la directrice du Forem, j'ai été lui dire « écoutez madame, moi le cours de néerlandais, je n'ai plus trop envie de le suivre parce que le professeur, chaque fois il me stigmatise par rapport à mes origines, il me stigmatise par rapport à ce que je représente et j'ai l'impression qu'il est raciste » j'ai fait comme ça…
Mon engagement n'a pas été facile, ça a été sur un défi, sur une confrontation. Au bout de 4 mois, on m'a donné un ordinateur et une table et une chaise… 4 mois, on ne m'a rien proposé, c'est aussi une violence, je n'ai pas été accompagnée … rien du tout… on m'a demandé de produire quelque chose… comment veux-tu produire quelque chose dans un lieu que tu ne connais pas et en plus tu viens d'ailleurs ?
C'était la première fois qu'ils avaient des noirs en face, et en plus, noire et femme et en plus éduquée… c'est rare… d'habitude, ils voient des noirs, ils voient des Arabes, mais c'est dans des postes subalternes où ils savent très bien quoi faire avec, mais des femmes, noires et qui ont une éducation, c'est trop difficile de savoir comment discuter, quoi faire… c'était l'inconnu total…
A un moment tu dois pouvoir dire, je suis gentil, mais je sais me défendre…

L'argumentation

Mais moi, j'ai réussi à mettre des mots grâce à la sociologie…
En tant que femme noire, immigrée et pauvre, issue d'un quartier populaire, j'ai investi le champ sociologique, j'ai étudié la sociologie, ce qui m'a donné un certain recul sur ma situation et la souffrance sociale qui accompagne mon identité…
Avant, quand je n'avais pas toutes ces constructions, toutes ces connaissances, j'étais paralysée. Et ne pas avoir la capacité de répondre, ne pas avoir les outils pour répondre est une humiliation… mais aujourd'hui le support théorique, les arguments, je les ai… maintenant je n'ai pas peur…

L'éducation

Aussi, en ayant des enfants, je me suis dit il faut réfléchir, je ne veux pas laisser mes enfants aller à la dérive et à la violence et je ne veux pas que mes enfants deviennent les talibans de demain, je ne veux pas ça. J'ai envie de les accompagner en leur disant qu'ils n'ont aucun ennemi ici, personne n'est leur ennemi, mais c'est la société qu'il faut changer et on va évoluer ensemble.
Moi, ma méthode, c'est l'éducation populaire, c'est l'éducation, je pense que ça doit passer par l'éducation et pas autrement, c'est l'éducation parce que ces gens qui ont ces habitus racistes ne sont pas nés comme ça en étant, en sortant du ventre de leur mère ils n'étaient pas comme ça. Donc c'est la société qui a mis ça… comme ces préjugés et ces peurs dans leur cerveau… pour moi, il faut les ôter, mais ce n'est pas par la violence qu'il faut les ôter, c'est par l'éducation.
Si j'ai des enfants ici, mon rôle de parent, c'est de les éduquer… Quand je parle d'éducation, ça englobe tout, parce que je pense que l'éducation commence par la maison…
Alors quand l'enfant vient me parler de ça je lui dis, non, n'en tient pas compte, tu sais des idiots il y en a partout. Si tu sais que tu as bien travaillé, que tu as mérité ta note, sois-en fier, ne tient pas compte de lui. Tu n'as qu'un juge, qu'un guide, c'est ton prof. voilà le genre de conseil que je donne à mes enfants.

6.13 Les interprétations

J'ai aussi cette conscience que le racisme est dans l'habitus, il n'est pas inscrit dans l'ADN… c'est une construction sociale. Les gens qui ont ce comportement-là sont autant aliénés que moi comme je l'étais quand je suis venue en croyant que tous les blancs étaient riches et intelligents.
La classe la plus oppressée aujourd'hui c'est la classe qui est constituée de personnes d'origine étrangère dont les noirs et les Arabes, parce qu'ils sont en bas, plus bas que la classe ouvrière, que continuer à nous ignorer, c'est ça qui est en train de fabriquer des terroristes aujourd'hui
Le racisme est considéré comme une situation qui correspond aux personnes qui sont sans moyen en fait. C'est très rare qu'un riche subisse du racisme, c'est très rare. Et quand ça arrive, on lui présente des excuses.
Moi je dis que le problème est au niveau du capitalisme … le gain, le gain, le gain, le « moi, moi, moi »…
Peut-être que les médias ne devraient pas diffuser de fausses informations, surtout qu'avant, quand il n'y avait pas internet, les gens ne savaient pas, ils se fiaient aux articles, aux journaux qui passaient à la télé… Maintenant, quand tu apprends à connaître

ton voisin, eh bien, tu l'interprètes différemment… parce qu'il y a des gens qui, quand ils entendent parler de l'Islam, des Turcs, des Arabes ou autre, ont peur, mais quand ils apprennent à connaître leur voisin, si c'est un Turc ou autre, quand ils commencent à lui parler, avec le temps, ils se rendent compte qu'en fin de compte, ce n'est pas cette image qu'on m'a expliquée, c'est complètement différent, alors voilà…
UNIA n'a pas les outils pour combattre le racisme alors qu'elle se présente sous cette forme-là. UNIA voudrait défendre le racisme dans des faits concrets, précis, avérés avec des preuves or en soi, un seul fait chiffré, concret n'est pas suffisant … quand il s'agit de violence policière, où on t'arrache l'œil… euh… pour des raisons … ça oui ! où c'est extrême comme ça, mais les gens qui vivent des choses extrêmes comme ça, sont rares, ce que nous vivons, ce qui nous détruit, on en voit que les effets, mais c'est des petites choses, subtiles, et UNIA ne peut pas le faire.
Plus de mixité sociale, plus d'investissements dans ces écoles poubelles, représenter l'histoire coloniale partout, dès l'école primaire, et des visites décoloniales, laisser les gens partir en visite décoloniale, laisser les élèves de toutes les classes partir en visite décoloniale.
Je n'avais pas envie d'aller dans n'importe quel pays et comme la Belgique avait colonisé le Rwanda et que je connaissais la Belgique par les livres, et que j'avais eu des professeurs belges, je pensais que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais faire la différence. Grâce à mes livres et au fait que j'avais eu des professeurs belges, j'ai pensé que j'étais vraiment la bienvenue en Belgique et que je pouvais tirer le meilleur parti de mes connaissances, puisque je connaissais des professeurs que j'avais eus à l'université et qui venaient de l'Université « d'Antwerpen ». Ainsi, lorsque je suis arrivé en Belgique, je n'ai pas reçu l'accueil auquel je m'attendais, au contraire, j'ai immédiatement été placé dans un centre fermé à l'aéroport et traité comme un aventurier. …
Moi je ne vois pas ça, moi je vois la colonie, je vois la colonisation… être colonisé, c'est déjà un acquis, c'est quelque chose qui doit aller positivement, mais ce que la Belgique a fait du Congo moi je n'en sais rien parce que je n'ai pas vécu cette époque, mais la colonie, une colonisation et le pays colonisateur, normalement on devrait quand même être comparé aux autres pays, aux autres origines africaines, mais ce n'est pas le cas pour le Congo

6.14 « Entre guillemets »

Cette dernière catégorie n'est pas une catégorie interprétative au sens strict. En fait, les expressions mentionnées ci-dessous n'appartiennent pas à une seule et même problématique ou à un seul et même volet thématique ; au contraire, il s'agit de phrases et de termes qui englobent différentes situations et couvrent différents contextes. Leur point commun est qu'elles nous ont toutes semblé être des phrases fortement emblématiques, c'est-à-dire chargées de sens et capables de représenter, en quelques mots, des sentiments communs, grâce à leur force expressive particulière.

En d'autres termes, ce sont des expressions qui méritent, à notre avis, d'être citées « entre guillemets », comme nous l'avons fait plusieurs fois en ouverture de chaque chapitre.

Il fallait se battre pour prendre la parole
Le cimetière est rempli de personnes irremplaçables, mais ce n'est pas pour ça que le monde arrête de tourner
On est obligé de montrer patte blanche
Cette forme de racisme un peu déguisé qui fait qu'au final des collègues qui sont moins expérimentés que vous passent devant vous…
On est harcelé, on l'était, on l'est, parce que ça n'a pas changé, c'est une phrase que je peux utiliser au passé, au présent et je n'espère pas au futur, mais je suis pessimiste donc … on est harcelé voilà… en tout cas pour le moment c'est toujours le cas !
Je connais mes droits !
L'histoire est écrite par ceux qui ont gagné
En Belgique des fois on n'est pas considéré comme des Belges parce qu'on est d'origine turque, mais quand on va en Turquie, c'est pareil on n'est pas considéré comme des Turques… Donc, finalement on n'appartient ni à l'un ni à l'autre.
Je ne suis pas quelqu'un qu'on remarque
Moi, j'ai été épargnée, oui, c'est parce que je ne suis pas typée turc
Je vais peut-être être dure, mais vous allez m'excuser, le racisme est quelque chose d'insidieux et de très subtil, ce n'est pas quelque chose dont on peut avoir facilement des preuves, on le ressent, c'est de l'ordre du ressenti et ça devient terrible à cause de la répétition, partout, et tout le temps. Ce n'est pas un fait isolé et problématique, le fait qu'on me dise ne met pas ton manteau, tu le gardes sur ta chaise, si ça se passe une fois sur toute ma vie, ce n'est pas grave et ça ne devrait pas être le sujet d'une plainte. Le problème du racisme, ce sont ces petits faits qui s'accumulent tout au long de la journée, et dans tous les lieux.
J'ai aussi cette conscience que le racisme est dans l'habitus, il n'est pas inscrit dans l'ADN… c'est une construction sociale. Les gens qui ont ce comportement-là sont autant aliénés que moi comme je l'étais quand je suis venue en croyant que tous les blancs étaient riches et intelligents.
Moi je ne vois pas ça, moi je vois la colonie, je vois la colonisation… être colonisé, c'est déjà un acquis, c'est quelque chose qui doit aller positivement, mais ce que la Belgique a fait du Congo moi je n'en sais rien parce que je n'ai pas vécu cette époque, mais la colonie, une colonisation et le pays colonisateur, normalement on devrait quand même être comparé aux autres pays, aux autres origines africaines, mais ce n'est pas le cas pour le Congo
Oui, on vit en Europe, mais le train est en marche avant nous… il faut déjà qu'on arrive à rentrer dans le dernier wagon avant de prétendre…
Il fallait toujours prouver aux autres qu'on était bien, je l'ai fait pendant 20 ans, mais c'est une erreur, pourquoi est-ce que je devais prouver aux gens que j'étais quelqu'un de bien ?
Mais moi, j'ai réussi à mettre des mots grâce à la sociologie…
Il faut bien sûr rester avec sa communauté, mais en même temps découvrir son voisin quoi…

7 ÉLÉMENTS DE CONCLUSION

> « *Je vais peut-être être dure, mais vous allez m'excuser, le racisme est quelque chose d'insidieux et de très subtil, ce n'est pas quelque chose dont on peut avoir facilement des preuves, on le ressent, c'est de l'ordre du ressenti et ça devient terrible à cause de la répétition, partout et tout le temps. Ce n'est pas un fait isolé et problématique, le fait qu'on me dise ne mets pas ton manteau, tu le gardes sur ta chaise, si ça se passe une fois sur toute ma vie, ce n'est pas grave et ça ne devrait pas être le sujet d'une plainte. Le problème du racisme ce sont ces petits faits qui s'accumulent tout au long de la journée, et dans tous les lieux…* »
>
> (Témoignage de Diane, 27 avril 2022).

Que des actes de racisme et d'intolérance se produisent au supermarché, ou dans des écoles et sur les lieux de travail, certains pourraient se dire que c'est fondamentalement la même chose, qu'ils font mal de la même manière, ce qui n'est pas entièrement faux. Cependant, quand on y réfléchit, pratiquement toutes les études, toutes les politiques et toutes les revendications s'accordent à dire que, pour une personne « étrangère », aller à l'école, suivre une formation, apprendre un métier, avoir un emploi, tout cela est censé favoriser en quelque sorte son « inclusion sociale ».[49]

Mais à quelle éducation à l'inclusion peux-tu t'attendre, dans une école où les enseignants te maltraitent parce que tu es étranger, dans une formation où, à cause de ton accent, les professeurs dénigrent tes capacités a priori, dans un travail où ta hiérarchie, tes collègues et tes clients te rendent inexorablement subalterne ?

Pour reprendre les mots de l'un de nos témoins : « *Mon enfant, qui a 15 ans aujourd'hui, sur quoi peut-il se construire si, depuis l'école maternelle, on lui fait comprendre qu'il vaut moins qu'un autre ?* ».

À notre avis, le fait grave, auquel il faut remédier, est donc précisément celui-ci : il faut agir, de toute urgence, pour que dans ces contextes que les sociologues appellent « agents de socialisation », qui comprennent l'école, la formation et le travail, les gens soient éduqués à autre chose qu'à la marginalisation, la frustration et l'exclusion.

Par « socialisation », on entend ici ce processus complexe par lequel l'individu devient un être social, faisant pleinement partie d'un groupe ou d'une communauté plus large. Ce concept met l'accent sur le fait que le développement de la personnalité n'est pas tant

[49] Pour un état de l'art de la problématique, voir : Altay Manço et Joseph Gatugu (sous la coordination de), *Insertion des travailleurs migrants. Efficacité des dispositifs*, L'Harmattan, Collection compétences interculturelles, Paris, 2018, 456 pp. ; Altay Manço et Leïla Scheurette (sous la coordination de), *L'inclusion des personnes d'origine étrangère sur le marché de l'emploi. Bilan des politiques en Wallonie*, L'Harmattan, Collection compétences interculturelles, Paris, 2021, 346 pp.

déterminé par des facteurs génétiques (l'ethnie ?) ou soi-disant « culturels » (l'origine ?), mais plutôt par les relations avec les autres et avec les institutions, et par les échanges dynamiques et contingents qui se produisent entre l'individu et son environnement. [50]

Par exemple, selon les représentants de l'école dite de Francfort — une école sociologique philosophique d'orientation néo-marxiste de la première moitié du 20e siècle, et dont le noyau était formé principalement de philosophes et sociologues allemands d'origine juive —, dans la société de classe, les individus sont soumis à des pratiques éducatives autoritaires, et développent ainsi des structures de personnalité qui les rendent aptes à ce type de structure sociale (Horkheimer, Fromm, Marcuse et d'autres).

La famille est également un agent de socialisation importante, voire la plus importante de toutes. Là encore, il faut donc se demander quelle éducation on peut espérer d'une institution où les souffrances et les frustrations vécues par ses membres en raison de l'intolérance et du racisme, au lieu d'être nommées et travaillées, deviennent, comme nous l'avons vu, des secrets de famille ?

Prenant à nouveau l'exemple de l'école sociologique de Francfort, une étude classique réalisée par Adorno et ses collaborateurs en 1950, illustre la relation entre la socialisation répressive dans la famille, d'une part, et le conservatisme social et économique, les préjugés ethniques et l'antisémitisme, d'autre part : des éléments distinctifs de ladite « personnalité autoritaire ».[51]

Ce bref survol théorique a pour but d'attirer l'attention sur le fait que, pour un migrant, pour un étranger, pour un « primo-arrivant », envoyer ses enfants à l'école, suivre une formation, mettre un pied sur le marché du travail, tout cela n'est pas seulement un moyen de mieux s'en sortir économiquement, c'est surtout un moyen de comprendre son propre espace de vie, de prendre place dans la société dans laquelle on a atterri, de s'affirmer en tant qu'individu social, de perfectionner sa capacité à communiquer, à négocier, à coopérer.

La personnalité qui en résulte dépend largement du type de socialisation que la personne a expérimenté. C'est en travaillant, par exemple, que l'on apprend à se confronter à d'autres travailleurs et à se familiariser avec le langage des contrats et avec les codes du « vivre ensemble ». Le travail est aussi le lieu où l'on adhère à un syndicat, le cas échéant, où l'on apprend à respecter et à faire respecter ses droits. Ces rencontres permettent

[50] Berger, P.L., Luckmann, T., *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, New York 1966 ; Bourdieu, P., Passeron, J.-C., *La reproduction*, Paris 1970 ; Parsons, T., *Social structure and personality*, London 1964..

[51] Adorno, T.W., Frenkel-Brunswick, E., Levinson, D.J., Nevitt Sanford, R.N., *The authoritarian* personality, New York 1950.

également de « remplir son carnet d'adresses », d'augmenter ce que les sociologues appellent le « capital social », et on pourrait continuer la liste. [52]

L'inclusion est une responsabilité de la société d'accueil, plus encore que des immigrés et de leurs descendants

Nous avons remarqué, et nous le verrons plus en détail dans les pages suivantes, que la plupart des épisodes d'intolérance, de discrimination et de racisme auxquels nos témoins sont confrontés, directement ou indirectement, se produisent au sein de ces agents de socialisation, l'école et le travail surtout, et ne sont certainement pas signalés à UNIA, le Centre interfédéral pour l'égalité des chances, comme des violations des lois anti-discrimination, et encore moins finissent devant les tribunaux ou à la une des journaux.

Comment les prendre en charge, alors, pour qu'ils ne tombent pas dans le silence et dans l'oubli ?

Pour en revenir à l'exemple d'UNIA, chacun sait que la force d'une seule organisation ne suffit pas pour combattre et éradiquer toutes les formes de discrimination, à tous les niveaux, et ce pour plusieurs raisons.

De plus, comme l'a dit lucidement l'un de nos témoins, une organisation comme UNIA n'a pas les outils nécessaires pour combattre le racisme qui se manifeste sous la forme de petits actes quotidiens, apparemment insignifiants et presque invisibles : « *UNIA est là pour défendre les victimes du racisme qui ont vécu des faits concrets, précis, prouvés par des preuves… lorsqu'il s'agit de violence policière, par exemple, où ils t'arrachent un œil… lorsque l'acte est violent et extrême… Mais les gens qui vivent des choses extrêmes comme ça sont rares ; ce que nous vivons, ce qui nous détruit, nous n'en voyons que les effets, mais ce sont des choses petites, subtiles et UNIA ne peut pas lutter contre ça, c'est pour ça que je n'y crois plus, je n'y crois plus*… ».

Au manque chronique de moyens disponibles pour lutter contre les discriminations raciales s'ajoute le fait que la loi présente encore des lacunes, qui laissent certaines formes et certains terrains de discrimination non couverts. Il s'agit, en effet, d'éviter de limiter le traitement juridique du racisme aux simples interactions conflictuelles entre des individus. Il faut aller plus loin, en travaillant sur les rapports de pouvoir et de domination qui se déclinent comme un rapport entre groupes majoritaire et minoritaire racialisés. Le traitement centré sur des interactions étroites risque de faire obstacle à la reconnaissance

[52] Caldarini, C., *Les effets de l'emploi atypique sur la protection sociale des travailleurs migrants*, CRISP, 2021.

des discriminations raciales au niveau de leur fondement structurel [53]et donc à l'effectivité du droit de la discrimination.

L'attitude et le comportement, entre autres, des acteurs institutionnels, sans parler des employeurs et des chefs d'entreprise, conditionnent dans une large mesure l'expérience sociale des personnes exposées à la discrimination.

Le travail pédagogique nécessaire consiste, en d'autres termes, à faire comprendre que l'inclusion est la responsabilité de la société d'accueil, plus encore que des « étrangers ».

Il est également important de déplacer le regard scientifique vers les positions dominantes et compléter l'analyse des inégalités ethno raciales par la formulation du concept de la blanchité. Kebabza H. perçoit principalement dans celui-ci « un avantage de n'être pas nommé, catégorisé ». D'après elle, « l'originalité de ce concept repose sur le changement de perspective qu'elle propose, c'est-à-dire qu'aussi longtemps que les "Blancs" ne seront pas nommés et perçus comme un groupe "racial" (au même titre que tous les autres groupes), alors le "Blanc" sera la norme, le standard, l'universel »[54]. Ce concept permet, de dépasser l'approche juridique des discriminations en mettant l'accent sur les rapports sociaux de race et sur leurs conséquences. Il restaure, de ce fait, une approche véritablement relationnelle[55].

Selon cette approche, concentrer les politiques d'inclusion sur des dispositifs tels que le parcours d'intégration, qui mettent la balle de l'inclusion uniquement dans le camp des immigrés, sans agir sur les institutions et les acteurs de la société d'accueil, revient à faire un travail à moitié, ou à ne pas le faire du tout [56].

[53] Monitoring socioéconomique, Marché du travail et origine, Service public fédéral Emploi, Travail et Concertation sociale et Unia, 2022, p. 204.

[54] Kebabza H., « L'universel lave-t-il plus blanc ? : "Race", racisme et système de privilèges », Les cahiers du CEDREF, 2006. p. 145-172. http://journals.openedition.org/cedref/428,DOI:https://doi.org/10.4000/cedref.428.

[55] Belkacem L., Le Renard A., Paris M., « Race », Juliette Rennes, *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, 2021, p.643-653

[56] Felten P., « Le dispositif d'intégration en Wallonie favorise-t-il l'insertion à l'emploi des primo-arrivants ? », Manço A. et Scheurette L. (éds), *L'inclusion des personnes d'origine étrangère sur le marché de l'emploi. Bilan des politiques en Wallonie*, L'Harmattan, 2021, p. 97-111.

8 QUELQUES « RECOMMANDATIONS… »

La notion de recommandations est mise entre guillemets étant donné notre conviction que nos propositions doivent être retravaillées pour permettre d'améliorer l'action proposée et de la réorienter si nécessaire. En effet, elles ne s'appuient que sur des données issues d'expériences reconnues, sur les résultats des recherches pluridisciplinaires, qui traitent de l'objet du racisme et de santé, élaborées en particulier aux États-Unis, et sur un travail que nous avons mené au sein de l'Espace Sémaphore asbl depuis quelques années. Pour que les « recommandations » proposées puissent répondre complètement aux exigences qu'impose cette notion et pour qu'elles soient opérationnelles, elles doivent :

- Tenir compte des contraintes politiques et autres de la Région wallonne.
- S'inscrire dans une approche pluridisciplinaire (médicale, psychologique…)
- Être formulées en décrivant de manière plus précise l'action recommandée et en définissant les circonstances de sa réalisation
- Être soumises à une description claire des avantages et des inconvénients éventuels
- Être proposées aux groupes racisés en vue d'en déceler les points de convergences et de divergences
- Être croisées avec les points des experts du gouvernement wallon et des professionnels
- Décrire les coûts et les ressources nécessaires à leur développement
- Être suivies dans le temps par un comité d'évaluation composé des représentants des groupes racisés, des médecins, des représentants des décideurs politiques et du ceux du secteur d'aide et soins.

Nous maintenons, donc, cette notion, « les recommandations », entre les guillemets du fait que nous sommes conscients des limites de nos propositions.

Que peut alors faire la Wallonie ?

À notre avis, la Région devrait soutenir davantage l'action de ces institutions, grandes ou petites, qui font déjà un travail pédagogique important, et qui, comme nous l'avons vu, subissent de graves attaques en ce moment.

Ce soutien accru de la Région devrait être dirigé vers la totalité de ce réseau d'acteurs locaux, allant d'Unia aux Centres régionaux, sans oublier les petites asbl qui répondent à des besoins fondamentaux, comme le bien-être psycho-social, non couverts par les grandes institutions.

Tous ces acteurs devraient se concentrer, certes, sur l'aide et le soutien aux personnes « victimes » de discrimination, mais aussi, et dans une plus large mesure, sur ce que nous

avons appelé les « agences de socialisation ». C'est-à-dire ouvrir les portes des écoles, des centres de formation et des entreprises, afin que les responsables de ces lieux de socialisation, et non les « étrangers », soient sensibilisés et formés, à l'accueil, à l'inclusion sociale, à la question de la justice raciale et à celle de la blanchité. Il est en, effet, important d'éviter de rester uniquement pour le traitement des interactions raciales sur la question de l'interculturalité et celle de la déconstruction des stéréotypes et des préjugés. Il s'agit d'amener les publics blancs à comprendre, à saisir les processus, et les mécanismes du racisme et de ses impacts à travers leur propre catégorie raciale. Il est également important de déplacer le regard scientifique vers les positions dominantes et compléter l'analyse des discriminations ethno-raciales par la formulation du concept de la blanchité.

Plus concrètement, différentes mesures et actions sont ici envisagées suivant les publics, les domaines et les contextes pour lutter contre les inégalités raciales et leurs impacts sur la santé. Elles s'articulent autour de deux dimensions, individuelle et collective.

Mesures de soutien

1. *Aux professionnels du secteur au niveau local (la logique de proximité)*

   - Impliquer les discriminés, les associations dans les processus de construction de réponses aux impacts des discriminations raciales. Il s'agit de mieux travailler, de manière transversale, avec des professionnels de la santé mentale pour le suivi des personnes affectées par les expériences de racisme.
   - Former et développer les compétences du personnel des organisations de lutte contre les discriminations pour être attentif aux impacts des inégalités raciales sur la santé et mieux accompagner les personnes qui subissent les discriminations raciales.
   - Former le personnel de soutien à différentes techniques de prise en charge des « victimes » de racisme, à une assistance psychosociale de transition vers, le cas échéant, un professionnel qui pourra assurer un « accompagnement psychologique et social » adapté et situé.

2. *Aux personnes « victimes » de discrimination*

   - Mettre en place, à travers une approche intersectionnelle, des espaces d'expression avec des personnes qui subissent le racisme afin d'affiner les connaissances sur les besoins des individus et de l'évolution de leur situation et prévenir les impacts des inégalités raciales sur la santé.
   - Mettre en place une « cellule » de socio-psychologues formés plus spécifiquement sur les questions raciales ainsi que sur les traumatismes et les risques liés à la santé mentale des personnes discriminées et de leur famille.

Mesures structurelles

3. À destination des organisations publiques et privées

- Faire appel à un groupe « d'experts » composé des personnes racisées, des représentants associatifs, syndicaux, employeurs, des décideurs politiques afin d'alimenter de manière continue des procédures de suivi et des politiques de lutte contre les inégalités raciales. Il s'agit d'être en phase avec les processus structurels qui animent le racisme et qui exigent des réponses adaptées, ancrées.
- Adapter les aides (des CPAS) à la situation spécifique des demandeurs d'emploi étrangers (ex., prendre en charge les frais de formation du permis de conduire…)
- Mettre en valeur la contribution que les étrangers peuvent apporter sur le marché du travail (ex. valorisation des expériences acquises dans le pays d'origine…)
- Mettre en place un espace d'expression au sein des entreprises et des organisations publiques ou privées dédié aux traitements des questions liées aux inégalités raciales.
- Favoriser les rencontres intergroupes, en prenant en compte la dimension intersectionnelle, au sein des organisations publiques et des entreprises privées pour améliorer les échanges interpersonnels et par ce biais encourager ceux qui assistent aux actes et aux propos racistes à prendre position, à réagir. Il s'agit de rompre avec le daltonisme et le racisme respectueux.
- Mettre en place un cycle permanent d'ateliers-égalité raciale avec les dirigeants d'entreprises, les managers pour échanger, sensibiliser aux manifestations du racisme « respectueux », « ordinaire » dans le milieu professionnel et à ces impacts sur la santé au niveau individuel et collectif. Il s'agit, entre autres, d'interroger « la norme blanche » et de celle l'ethnostratification qui est son corollaire.
- Encourager des recherches interdisciplinaires (médicale, économique…) sur des thématiques nouvelles ancrées dans les réalités des racisés qui s'articulent autour de la santé, de la justice raciale, de la blanchité, du post colonialisme, du racisme respectueux…
- Impulser des débats et des études scientifiques sur des questions liées au racisme et à la santé et à la blanchité .

Mesures liées aux procédures

4. Ancrer le juridique dans les réalités des personnes discriminées

- Impliquer les personnes qui signalent une discrimination raciale dans le suivi et dans l'évolution des situations les concernant.
- Intégrer dans la prise en charge juridique des « victimes » une expertise légale psychologique et médicale de la « victime » » ainsi que les faits objectifs résultant de

l'expérience de discrimination et l'impact global et spécifique sur la vie de l'individu et de sa famille (exemple : le renoncement à des activités extra-professionnelles, le changement de travail, de poste , de lieu de travail, perte de revenu occasionnée suite à une démission ou un renvoi arbitraire, frais médicaux ou de soutien psychologique engendrés, etc.)

- Intégrer dans la plainte éventuelle les effets du racisme occasionnés sur la personne et mettre en place des politiques et règlements de compensations financières suivant les différents types d'impacts engendrés par les inégalités raciales et l'accumulation des micro-agressions.
- Prendre en considération, au niveau légal, l'impact psychologique et mental des discriminations raciales sur les personnes qui les subissent.
- Élaborer une expertise pluridisciplinaire (sociologique, psychologique, juridique, médicale) afin de chiffrer les dégâts des discriminations ethno-raciales et d'établir les montants en fonction du type d'agression ou de dégâts engendrés.

Mesures d'indemnisation

5. *« Le pretium doloris »*

- Favoriser la prise en charge financière par l'employeur ou la personne qui commet les actes racistes lorsqu'un signalement pour discrimination raciale est avéré.
- Mettre en place des barèmes d'indemnisations en fonction des dégâts résultant d'expériences de racisme. Une norme en fonction du préjudice moral au sujet des discriminations devrait être envisagée en fonction des dégâts subis sur la santé physique et psychique des individus victimes de racisme en tenant compte de la valence et de la récurrence des faits (micro-agressions) dans différents contextes (travail, privé, public, institutionnel, etc.).

Afin de lutter efficacement contre les propos et les comportements racistes, des sanctions fortes doivent être mises en place par le législateur pour punir les micro-agressions raciales et pour attirer l'attention sur les risques encourus.

9 SUITE DU PROJET : QUELQUES RÉFLEXIONS GLOBALES ...

La santé des immigrés et leurs descendants en lien avec le racisme est une question tue, la parole des personnes racisées a été et reste globalement absente. Comme dans de nombreux domaines, une certaine forme d'universalisme fait obstacle à penser ou même à observer les spécificités, au-delà d'une lecture culturaliste, qui pouvaient exister chez les personnes racisées. Il convient, dès lors, de mettre en place, d'encourager les approches permettant aux personnes racisées de se prononcer, en amont de l'élaboration des politiques, sur les priorités des programmes d'actions qui concernent les discriminations raciales. Il est également nécessaire de les associer à l'élaboration, à la mise en œuvre et à l'évaluation en continu des actions qui seront décidées par les organisations et les pouvoirs publics.

L'implication systématique et le plus en amont possible des immigrés et leurs descendants dans l'élaboration des projets qui concernent leur santé est primordiale. On n'évoque pas uniquement le devoir « d'information » et de « consultation » de ces populations, mais à la nécessité de concertation et de participation aux différents projets de santé publique. Il faut, en effet, sortir des explications culturalistes et laisser place aux approches qui identifient les mécanismes racistes et discriminatoires pour éclairer les impacts des discriminations raciales. Les choix méthodologiques construits à partir d'une grille biographique permettent la prise en compte des caractéristiques sociales et des événements précis en lien avec les dégâts des discriminations raciales. Les conditions d'existence, de revenus, de logement, de vie familiale, du travail… sont appréhendées de façon dynamique et articulée. Elles tissent le faisceau de causes qui amène les personnes racisées à avoir des interactions qui les exposent plus fréquemment aux discriminations raciales. Il convient, donc, de prendre au sérieux les témoignages des personnes racisées, comme source d'information privilégiée sur les processus de domination qui structurent les inégalités raciales.

Nous pensons qu'il est important de continuer la réflexion sur les mesures proposées et d'éviter de rester au plein milieu du chemin. La mise en place d'ateliers de travail qui impliquent l'ensemble des acteurs concernés par l'objet de ce rapport peut constituer une avancée pour mieux lutter contre les inégalités raciales. Les ateliers de travail vont nous permettre de traiter les mesures à travers l'implication continue des personnes concernées. Les expériences vécues sont, en effet, le gisement de nouvelles et fertiles vitalités. Travailler sur les mesures citées ci-dessus nous impose, donc, la compréhension des micro-agressions considérées comme banales ou comme des exceptions. Les éléments relatés pour la suite du projet, dans ce point 9, constituent

une amorce qui serait intéressante d'approfondir pour d'une part rendre visible une réalité inconnue en faisant émerger le spécifique et mieux comprendre les processus et les mécanismes de construction structurelle des dégâts des discriminations raciales d'autre part.

10 BIBLIOGRAPHIE

Adorno T.W., Frenkel-Brunswick E., Levinson D.J., Nevitt Sanford R.N. (1950), *The authoritarian* personality, New York.

Allport G. W. (1954). *The nature of prejudice*. Reading, MA: Addison-Wes- ley.

Antonius R. (2002), « Un racisme respectable ». Renaud J., Pietrantonio L., Bourgeault G., *Les relations ethniques en question. Ce qui a changé depuis le 1 septembre 2001*, pp. 253-271. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Bathoum R., Bouamama S., Gandouz A. et Mourin B. (2018), « Quel travail social avec les jeunes descendants de l'immigration musulmane dans le contexte sociopolitique actuel ? ». *L'islam des jeunes en Belgique, Facettes de pratiques sociales et expressives*, Paris, L'Harmattan.

Belkacem L., Le Renard A., Paris M. (2021), « Race », Juliette Rennes, Encyclopédie critique du genre, La Découverte, p.643-653.

Berger P.L., Luckmann T. (1966), *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, New York.

Bessone M. (2021), S*ans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Vrin.

Billig M. (1995), *Banal Nationalism*, Londres, Sage.

Bonilla-Silva E. (2014), *Racism without racists*, Rowman & Littlefield Publishers, 4ème edition.

Bouamama S. (2004), *L'affaire du voile islamique, La production d'un racisme respectable*, Édition Geai Bleu.

Bouhout A. (2021), *Idéologie et théories raciales. De la crise averroïste au grand remplacement*, L'Harmattan.

Bourdieu P., Passeron J.-C. (1970), *La reproduction*, Les éditions de Minuit.

Boussahba M., Delanoë E., Bakshi S. (2021), *Qu'est-ce que l'intersectionnalité. Dominations plurielles : sexe, classe et race*, Payot.

Cahn J. P., Poloni B. , (2009), *Migrations et identités*, Presses universitaires du Septentrion.

Caldarini C. (2021), *Les effets de l'emploi atypique sur la protection sociale des travailleurs migrants*, CRISP.

Carter R. T., Mazzula S., Victoria R., Vazquez R., Hall S., Smith S., Williams B. (2013),«Initial development of the Race-Based Traumatic Stress Symptom Scale: Assessing the emotional impact of racism». *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 5(1), 1–9. https://doi.org/10.1037/a0025911

Chae D. H. et al. (2014), «Discrimination, Racial Bias, and Telomere Length in African-American Men». *American Journal of Preventive Medicine*, Volume 46, Issue 2, p. 103-111, https://doi.org/10.1016/j.amepre.2013.10.020.

Crenshaw K. W. (2018), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. » *Graduate Institute Publications*. p. 51-54. https://doi.org/10.4000/books.iheid.5876

Dumitru S. (2015), « De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique ». *Terrains/Théories* , 3, https://doi.org/10.4000/teth.567.

Eddo-Lodge R. (2017), Why I'm No Longer Talking to White People About Race, Bloomsbury Publishing.

Essed, P. (1991). « Knowledge and comprehension of everyday racism. In Understanding everyday racism: An interdisciplinary theory ». SAGE Publications Inc. p. 72-118.https://www.doi.org/10.4135/9781483345239.n4

Felten P. (2021), «Le dispositif d'intégration en Wallonie favorise-t-il l'insertion à l'emploi des primo-arrivants ?». Manço A., Scheurette L. (dir.), L'inclusion des personnes d'origine étrangère sur le marché de l'emploi. Bilan des politiques en Wallonie, L'Harmattan, Collection compétences interculturelles. p. 97-111.

Fieulaine N. (2007), « Temps de l'urgence, temps du projet : La rencontre des Temporalités dans le recours aux soins et à l'aide sociale en situations de précarité ». *Dossiers de la MRIE*, 15, p.41-45.

Garneau S. (2017), « Le voile, l'alcool et l'accent. La "diversité" à l'épreuve du racisme vécu ». *Diversité urbaine*, 17, p.7-28. https://doi.org/10.7202/1047975ar.

Goffman E. (1975), Stigmate. *Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit.

Guillaumin C. (1972), *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Gallimard.

Guillaumin C. (1992), « Une société en ordre. De quelques-unes des formes de l'idéologie raciste ». *Sociologie et sociétés*, 24, p.13–23. https://doi.org/10.7202/001319ar

Jourdan-Ionescu C., Ionescu S., Kimessoukié-Omolomo É., Julien-Gauthier F. (dir.) (2018),

« Migrations et résilience. Résilience et culture, culture de la résilience », Livres en ligne du CRIRES, p. 162-238, https://lel.crires.ulaval.ca/oeuvre/resilience-et-culture-culture-de-la-resilience

Kebabza H. (2006), « L'universel lave-t-il plus blanc ? : "Race", racisme et système de privilèges », *Les cahiers du CEDREF*, p. 145-172. http://journals.openedition.org/cedref/428,DOI:https://doi.org/10.4000/cedref.428.

Ligi G. (2021), I colori dell'antropologia, Giunti Editori, Treccani.

Marfouk A., (2014), « Opinion publique wallonne et immigration : le mythe de l'invasion », in Le baromètre social de la Wallonie, Presse Universitaire de Louvain.

Manço A., Gatugu J. (dir.) (2018), *Insertion des travailleurs migrants. Efficacité des dispositifs*, L'Harmattan, Collection compétences interculturelles.

Manço A., Scheurette L. (dir.) (2021), *L'inclusion des personnes d'origine étrangère sur le marché de l'emploi. Bilan des politiques en Wallonie*, L'Harmattan, Collection compétences interculturelles.

Marzano M. (2006), « De la réification au pardon. Qu'est-ce qu'une victime ? ». *Archives de politique criminelle*, Éditions Pédone, (28) 1, 11-20.

Mazouz S. (2020), *Race*, Anamosa.

Memmi A. (1982), *Le racisme*, Gallimard.

Paillé P. (2017), *L'analyse par théorisation ancrée*. Santiago-Delefosse M., Del Rio Carral M. (Eds.), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé*, (pp. 61-83). Dunod.

Parsons T. (1964), *Social structure and personality*, London.

Pascoe E. A., Smart Richman L. (2009). «Perceived discrimination and health: A meta-analytic review*». Psychological Bulletin*, 135(4), p. 531-554.

Pierce C. (1970), « Offensive mechanisms ». Barbour F. B. (Ed.), *The Black seventies*, p. 265-282). Boston, MA Porter Sargent.

Rodríguez Maeso S., Araújo M. (2017). «The (im)plausibility of racism in Europe: policy frameworks on discrimination and integration". *Patterns of Prejudice*, 51(1), 26–50. doi:10.1080/0031322x.2016.1270500

Rollock D., Gordon E. W., Musser J. M. (2000), "Racism and mental health into the 21st century: Perspectives and parameters». *American Journal of Orthopsychiatry*. American Orthopsychiatric Association Inc. https://doi.org/10.1037/h0087703

Saint Sauveur-Henn A. (2009), « Les identités blessées de l'exil : une résilience possible ? ». Cahn J.P., Poloni B. (dir.), *Migrations et identités*, *Presses universitaires du Septentrion*, pp.31-43.

Saïd E. (2013), *L'orientalisme*. *L'orient crée par l'Occident*, Points.

Sayad A. (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil.

Skillings J. H., Dobbins J. E. (1991), «Racism as a Disease: Etiology and Treatment Implications». *Journal of Counseling & Development*, *70*(1), p.206–212. https://doi.org/10.1002/j.1556-6676.1991.tb01585.

Solorzano D. et al. (2000), «Critical race theory, racial microaggressions, and campus racial climate: The experiences of African American college students». *The Journal of Negro Education*, n° 69, p.60–73.

Spivak G. (2009), *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Amsterdam.

Sue D. W., Bucceri J., Lin A. I., Nadal K. L., Torino G. C. (2009). «Racial microagressions and the Asian American experience». *Asian American Journal of Psychology*, S (1), 88–101. https://doi.org/10.1037/1948-1985.s.1.88.

Sue, D. W., Capodilupo, C. M., Torino, G. C., Bucceri, J. M., Holder, A. M. B., Nadal, K. L., & EsquilinM. (2007). «Racial microaggressions in everyday life: Implications for clinical practice». American Psychologist, 62(4), 271–286. https://doi.org/10.1037/0003-066X.62.4.271

Sue D. W. et al. (2007), «Racial microaggressions and the Asian American experience», *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, n° 13/1, p. 72-81.

Taylor J. (1980), *Dimensionalizations of racialism and the Black experience: The Pittsburgh project*. Jones J. M. (Ed.), *Black psychology*. New York: Harper & Row

UNIA (2022), *Rapport annuel, La lutte contre les discriminations en Wallonie.*

Williams D. R., Neighbors H. W., Jackson J. S. (2003). «Racial/ethnic discrimination and health: Findings from community studies». *American Journal of Public Health, 93,* p.200-208. http://dx.doi .org/10.2105/AJPH.93.2.200.

11 AUTEURS

Rachid Bathoum est socio économiste diplômé de l'UMH, l'ULB et l'Université de Paris Dauphine.

Il a travaillé comme chercheur (ULB et Société Immobilière de Service Public en Région Bruxelloise) et a dirigé une intercommunale au Borinage, en Région wallonne, active dans le domaine du développement local, de l'immigration et de la lutte contre les exclusions. Il a également travaillé comme formateur et chercheur auprès du Centre interfédéral pour l'égalité des chances (UNIA).

Il est chercheur-formateur au sein de l'asbl Espace Sémaphore, Centre de psychologie et de sociologie interculturelle, et chercheur associé à l'IRFAM. Participe activement aux dynamiques associatives dans des quartiers populaires en Wallonie et à Bruxelles.

Ses dernières publications sur la migration :

Les vulnérabilités : migrants âgés et travailleuses du secteur des soins à Bruxelles et en Wallonie, L'Harmattan, 2013 ; « Migrant. e. s âgé. e. s : genre, origine et classe », revue de l'Université des Femmes, 2014 ; ''connaître les trajectoires individuelles pour mieux agir : le cas des femmes immigrées marocaines âgées en Belgique '', Ageing Equal, 2018 ; We have the same rights: The Human Rights of Older Persons in Long-term Care in Europe'', European Network of National Human Rights Institutions (ENNHERI), 2017 ; Insertion des travailleurs migrants, efficacité des dispositifs, L'Harmattan, 2018 ; L'islam des jeunes en Belgique. Facettes des pratiques sociales et expressives, L'Harmattan, 2018 ; Radicalisme et construction catégorielle des descendants de l'immigration maghrébine comme ennemis intérieurs, L'Harmattan, 2019 ; Mosaïque, Image et l'Ecrit, 2020 ; Inclure les mouvements des personnes migrantes : un enjeu de justice pour les politiques locales, IRFAM, 2020

Carlo Caldarini est socio-économiste et docteur en pédagogie, expert en politiques sociales.

Il a travaillé comme chercheur et enseignant pour un institut gouvernemental italien (INEA), l'Université Libre de Bruxelles (ULB), l'Université de Roma Tre et d'autres institutions de formation et de recherche, ainsi que dans le milieu syndical international.

Il est actuellement chargé des études et de la recherche dans l'un des plus grands Centres publics d'action sociale de Belgique et chercheur-formateur de l'asbl Espace Sémaphore, Centre de psychologie et de sociologie interculturelle. Il est également chercheur associé à l'IRFAM (Liège) et coordinateur de l'Observatoire de la diaspora italienne, pour l'Institut Fernando Santi (Rome).

Ses dernières publications sur la migration :

L'associazionismo dell'emigrazione italiana in transizione, Futura Editrice, 2022 ; Atypical work and the social protection of migrants in Europe, FEPS Policy Study; 2022; Europa, libera circolazione e dumping sociale, Mondoperaio, 3/22; Les effets de l'emploi atypique sur la protection sociale des travailleurs migrants, CRISP, 2021 ; Travailler sous contrat ''article 60'' : trappe à chômage ou trampoline vers l'emploi ?, IRFAM, 2021 ; Le travail atypique : quelle transition vers l'emploi stable ?, IRFAM, 2021 ; Diaspora Policies, Consular Services and Social Protection for Italian Citizens Abroad, Springer, 2020; Lorsque les mots perdent leur sens, Agenda Interculturel, 2018 ; Charge déraisonnable, Éconosphères, 2017 ; La face cachée de l'immigration italienne en Belgique, Agenda Interculturel, 2016 ; Citoyenneté européenne : de la liberté de circulation à la liberté d'expulsion, Chronique Internationale de l'IRES, 2016 ; Labour Mobility Package: A European Fraud Against Mobile Workers and Their Countries of Origin?, E-Journal of International and Comparative Labour Studies, 2016; The "place" of atypical work in the European social security coordination: A transnational comparative analysis, Centre for Study of European Law MDA, 2014.